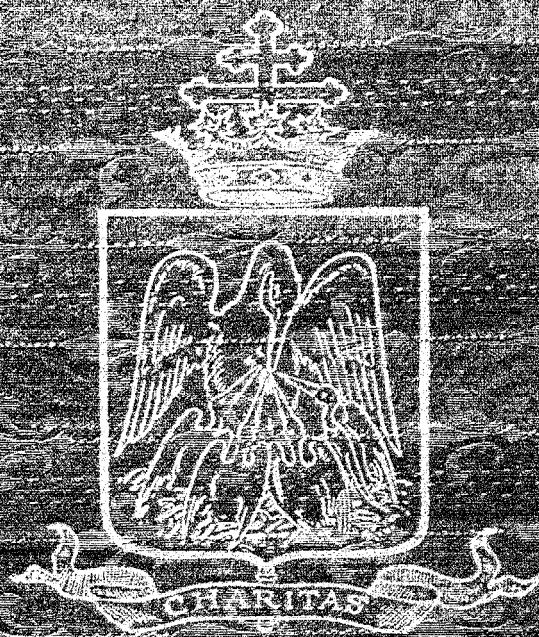


BV
3500
P687
1911

TRAVAIL DES MISSIONS
L' APOSTOLAT
EN
AFRIQUE



EMBLEME ET DEVISE
DU CARDINAL LAVIGERIE

PRIX DES PRÉVOYANTS DU CANADA

Les Prévoyants du Canada

Assurance Fonds de Pension

FONDEE EN 1909

Capital Autorisé - - - \$500,000.00

ACHETEZ DES PARTS DES PREVOYANTS

Parce que c'est un placement sans pareil.—Parce que c'est avec la plus petite prime, la plus grosse rente.—
Parce que c'est la seule Compagnie à "Fonds Social" faisant une spécialité du Fonds de Pension.

BASE THÉORIQUE DE L'INSTITUTION

Ceux qui auront versé leurs cotisations pendant vingt ans profiteront : 1o des intérêts du capital versé par eux ; 2o des intérêts de tous les capitaux versés par les autres adhérents qui n'ont pas encore 20 années de stage ; 3o des intérêts des capitaux versés par les sociétaires déçus de leurs droits pour cessation de versements, et des capitaux formés par les intérêts laissés par les associés décédés.

PREUVES PRATIQUES DU SYSTÈME

LES PRÉVOYANTS DU CANADA sont fondés sur la base de plusieurs associations similaires étrangères, qui groupent actuellement deux millions de membres avec un capital de deux cent millions de francs.

SUCCÈS DE LA COMPAGNIE

En deux ans et demi, c'est-à-dire jusqu'au 31 mars 1912, LES PRÉVOYANTS DU CANADA ont recruté 16,806 membres, porteurs de 35,898 parts de pension et propriétaires d'un actif de \$193,325.00.

BUT DE LA SOCIÉTÉ

Le but le plus apparent des PRÉVOYANTS DU CANADA est sans doute celui de créer des pensions viagères aux sociétaires, mais ils en ont deux autres non moins importants : accoutumer le peuple à l'économie et arrêter le drainage à l'étranger de nos capitaux, pour les répandre sous forme de placements, dans nos paroisses, nos cités et nos villes. Conséquemment, l'on peut résumer ainsi l'œuvre de la Société : prendre au peuple des sommes qu'il aurait dépensées en futilité, pour les lui rendre sous forme de pensions bien substantielles ; enrayer l'exode de nos économies à l'étranger, et employer les capitaux accumulés à aider nos institutions nationales.

Voilà, il semble, une œuvre qui mérite les sympathies et l'encouragement de tous ceux qui s'intéressent au bien-être futur de nos populations.

BUREAU DE DIRECTION

HON. N. GARNEAU, C. L., Président,
Prés. de la Cie de Pulpe de Chicoutimi ;

V. CHATEAUVERT, Vice-Président,
Directeur de la Banque Nationale ;

NAP. G. KIROUAC,
Prés. de la Royal Paper Box Co. ;

NAP. LAVOIE,
Gérant-Général de la Banque Nationale ;

I. N. BELLEAU, C. R.,
Directeur de la Cie de Pulpe de Chicoutimi ;

ROBERT CAMPBELL,
Greffier du Conseil Législatif ;

L. ALEX. LEMOINE,
Comptable.

Gérant-Général : ANTONI LESAGE.



POUR LES MISSIONS

L'APOSTOLAT EN AFRIQUE



Nihil obstat

O.-E. MATHIEU,

Censor deputatus.

Imprimatur

† L.-N. BEGIN,

Québec, 26 juin 1911

Arch. de Québec.

**Lettre de Mgr O. E. Mathieu, P. A., ancien Supérieur
du Séminaire de Québec; Ancien Recteur
de l'Université Laval.**

Aux auteurs de : « Pour les Missions »
« L'Apostolat en Afrique ».

Messieurs,

Vous avez eu la bonne pensée de me passer le gentil petit volume que le noble désir de faire du bien vous a poussé à publier. Je l'ai lu de suite avec autant d'intérêt que de plaisir. Je souhaite de tout cœur qu'il se répande dans nos bonnes familles canadiennes où, Dieu merci, sont encore nombreux ceux qui savent apprécier les nobles sentiments et les généreuses pensées.

Quelle heureuse idée vous avez eue de publier les lettres de ces jeunes filles, de ces jeunes gens, —nos compatriotes — qui ont eu le courage d'entrer dans des communautés où l'on apprend l'art de mourir pour le nom, pour la gloire, pour l'amour de Dieu; qui nous ont quittés, avec le zèle des apôtres, avec le courage des martyrs, afin d'aller porter aux peuplades sauvages de l'Afrique, les vérités de l'Évangile et les germes de la civilisation.

Toutes ces lettres font connaître la grandeur de l'œuvre à laquelle travaillent ces compatriotes si dignes de notre admiration.

Et comme il fait bon de voir apparaître à travers ces lignes le bonheur dont jouissent ceux qui les ont écrites!

Joubert disait : « Je salue le bonheur parcequ'il est rare. » Ceux qui liront ce petit volume feront mieux: ils salueront le bonheur parcequ'il est mérité.

Ils seront surtout poussés à remercier Dieu de les avoir fait naître dans un pays inondé des lumières de la foi, de cette foi qui a été pour nous tous le foyer de bénédiction où nous n'avons eu qu'à nous asseoir, à nous éclairer, à nous réchauffer dès notre jeune âge.

Que tous ces missionnaires continuent à servir Dieu dans la personne de ces pauvres infidèles. Leur dévouement montera, chaque jour, comme un encens d'agréable odeur, vers le ciel, pour détourner les orages de nous qui les avons connus et qui leur restons attachés, pour en faire descendre sur nous les plus bienfaisantes rosées.

Je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré en me permettant de lire ce petit volume que vous avez décidé de vendre à très bas prix afin qu'il puisse faire à un grand nombre d'autres le bien qu'il m'a fait à moi-même.

Veuillez me croire, chers Messieurs,

Votre tout dévoué,

PREFACE

Nous croyons devoir donner aux pages qui suivent une durée moins fugitive que celle de l'article de journal lu, au jour le jour, au milieu de distractions multiples.

Sous la forme attrayante et durable d'une brochure, l'impression qu'elles produiront, aura chance d'être plus vive et persistante. Conséquemment le but originaire de cette publication : faire oeuvre de propagande, attirer l'attention sur l'importance qu'il y a d'aider les missions d'Afrique, sera plus sûrement atteint.

Cette aide s'étendra, nous l'espérons, et d'une façon substantielle, aux autres missions du Nord-Ouest Canadien, de la Chine, du Japon et de partout.

La vieille France a été et est encore le meilleur appui, la grande pourvoyeuse de toutes ces oeuvres. Pourquoi la Nouvelle-France n'aurait-elle pas la noble ambition de marcher, et de près, sur ses traces ?

Les pensées si fécondes, les gravures qui peignent de façon suggestive les misères humaines, et la charité y apportant remède, que contient ce travail ; l'excellence de ces oeuvres d'humanité, de civilisation, d'apostolat accomplies, par des hommes, de faibles femmes qui sont des nôtres, et que, pour plusieurs, nous avons connus,—remises sous les yeux bienveillants mais distraits d'une foule de lecteurs et de lectrices, auront meilleure chance de germer, de croître et de produire des fruits abondants.

Nous venons de mentionner d'autres missions auxquelles il serait convenable, nécessaire même de nous intéresser.

A plusieurs, la tâche pourra paraître onéreuse, exagérée.

Mais avant de prononcer d'une façon définitive, ne l'oublions pas : qu'ils habitent l'Afrique, l'Ouest canadien, la Chine, le Japon, etc., les hommes sont tous frères. Partant, le doux précepte qui donnait à l'apôtre St. Jean, matière à la prédication de ses dernières années, s'applique aussi à tous les hommes, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs ; qu'ils habitent des régions rapprochées ou lointaines.

Et quant au côté onéreux, nous ferons encore remarquer qu'il ne s'agit pas de frapper chacun d'une lourde contribution, mais simplement de faire appel à un peu de bonne volonté. Qu'on veuille bien y réfléchir : tous ou à peu près, nous nous permettons nombre de dépenses inutiles, nuisibles même.

Pour ceux qui hésiteraient à grever davantage leur budget ordinaires, resterait encore une ressource plutôt que de demeurer insensibles, puisqu'une révision impartiale des dépenses de chacun, mettant facilement en mesure d'économiser des sommes relativement importantes, sans le moindre inconvénient, fournirait bientôt des ressources dont on peut difficilement se faire une juste idée.

Prenons, par exemple, tout ce qui se dépense en fumée, cigares, cigarettes, liqueurs spiritueuses, etc. ; supposons qu'une faible partie seulement des sommes fabuleuses gaspillées ainsi plus ou moins en pure perte, soit mise à la disposition de la philanthropie et de la charité, nous formerions, à coup sûr, un trésor immense qui contribuerait puissamment à alléger les souffrances humaines et à répandre la vérité et la civilisation.

A chacun d'y réfléchir et de comprendre la responsabilité qui lui incombe de ce chef.

De plus, à ceux qui eurent l'idée de cette brochure, il a paru possible et désirable de lui faire produire un revenu immédiat, en la vendant, mais à un prix tellement modique que sa diffusion n'en sera pas entravée ; — le produit de ces ventes allant tout entier à l'oeuvre des Révérendes Sœurs Missionnaires d'Afrique.

Terminons cette préface en reproduisant les remarques pressantes par lesquelles le journal, qui voulut bien publier partie des pages qui vont suivre, les recommanda à l'attention de ses lecteurs :

“ Nous commencerons bientôt la publication d'une série d'articles traitant des Missions d'Afrique. Ces articles et reproductions, remplis de faits instructifs et édifiants sur ces régions lointaines, devront intéresser. Nous y attirons tout spécialement l'attention, parce que notre but n'est pas tant de satisfaire une plus ou moins vaine curiosité, que de toucher une question importante entre toutes, au point de vue humanitaire et chrétien.

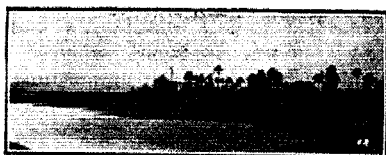
Il ne faudrait pas qu'il arrivât à cette semence, que nous allons essayer de jeter dans les coeurs et les âmes, ce qui advint de la semence dont il est parlé dans la parabole ; et qu'il y eût dans notre clientèle des terrains trop durs pour lui permettre de germer, ou tellement infestés de mauvaises herbes, qu'après avoir germé et levé, il ne lui restât qu'à périr.

Il ne faudrait pas, enfin, qu'après une lecture distraite et superficielle, on la laissât s'étioler et mourir, par légèreté et faute d'y penser davantage.

Mais heureux, mille fois heureux, nos lecteurs et lectrices qui, semblables à la bonne terre évangélique, recevront ce gain de sénévé et, “y réfléchissant dans leur coeur,” lui feront produire cent pour un.”

AMIS DES MISSIONS.

Québec, juin 1911.



LETTRE OUVERTE

Aux Canadiens, aux Canadiennes ; à tous ceux qui auront la bienveillance de nous lire.

Amis lecteurs,

Pensez-vous parfois quel grand privilège ce fut pour nous de naître en pays catholique, favorisés du bienfait inappréciable de la foi, d'une éducation chrétienne, entourés de bons exemples, et de sources de grâces abondantes dont nous pouvons si facilement profiter ?

Connaître Dieu et de quelle manière il veut être servi, chose qui nous semble si simple et si aisée, est pour le plus grand nombre des hommes un problème bien difficile à résoudre, et même pour beaucoup de personnes, presque insoluble, à ce qu'il nous paraît.

Ne vous êtes-vous pas dit souvent que nous eussions pu naître dans un pays infidèle, en Afrique par exemple, victimes de la misère physique la plus profonde, et de misères morales, plus terrifiantes encore ?

Pourquoi avons-nous été plus favorisés que tant d'autres qui eussent été meilleurs et plus fidèles à la grâce donnée ?

C'est le secret de Dieu... Mais ce privilège si grand, qui fut un don gratuit, puisque nous n'avons pu, en aucune façon, le mériter, impose, c'est clair, des devoirs impérieux, entre autres, celui d'aider, dans la mesure de nos forces, à la diffusion de l'Evangile dans les pays idolâtres.

Et qu'avons-nous fait jusqu'ici pour satisfaire à cette obligation ? Combien distraions-nous chaque année,—nous ne disons pas de notre nécessaire, ce qui, après tout, ne serait que l'accomplissement d'un devoir, l'expression d'une reconnaissance rationnelle et légitime,—mais de notre superflu ?

Hélas ! combien en est-il dont le budget d'apostolat est bien mince, et souvent tout à fait nul ?

Oui, qui pense aux idolâtres, aux sauvages de l'Ouest, aux malheureux Africains broyés depuis tant de siècles sous la plus terrible oppression qui fut jamais,—prole inoffensive d'un esclavage aussi odieux que l'esclavage antique, esclavage que l'on croirait enfin banni de la face du monde, mais qui existe encore, bien que dans des proportions beaucoup moindres ; — plongés dans les ténèbres d'une hideuse idolâtrie ?

Et pourtant quels appels poignants, irrésistibles, à ce qu'il semblerait, faisait, en leur faveur, il y a quelques années à peine, l'Apôtre de

l'Afrique, aux temps modernes, le Cardinal Lavigerie, dont le Pape Léon XIII disait, dans une encyclique à lui adressée, le 10 novembre 1887 :

" Les services signalés que vous avez rendus à l'Afrique vous recommandent si hautement que vous paraissez semblable aux hommes qui ont le mieux mérité du catholicisme et de la civilisation. "

Eloge saisissant qui l'égalait aux plus illustres, à S. Bernard, même à S. Paul.

Oui, qui, dans les douceurs de notre vie égoïste et molle, pense à ces malheureux, nos frères après tout, et que nous sommes même tenus de plaindre et d'aimer davantage en raison de leurs immenses malheurs ?...

Quelques âmes privilégiées, quelques missionnaires que le salut des âmes enflamme, quelques faibles jeunes filles de Québec et d'ailleurs qui, renonçant à tout ce qu'on est convenu d'appeler faussement les promesses et le bonheur de la vie, s'en vont prodiguer leur jeunesse et leurs forces, tous les trésors de leur cœur aimant et héroïque, au service de ces pauvres abandonnés ;...

Quelques âmes charitables qui, dans la liste de leurs bienfaits, n'oublient point ces œuvres si délaissées, et pourtant si méritantes ;...

Quelques dames zélées et compatissantes qui s'assemblent de temps à autre, rue des Remparts, Québec, chez les Soeurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, dites Soeurs Blanches, pour l'œuvre de l'ouvrier, destinée à procurer du linge d'autel aux missions, et des vêtements à ces pauvres Africains, si misérables, que nos plus pauvres d'ici n'en peuvent donner même l'idée.

Mgr Lavigerie fonda cette communauté de femmes pour seconder les efforts des missionnaires, dits Pères Blancs, établis aussi par l'illustre cardinal. La ville de Québec possède depuis huit ans un Postulat de cette congrégation ; et la Province a l'insigne honneur d'avoir déjà fourni 21 religieuses professes et 12 novices à cet ordre béni. Chaque fois que des ressources pécuniaires le permettent, ces religieuses suivent les Pères missionnaires dans les nouvelles missions, et jusqu'au centre de l'Afrique. Elles prennent soin des vieillards et des malades dans leurs hôpitaux, léproseries, dispensaires, aussi bien qu'à domicile ; s'occupent spécialement du relèvement de la femme indigène, de l'éducation des enfants, de la civilisation et de la conversion de tous.

Et pour bien faire comprendre combien il importe que la religieuse aille joindre son apostolat à celui des Pères missionnaires, qu'on nous permette de citer partie d'une lettre écrite par le Cardinal Lavigerie, en 1886. Cette citation est un peu longue, mais elle sera lue avec intérêt et profit :

" Malgré le zèle des Missionnaires, disait-il, leurs efforts ne produiront jamais de fruits suffisants s'ils ne sont aidés par des femmes apôtres auprès des femmes.

Ce ministère, ils ne peuvent le remplir, en effet, par eux-mêmes ; seules des femmes peuvent approcher librement des femmes païennes, entretenir avec elles des rapports de charité, guérir leurs maux, toucher aussi leurs cœurs et leur faire comprendre leur profond abaissement par le spectacle même de la hauteur morale, à laquelle la femme chrétienne est parvenue.

Et ce n'est pas seulement auprès des femmes infidèles que ce spectacle de la femme apôtre, de la Soeur de Charité est de nature à produire

une impression irrésistible, c'est encore auprès des païens eux-mêmes. On le voit bien là où les Soeurs ont déjà pu s'établir, parmi les infidèles sur les bords de notre Méditerranée. Ils les croient supérieures à la nature humaine. Ils les comparent aux anges de Dieu. J'ai cité quelque part cette parole d'un vieux Turc arrêtant, un jour, dans une ville musulmane, une Soeur, pour lui dire : Ma Soeur, est-ce que, quand vous descendez du ciel, vous autres, religieuses, vous êtes habillées comme vous voilà ?

Quelle prédication pourrait être plus efficace ? Celle-là, rien ne l'arrête.

Que manque-t-il donc pour assurer les fruits d'un tel apostolat ? Une seule chose : le nombre. Les congrégations déjà existantes en Europe sont absorbées par la multitude de leurs oeuvres. Elles ne peuvent envoyer, lors même qu'elles se dévouent aux missions, en même temps qu'aux autres oeuvres de miséricorde, que quelques-unes d'entre elles dans nos régions barbares. Ce qu'il faudrait, c'est que Notre Seigneur suscît des légions apostoliques qui n'aient point d'autres oeuvres en perspective...

L'action des femmes sera plus puissante encore que celle des Missionnaires. Ce n'est plus pour nous une espérance ou une hypothèse ; c'est maintenant une certitude. Là où nous avons pu les établir au milieu des seuls indigènes, la preuve est faite par les résultats.

Les Missionnaires, je l'ai dit en commençant, mais il faut le répéter et l'expliquer, ne peuvent même pas, en effet, à cause des préjugés indigènes, aborder directement les femmes. Ils ne sauraient établir avec elles des rapports suivis pour les instruire. Jamais celles-ci ne viendraient les entendre...

Or ce que les hommes ne peuvent pas, les femmes le peuvent. On les admet avec facilité, même avec joie. Les malades espèrent d'elles un secours, car elles sont pour eux des médecins d'un ordre surnaturel. Ils croient à leurs remèdes et encore plus à leur puissance auprès de Dieu. Les pauvres femmes recluses y trouvent, dans l'ennui mortel de leur vie, la satisfaction d'une curiosité enfantine. Elles ne veulent plus les laisser sortir ; elles touchent leurs vêtements ; elles font mille questions étonnées ; elles demandent qu'on revienne ; elles appellent leurs petits enfants ; et quand ceux-ci sont bien malades, et près de la mort, les Soeurs en profitent pour leur donner avec le remède du corps, le remède de l'âme...

Figurez-vous des religieuses ainsi vouées à l'apostolat, pénétrant de toutes parts, de proche en proche, dans ces villages, dans ces huttes, jusque sous les feux de l'Equateur ; s'asseyant auprès de la femme païenne, pauvre esclave rompue de coups ; et relevant peu à peu son espérance ; lui faisant lever ses regards vers le ciel ; lui expliquant comment le genre humain tout entier est sorti des mains d'un Dieu bon ; comment il a abandonné ce Dieu et est ainsi devenu l'objet d'une malédiction mystérieuse ; comment un Sauveur l'a rachetée ; comment ce Sauveur, venu pour sauver les petits et les faibles, leur envoie aujourd'hui le salut ; comment une femme, bénie entre toutes, a relevé son sexe de la malédiction qui pesait sur lui, et l'a entourée de respect ; comment dans la société qui connaît Jésus et Marie, les femmes n'ont pas à souffrir des infamies et des atroces supplices qui oppriment la femme africaine ; comment enfin si elles le veulent, elles peuvent participer à ces bienfaits, et lors même

qu'elles devraient encore continuer à souffrir ici-bas, recevoir dans un monde meilleur la récompense de leurs tortures.

Croyez-vous qu'en entendant ces récits de la bouche de femmes régénérées, ces pauvres femmes ne se réveilleront pas comme d'un sombre rêve, ne seront pas touchées et qu'avec le secours de Marie, il ne sortira point de là des fruits de lumière et de salut, non pas seulement pour elles, mais pour les peuples ?

Cet apostolat ne s'arrête pas en effet à la femme. La femme est l'origine de tout puisqu'elle est la mère, ses enfants sont ce qu'elle les fait... Elle dépose dans leurs âmes des semences que rien ne détruit et qui germent malgré les forces contraires. Donc, peu à peu, par les femmes, on a la famille, et par la famille, la société."

Mais quelle organisation gigantesque sera donc requise pour exécuter ce merveilleux programme ?...

Quelques hommes au coeur d'apôtres, de faibles femmes, qui ne leur sont inférieures ni en zèle ni en courage, voilà toute l'armée que l'illustre ami des malheureux Africains, qui paraissait de taille à remuer et à gouverner le monde, voulut enrôler pour conquérir à la foi, à la civilisation, à la liberté, une grande partie du continent noir.

Mais si l'armée est petite, comme elle est bien pourvue d'armes irrésistibles : pour bannière, la croix ;—Notre-Dame d'Afrique, pour patronne, et pour moyens d'action : l'amour, la prière, le sacrifice, gages assurés d'un succès complet, définitif.

Néanmoins, à ces éléments surnaturels, base essentielle des oeuvres vraiment grandes et immortelles, heureux celui qui peut ajouter une aide pécuniaire, d'ordre bien inférieur, il est vrai, tout de même très utile pour accélérer et augmenter les résultats. Dans ces missions, les besoins sont immenses, et les ressources fournies exclusivement par le travail des Missionnaires et par la charité, sont fort restreintes.

Jusqu'ici, en Canada, l'attention ne semble pas avoir été suffisamment attirée sur l'urgence qu'il y a de leur venir en aide.

Et pourtant, puisque les fils et les filles de la généreuse terre canadienne, qui produisit autrefois tant de héros, d'héroïnes, de martyrs, sont appelés déjà en aussi grand nombre au très pur, au très vif bonheur de l'apostolat africain ; puisque nous comptons déjà une trentaine de missionnaires canadiens et à peu près le même nombre de religieuses, au continent noir, n'y a-t-il pas là un signe certain que le Canada doit avoir un rôle très important dans cette oeuvre de régénération ?

Et après avoir fourni des Pères et des Soeurs missionnaires, n'est-il pas naturel, et surtout plus facile, d'y ajouter un peu d'argent pour leur venir en aide, et partager, quoique indignes, leurs mérites ?

C'est dans cette pensée que s'organisait, à Québec, en 1907, l'oeuvre de la régénération de la femme musulmane, femme dont les lignes suivantes peignent brièvement le malheur :

" Rien n'est plus triste que l'avilissement de la femme musulmane, vendue par son père à celui qui, en l'épousant, devient son maître ; elle vit dans un état de dégradation dont on ne peut avoir l'idée dans un pays chrétien. Captive dans sa maison dont les lois musulmanes interdisent l'entrée aux hommes, la femme infidèle ne peut être régénérée que par l'action de la femme apôtre."

Cette oeuvre, qui a son siège au Postulat des Soeurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, 11, des Remparts, Québec, Sa Grandeur Mgr Bégin daignait l'approuver et la bénir, en date du 9 mai 1907, dans les termes que voici :

“ L'oeuvre des religieuses missionnaires d'Afrique intéresse particulièrement la propagation de la foi. La favoriser de quelques secours, c'est prendre part à l'admirable apostolat de ces courageuses missionnaires, aux mérites qui en découlent et à la gloire qui en revient à Dieu. C'est une oeuvre digne de nos sympathies et que je recommande aux fidèles.”

Les conditions de participation à cette oeuvre sont abordables à tous, et l'on peut y concourir comme :

1o Associé—en donnant une aumône annuelle de 5 cents pour les enfants et 10 pour les adultes.

2o Zélateur—en donnant ou recueillant \$1.00 par année.

3o Bienfaiteur—en donnant ou recueillant \$5.00 par année.

4o Fondateur—en donnant ou recueillant \$10.00 par année.

On peut acquérir les mêmes titres, à perpétuité, en versant dix annuités successives ou une somme équivalente en une seule fois.

Les défunts peuvent être associés à l'Oeuvre aux mêmes conditions et aux mêmes titres que les vivants.

Les autres manières d'aider ces missions sont les suivantes :

1o Adoption annuelle d'une Soeur Missionnaire	\$120.00
2o Adoption annuelle d'une enfant dans un orphelinat de l'Afrique du Nord	40.00
3o Entretien annuel d'un dispensaire, où l'on soigne les malades et donne des remèdes, et dont la dépense varie, selon la population, de	\$10 à \$40
4o Rachat d'une enfant ou jeune fille, afin de lui donner la liberté d'embrasser la religion chrétienne et de se marier à son gré..	20.00
5o Mobilier d'un ménage chrétien en pays arabe.	20.00
6o Trousseau d'une jeune femme arabe-chrétienne	15.00
7o Entretien annuel d'une femme ou fille attachée à l'oeuvre des Soeurs.	10.00
8o Entretien annuel d'un malade dans sa hutte.	10.00
9o Construction d'une hutte pour des malades aux pays noirs . .	1.00
10o Récompenses et vêtements indispensables à une fillette fréquentant un de nos ouvriers pendant un an.	1.00
11o Entretien annuel d'une lampe du Saint Sacrement dans une chapelle de mission	10.00

Les Soeurs reçoivent aussi des dons en nature, tels que : objets de piété, linge et ornements d'église, étoffes, perles, vieux bijoux, etc., etc. Tout est accepté avec reconnaissance et utilisé en faveur des missions d'Afrique.

Enfin, reste encore la ressource d'adresser au Postulat des révérendes Soeurs la somme de 25 sous en demandant l'envoi du quatrième bulletin annuel de 42 pages, portant pour titre : “Visite annuelle de N.-D. d'Afrique aux foyers canadiens”, et qui vient justement de paraître. Artistement et abondamment illustré de nombreuses gravures, reproduisant des lettres de Soeurs-Missionnaires, dont plusieurs sont canadiennes, lesquelles donnent des détails nombreux, instructifs et édifiants sur ces missions

et ces peuplades à peu près inconnues, ce bulletin mérite à tous égards qu'on se le procure.

On peut aussi obtenir les trois bulletins antérieurs ; mais ceux de la deuxième et de la troisième année sont en petit nombre.

Et qu'avons-nous fait jusqu'ici pour aider toutes ces oeuvres ?...

Ne savons-nous pas que les ressources mises à la disposition des Pères Blancs pour leurs missions presque illimitées, sont relativement minimes, quand leur saint Fondateur criait à l'Europe indifférente qu'il lui fallait des millions ?

Sommes-nous sûrs que nos dons au Postulat des Soeurs soient assez abondants pour couvrir les frais nécessités par la maison elle-même, l'entretien des postulantes, les départs en Afrique, etc., sans les obliger de puiser au trésor sacré de la maison-mère d'Alger, trésor fourni en si grande partie, suivant le langage de Mgr Lavigerie, par les précieuses aumônes des pauvres servantes de France ? Quelles formidables accusatrices, ces admirables filles ne seront-elles pas contre tous ceux qui, pouvant donner, demeurent insensibles ?

Même si les frais que nous venons de mentionner étaient couverts par nos aumônes, aurions-nous lieu d'être satisfaits ? Ne serait-il pas encore convenable, même nécessaire, et on ne peut plus facile de pourvoir par des secours additionnels aux besoins de l'Afrique ?

Et pour terminer, nous résumons notre appel en disant encore :

Donnons donc tous !... Vous, d'abord, hommes de finances et d'affaires, absorbés par les soucis matériels, et presque totalement, par la poursuite, non, du but essentiel, le seul qui importe en définitive, mais de ce qui fut promis par surcroît. Rappelez-vous que si, d'un côté, le culte et la possession de l'argent engendrent de grands dangers, de terribles maux, l'aumône peut effacer bien des fautes, couvrir une multitude d'iniquités...

Donnez et faites donner aussi, femmes au coeur sensible, mais rendues oublieuses, même ingrates, par tous ces biens d'un prix infini que vous devez à la civilisation et au christianisme.

Si le luxe et l'abondance vous sont dévolus, vous dépensez d'habitude des sommes considérables pour des articles de toilette où excelle souvent le superflu, quand, là-bas, de pauvres êtres, dignes de toutes les compassions, réclament tous les secours, meurent de privations, de misères ; et, chose plus triste encore, meurent idolâtres.

Vous donnerz, pauvres mères, anxieuses, hélas ! et quelquefois torturées par l'angoisse au sujet de vos enfants ;... vous donnerez généreusement pour sauver des êtres plus malheureux, plus en péril encore, confiantes que cet acte de miséricorde procurera à ceux que vous aimez la lumière et l'énergie qui leur manquent !

Et vous, n'est-ce pas, jeunes filles, facilement émues par la souffrance humaine, et dont le coeur n'a pas été endurci par l'égoïsme ? Vous vous sentez parfois attirées vers les missions lointaines, et désireuses d'imiter ces Soeurs, ces compatriotes qui vont porter, très haut, sur la terre africaine, le nom catholique et le nom canadien...

Les circonstances, une vocation différente vous retiennent dans le monde... Pourquoi, vous aussi, ne deviendriez-vous pas apôtres ? Auprès d'un grand nombre, vos desirs sont des lois... Pourquoi n'useriez-vous pas de votre douce influence pour intéresser à ces oeuvres tant de personnes qui le peuvent aisément ?

Donnez surtout, jeunes gens, encore au seuil de la vie ; qui réclamez une orientation et qui êtes exposés à commettre beaucoup d'erreurs ; à prodiguer souvent, pour des choses inutiles, même coupables, une part de votre revenu... ! N'oubliez pas que cet argent follement gaspillé ferait fleurir, dans cette terre de désolation, beaucoup de joies ; des oeuvres bénies,—éternelles...

Et vous, enfants, qui jouissez de tant d'avantages, de tant de bonheur, pensez souvent qu'une petite économie sur vos jouets, une légère part de votre épargne, pourraient procurer à vos petits frères de là-bas, non seulement la nourriture, les remèdes, le vêtement indispensables, mais en plus, des biens d'un prix infini... Votre petite bourse est-elle épuisée ? Alors demandez sans crainte à vos parents de vous mettre en mesure de suivre l'inclination de votre coeur, assurés qu'ils ne vous refuseront pas !

Donnons tous, riches et pauvres !

Riches ! parce que, dépositaires de nos biens, fortune oblige, et qu'une malédiction terrifiante s'attache aux richesses dont on ne sait pas user avec générosité et sagesse... !

Pauvres ! quelque modeste que soit notre offrande, parce qu'elle est l'ordinaire appui des oeuvres de régénération et de bienfaisance ; et qu'au Temple, l'obole de la pauvre veuve fut, seule, déclarée une aumône d'un grand prix !

Donnez enfin, même vous qui n'avez pas un denier disponible ! donnez votre ardente, votre pieuse prière ; peut-être sera-t-elle l'offrande la plus efficace, la plus agréable puisque la prière obtient tout... ; et que, Moïse, priant sur la montagne, fit plus pour le succès des armes d'Israël que les chefs et les guerriers combattant dans la plaine !

Mais que ces secours soient prompts, qu'ils soient donnés de bon coeur, répétés et durables ! Pas de vaines hésitations, de délibérations inutiles... Il y a urgence ;... les corps, les âmes sont en péril... les retards, quels qu'ils soient, peuvent entraîner des maux irréparables, infinis !

AMIS DES MISSIONS.





LE CARDINAL LAVIGERIE

LE CARDINAL LAVIGERIE ⁽¹⁾

De vie plus pleine, plus militante pour le bien, plus grande dans ses aspirations et ses actes de dévouement apostolique, plus captivante, que la vie du Cardinal Lavigerie, Archevêque de Carthage et d'Alger, Fondateur des Pères Blancs et des Soeurs Blanches, Apôtre de l'Afrique, etc. ! y en eût-il ?

Le pape Léon XIII, qui fut son admirateur et son ami, dans un éloge que l'on jugerait exagéré s'il ne venait d'une bouche aussi auguste, l'égalait aux plus illustres parmi les hommes qui s'employèrent à promouvoir la cause du catholicisme et de la civilisation.

Né et doué, même au physique, pour les grandes tâches, pour les luttes généreuses, héroïques qui paraissent dépasser toutes forces humaines ; quand il n'eût pas reculé devant l'évangélisation de la terre entière ; quand son cœur semblait assez grand pour le faire s'employer au soulagement de toutes les souffrances humaines, l'Afrique du Nord, l'Afrique du Sahara ;—l'Afrique Soudanaise ; puis enfin l'Afrique des Grands Lacs ; l'Afrique équatoriale furent assignées pour domaines à son zèle inlassable. Il y fonda des oeuvres de civilisation, d'apostolat, de charité inépuisable pour secourir toutes les misères qui y sont si poignantes et si multipliées ;—oeuvres qui se continuent et s'augmentent, sans arrêt, par l'action incessante de ses Religieux et Religieuses, dépositaires fidèles, propagateurs constants de sa charité profonde, de son esprit apostolique.

Et pour donner libre carrière à son ardeur pour le bien, sous toutes ses formes, il eût à lutter souvent, mais avec quelle persévérance, avec quelle fermeté inébranlable, non seulement contre le mauvais vouloir de certains fonctionnaires, mais aussi contre le mauvais vouloir et les préjugés de l'Empereur des Français en personne.

Professeur de Sorbonne où "il étouffe", il lui faut l'Orient, la direction des écoles d'Orient, et le Sultan lui remet solennellement la décoration du Medjidié. Promu à la charge très honorable d'Auditeur de Rote, à Rome ; nommé évêque du diocèse de Nancy auquel il imprime une si forte impulsion, il confie au pape, Pie IX, "qu'il s'y trouve à l'étroit, et qu'il est prêt pour la diffusion de l'Evangile".

Et le jour même où "l'insatiable ambitieux" demandait au Pontife romain l'Afrique à évangéliser, il lui demandait aussi les vieilles Eglises orientales à consoler, à vivifier, à ramener à l'unité du centre apostolique, par l'éducation de leurs clercs, et la sage conservation de leurs rites.

(1) La matière de cette notice est extraite parfois, mot pour mot, du beau livre de Mgr Baunard : "Le Cardinal Lavigerie".

Lui-même alors partait, s'embarquait pour Jérusalem, y rouvrait un sanctuaire des anciens croisés, y conduisait ses fils, et, sur le berceau même de la Mère du Sauveur, y installait le berceau de ces Eglises renaissantes.

Devenu Missionnaire, Cardinal, Primat, Fondateur d'ordre, bâtisseur d'églises, d'écoles, d'hôpitaux, de monastères, de collèges, de cathédrales, il remplit le monde de sa parole, de ses écrits et de sa personne. Il est partout, en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Suisse, et combien de fois à Rome ? "Sicut fulgur !"

Agé de 63 ans, affaibli, mais non rassasié par tant de travaux, nous l'avons encore vu, dans les principales capitales de l'Europe, prêcher la croisade contre l'esclavage africain ; passionner pour cette cause, les cours, les cabinets, les chambres, les académies, la presse ; enrôler des volontaires pour une expédition lointaine afin d'arrêter la traite sur terre comme elle l'avait été sur mer ; et procurer, en très grande partie, l'extirpation de ce chancre qui dévorait des existences sans nombre.

Mais déjà il tombait épuisé de fatigue sur ces routes triomphales. Il avait tenu parole : depuis vingt ans, il ne s'était pas donné un jour de repos ; il ne s'en donna pas jusqu'à sa dernière heure.

Deux ans avant sa mort, vieilli et brisé avant l'âge, il inaugurait, à la demande du Pape, une plus rude et ingrate campagne, sa campagne de France, en levant son verre à l'union de l'Eglise et de la République ; ce verre du toast de la marine, ce calice d'amertume dans lequel les anciens et les nouveaux partis allaient à l'envi verser le poison de ses derniers ans, et couronner sa tête de l'auréole d'une nouvelle et très amère souffrance. Et pourtant quand, dans ces hivers de la fin de sa vie, il s'en allait, la flèche au cœur, essayer de revivre sous les palmiers de Biskra, ce n'était pas seulement pour y panser ses blessures, et y cacher ses patriotiques douleurs. C'était pour y travailler encore : il y équipa, caserna, organisa la petite troupe de pionniers qu'il destinait à la pénétration, à la colonisation, à la protection des déserts sahariens.

Sa puissance oratoire dut à certains moments, être prodigieuse. Tout semblait concourir à la rendre complète :—les pensées les plus hautes, les plus généreuses en formaient la matière, et jaillissaient pressées de son cerveau fécond ; son style nombreux, vivant et coloré leur donnait une forme attrayante et persuasive ; sa belle stature, son geste noble, énergique, son action entraînante, sa grande ardeur d'apôtre, tout, jusqu'à sa voix ample et mélodieuse s'unissait pour rendre son éloquence irrésistible.

Mais quel fut donc le ressort assez puissant pour suffire à une telle vie ?

Un triple amour : l'amour de l'Eglise, de la France, de l'Afrique ! Maintenant cet homme fut un homme ; il connut quelques défauts. Il eut son tempéramment personnel, autoritaire, absolu, impérieux. Avant tout, homme de gouvernement,—on l'a comparé à Bonaparte,—il faut que tout cède devant lui. Plein de tenacité et d'indomptable vaillance, il n'hésitait pas entre la conception d'un projet et sa réalisation. Un obstacle sur son chemin devenait, pour lui, l'ennemi. La routine tremblait devant cet ouragan de pensée et de volonté. Nul doute que ceux qui entravaient ses plans, ou ne se prêtaient pas assez promptement à ses volontés, n'aient trouvé souvent sa manière dure et tranchante. Mais cette énergique vitalité n'était-elle pas la clef du succès ? Ce sol d'Afri-

que, où tout attend encore la herse de fer, demandait pour le défricher une main qui ne tremblât devant rien. Il y a des individualités qu'on ne saurait mesurer à la mesure commune. Il y a une prudence qui est l'audace, et une sagesse qui consiste à renverser les obstacles qui barrent droit le chemin. Tels ont été les hommes suscités de Dieu pour être les conducteurs des peuples, et les fondateurs d'Eglises et d'Etats. Le Primat d'Afrique, le civilisateur du continent noir, est de cette race.



P. DOYON Fr. DAMIEN
P. FRANÇOIS P. MORIN P. BARSALOU

Dans cinquante ans, personne ne connaîtra ses détracteurs ; l'histoire aura placé sa statue dans la galerie des fondateurs immortels.

Mais s'il imposait l'obéissance complète, il l'accordait prompte, entière ; et jamais l'Eglise et le Pape n'eurent de fils plus aimant, plus respectueux, plus soumis !

Et si ce fut parfois un rude maître, c'était, le plus souvent, un père plein d'aménité et de grâce joyeuse.

Il avait donné le mot "Charité" pour devise à son blason, avec le pélican pour emblème.

Devise et emblème n'auront rien dit de trop.

Pour peindre les sentiments que lui portaient ses amis, ses prêtres et ses fils, ceux de son entourage, rappelons ce mot du Père Federlen, l'un de ses religieux : " Tous ceux qui ont vraiment connu le Cardinal, se seraient fait hacher pour lui. "

Les orphelins, objets constants de sa sollicitude, ne lui étaient pas moins attachés, et pour permettre qu'on en juge, nous rappelons que le jour du départ du Cardinal, d'Alger pour se rendre au concile du Vatican, avec une lunette, il eût pu voir sur le littoral au-dessous de Maison Carrée, la troupe de ses enfants qui, à l'heure du départ, s'était précipitée vers la mer, pour lui envoyer ses adieux. De ce point, qui est à peu près le centre de l'arc formé par la vaste rade, ils regardèrent le navire sortir lentement du port et tourner sa proue vers la France. Alors, s'avançant tout près des vagues, ils criaient en agitant leurs chechias rouges : " Où vas-tu, Père ? Reviens vers tes enfants, Monseigneur, reviens ! " Mais, le vaisseau s'éloignant toujours, quelques-uns s'adressèrent à leur Directeur : " Pourquoi Notre Père s'en va-t-il ? Pourquoi nous laisse-t-il ainsi ? " Il ne nous aime donc plus ?—Si, mes enfants, il vous aime, mais il est " appelé à Rome par Notre Père très grand.—Eh bien ! écris à Notre Père " de Rome qu'il renvoie, bientôt, Monseigneur à ses enfants, car nous ne " pouvons pas vivre loin de lui. "

Contraste, plein de charme, chez ce grand homme : à ces qualités, à ces aptitudes si fortes, si viriles qui l'ont fait comparer au lion, se mêlaient des délicatesses, des sentiments poétiques qui prouvaient bien les dons multiples de sa riche nature ; et combien la jeunesse de cœur, la fraîcheur d'âme étaient, chez cet athlète, restées vives.

À l'orphelinat de La Marsa, il se récréait en racontant des histoires à ses petits orphelins ; il leur apprenait des chansonnettes :—" Le petit navire " ;—" La complainte de St. Nicolas ", et autres poésies d'un lyrisme semblable.

À Biskra, on le voyait jouer avec des gazelles ; porter de jeunes agneaux, ou réchauffer un chevreau mouillé, sur ses genoux.

Dans les processions, parmi les fêtes, revêtu de ses insignes, il prenait dans ses bras les enfants que leurs mères lui présentaient à bénir.

Le goût du badinage aimable, spirituel, ne lui fut pas étranger. Qu'on en juge, par le fait suivant, qui mettra aussi en lumière, le caractère très impulsif, un peu singulier des Napolitains.

En 1886, le Cardinal arrive à Naples, et s'installe dans une voiture, en attendant que son domestique eût retiré les bagages. Quoique sans insignes cardinalices, ce beau vieillard, à barbe blanche, ne manque pas d'attirer l'attention. La foule l'entoure, l'écoute, l'examine. " Qui peut-il être ? Le Cardinal d'Afrique, dit quelqu'un. " Le Cardinal sourit : " Oui, mes amis, je suis le Cardinal de Carthage. " " Qu'est-ce donc qu'il peut faire là-bas, reprend un autre ? C'est vrai, réplique l'Eminence, de la façon la plus naturelle, et avec sa spirituelle et souriante bonhomie. Mais écoutez un peu. Il y a plusieurs catégories de Cardinaux dans l'Eglise. Il y a d'abord, les plus parfaits, ceux de la première classe,

ceux qui valent mieux que tous les autres, et ceux-là, le Pape en fait des archevêques de Naples.—Evero, e vero ! s'écrie toute la foule ; et le nom de San Felice, cardinal de Naples, éclate parmi mille louanges.— Mais écoutez encore : après les excellents, comme celui qui est à vous, il y a encore les bons, et il y en a beaucoup. Ceux-là, le Pape les garde à Rome pour prendre leurs conseils et gouverner l'Eglise.— " Bene, bene ", répondent-ils, chacun mêlant à cela ses propres réflexions. Enfin, il y a ceux qui valent moins, et savez-vous ce qu'en fait le Pape ?... Eh bien ! ceux-là, le Pape les jette par-dessus la mer, et les envoie en Afrique pour les corriger. " On le regarde ; on le plaint. " Il povero, poveretto ! " On lui demande depuis combien de temps il est là, en pénitence, et quand il en sortira ? " Comme il faut qu'il en ait fait ! " s'écrie quelqu'un avec horreur. D'autres admirent son dévouement ; on lui fait raconter quelque chose de sa vie et de ses oeuvres d'Afrique ; il électrise ce peuple par ce récit, à grands



MÈRE CLAVER ET SES COMPAGNES

traits, et le tient attaché à ses lèvres, jusqu'à ce que l'arrivée des bagages mette fin à l'entretien.

Jamais, sans s'attendrir, il ne se rappelait la grâce de son baptême ; et, devenu cardinal, il eut la délicate pensée d'offrir à sa paroisse natale un superbe baptistère, demandant en retour, pour le faire placer dans sa belle cathédrale de Carthage, le baptistère fort modeste où lui avait été conférée la grâce qu'il prisait par-dessus tout.

Lui, si brave ! qu'une armée en délire n'eût pas fait reculer d'une seule ligne, il s'effrayait à l'idée de commettre un péché, disant avec une émotion visible, " que Dieu est trop bon pour l'offenser ".

Il sut souffrir, expier et mourir. Il avait souhaité la mort des martyrs ; il eut le martyre encore plus difficile d'une longue mais sereine agonie, humiliée par l'infirmité, mais adoucie par la résignation, consolée par la confiance en la miséricorde de Celui qu'il avait servi avec grand courage, persévérance et générosité.

Agé de 67 ans, il mourut en 1892, pauvre, très pauvre, quand il avait remué, pour ses oeuvres, des millions, et ne laissant à sa famille que la gloire de son nom.

Quand on apprit à Léon XIII que le Cardinal Lavigerie n'était plus, levant les mains au ciel, et rappelant les oeuvres de ce grand Serviteur de l'Eglise, il dit avec tristesse : " Et moi, je sens ce que je perds. Je l'aimais comme un frère ! comme Pierre aimait André ! "

Ses obsèques furent un triomphe. La ville d'Alger s'était mise en deuil ; les édifices publics et les navires du port avaient leurs pavillons en berne...

Il fut exposé dans la cathédrale, et l'on eut pendant trois jours le spectacle de toute la ville, des cent mille habitants d'Alger, non seulement Européens, mais Arabes, Musulmans et Juifs, montant religieusement les degrés de la métropole entièrement tendue de rouge, pour vénérer une dernière fois "le prophète de Dieu", et se prosterner devant sa dépouille vénérée.

Toute la pompe que l'Eglise et l'Etat purent déployer, fut appelée à faire plus solennels encore les honneurs qu'on lui rendit...

Après la messe des funérailles, chantée à l'unisson par quatre cents voix, Mgr Combes monta en chaire, et parla de la gloire de celui dont l'Algérie jouissait comme d'un patrimoine sacré, et dont le comte de Montalembert, alors qu'il n'était qu'au début de son épiscopat africain, écrivait déjà : "Mgr Lavigerie est un prélat vraiment chrétien, vraiment français, qui fait tressaillir d'admiration toutes les âmes catholiques."

Cette gloire, l'éloquent prélat l'exposa comme il suit :

"C'est la gloire de l'apostolat, la gloire de la sainteté ; c'est la gloire de la charité ; c'est la gloire des grands caractères trempés dans les sources vives de la grâce ; c'est la gloire de la sagesse que donne l'esprit de Dieu, de l'Eglise, de la patrie, qu'une âme chrétienne ne sépare jamais ; c'est la gloire de l'esprit des peuples assis à l'ombre de la mort ; c'est la gloire des grands fondateurs ; c'est la gloire de l'affranchissement de l'esclavage..."

Et sur le parcours du cortège funèbre, se rendant déposer les restes à bord du "Cosmao", croiseur de l'Etat, le gouverneur-général de l'Algérie, M. Cambon, parlant au nom de tout le peuple français, lui rendait encore l'hommage suivant :

"... Le Cardinal a voulu que son corps fut transporté à Carthage, mais il nous a laissé son cœur. C'est ici, en effet, Messieurs, que le Cardinal conçut et poursuivit la grande oeuvre de sa vie, et cela, à une heure où personne encore ne songeait à l'Afrique. Le Cardinal avait rêvé de conquérir l'Afrique à la France et à la civilisation, et il a mené cette entreprise en bon Français et en bon Européen.

"Il a été, sur la terre africaine, le précurseur de tous ces hardis voyageurs, de ces marins, de ces soldats, qui semblent renouveler chez nous la gloire des conquérants du Nouveau-Monde. Et toute sa vie,

“ cet homme vaillant a lutté ; Dieu sait au prix de quelles amertumes quelquefois !

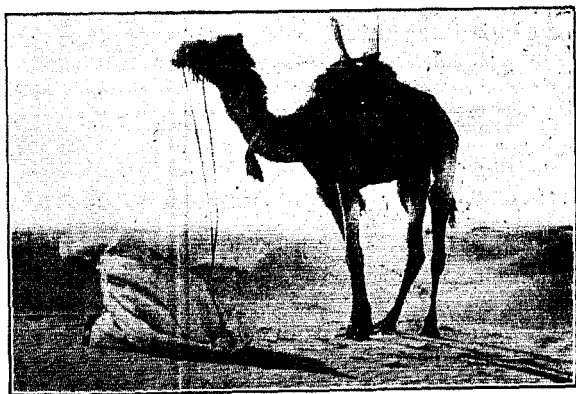
“ Il était né pour l'action. Son esprit était de ceux que tout progrès attire, et que préoccupe par-dessus tout, le souci du but à atteindre, du mieux à réaliser.

... “ Il me disait souvent, à moi-même : “ Je suis le serviteur d'un Maître qu'on n'a jamais pu enfermer dans un tombeau. ”

“ Qu'il me soit permis de dire combien le Cardinal était doux et tendre à ceux qu'il aimait, constant dans ses affections, et toujours enflammant de son ardeur généreuse ceux qui l'approchaient.

“ Sa mémoire leur restera chère, et la France, qu'il a tant aimée, gardera son souvenir comme celui d'un de ses meilleurs et de ses plus nobles enfants. Adieu ! cher et vénéré Cardinal ! ”

Et nous terminerons cette trop incomplète esquisse, en citant encore ce bel éloge qu'un publiciste français insérerait dans le “Moniteur de Rome”, le lendemain de sa mort : “Maintenant qu'il repose en paix ! Aux initiatives audacieuses du grand homme, va désormais succéder le développement graduel et pacifique de ses oeuvres. Il a taillé de la besogne à plusieurs générations. Comme les conquérants et les fondateurs d'empires, il a fait de l'histoire pour les siècles. Les Missions, Carthage, les Pères Blancs, l'anti-esclavagisme, le Sahara et le Soudan, l'Afrique des Lacs, la question française, tout marchera sous le coup de l'impulsion reçue de sa main. Quand les moissons mûrissent, les semeurs s'en vont. Infatigable apôtre ! de la tombe royale que l'admiration de votre patrie vous a préparée, souvenez-vous de la France, de l'Eglise, de “ Rome ” ;—nous ajouterons : de vos fils, de vos filles, et de cette malheureuse Afrique que vous avez si passionnément aimée !



L'ISLAM



MÈRE CLAVER ET LES PETITES NOIRES

Révé de MÈRE MARIE CLAVER

Et sa visite aux Missions de l'Afrique équatoriale

NOTES BIOGRAPHIQUES

Avant de reproduire certaines parties de son journal, nous croyons intéresser en donnant quelques détails biographiques que nous extrayons parfois textuellement du beau livre de Mgr Baunard : " Le Cardinal Lavigerie ".

Née en France, dans la Touraine, d'une famille de robe du Parlement de Rouen, occupant un rang honorable dans la Seine Inférieure, elle était douée de qualités et de talents remarquables, et tout particulièrement pour la peinture et la littérature ; talents et qualités développés par une éducation choisie au foyer paternel et au couvent des Ursulines, Mère Marie Claver (Mlle Marie Louise Zoé Grandin de l'Eprevier) ne se laissa pas éblouir par la situation brillante qui semblait devoir être son lot dans le monde. Jeune encore, elle aspira à la vie parfaite, qui impose le renoncement et le sacrifice.

Guérie miraculeusement, par Dom Bosco, d'une maladie grave qui semblait devoir lui fermer l'accès aux Missions d'Afrique auxquelles elle

songeait déjà, elle consulta le saint Fondateur des oeuvres salésiennes, dont voici la réponse :

“ Si vous voulez garder encore quelque chose du genre de vie que vous trouvez chez vous auprès des vôtres, entrez dans quelque bonne communauté de France. Mais si vous ne cherchez que Jésus seul avec sa croix, si vous voulez vraiment souffrir comme Jésus, allez dans les Missions. ”

Obéissant aux mouvements de son âme ardente et droite, elle choisit la route la plus ardue, mais ce ne fut pas sans mérites ni hésitations. Le Cardinal, mis au fait des luttes de cette âme d'élite, la dirigea aussi par une correspondance assez prolongée, sans toutefois rien précipiter ni embellir. Ainsi, il lui marquait :

“ Réfléchissez pendant qu'il en est temps encore, et ne vous engagez pas dans une voie que vous ne pourriez pas suivre jusqu'au bout. ”

Et quand, le 15 août 1887, elle se déclare tout à fait pour la vie apostolique, il lui renouvelle les mêmes avis : “ N'attendez toujours de l'Afrique que des souffrances, des déboires, des déceptions, puisque l'Afrique est encore sous la puissance du démon. Toutefois, ayez confiance : Notre Seigneur, prince des Apôtres, a vaincu le démon partout ; et il le vaincra aussi sur cette terre infidèle. Et qui sait s'il ne vaincra pas par la femme, suivant la promesse faite au genre humain dès le commencement du monde ? Puissiez-vous, mon enfant, mériter d'être au nombre de celles qui remporteront ce grand triomphe ! Quelle joie vous en aurez, au milieu de vos souffrances sur la terre, et quel triomphe dans le ciel ! ”

Et par les voies de la croix : l'humilité, le détachement, le sacrifice, qui sont aussi, et avant tout, les voies de l'amour, il la conduisit vers la perfection religieuse.

Il lui écrivait encore : “ Si vous gardez cet amour, vous n'avez rien à craindre, pas même ces sacrifices de coeur qui vous effraient d'avance. Il remplacera tout ! Il adoucira tout ! Il comblera tout ! Et sans cesser d'être attachée à ceux que vous avez tant de raisons d'aimer aujourd'hui, vous vous trouverez comme inondée d'une lumière où tout vous apparaîtra sous un autre jour. C'est ce qui a lieu, au ciel, pour les élus ; c'est ce qui a lieu sur la terre même, pour ceux qui se donnent à Dieu sans retour. ”

“ Pour résumer sa direction, il ajoutait plus tard, faisant allusion aux paroles pénibles à la nature, mais pleines de forte sève, dans l'ordre de la grâce, que lui avait mandées Dom Bosco : “ Voilà la parole qui vous a séduite, ma fille. Vous avez reconnu l'appel de Jésus-Christ ; et c'est pourquoi la croix est en ce moment dans vos mains, et la couronne d'épines sur votre tête. ” (1)

Et pour marquer l'impression extraordinaire que lui faisait, entre autres, cette vocation, Mgr Lavigerie écrivait ensuite à un ami : “ J'ai consacré les années de ma jeunesse et de mon âge mûr, à fonder l'apostolat des Missionnaires. Je veux employer ma vieillesse, tant que Dieu

(1) Le Cardinal faisait ici allusion au cérémonial touchant de la vesture, et qui consiste à placer sur la tête de la novice, par-dessus la virginale couronne de fleurs d'oranger, une couronne de longues épines, et dans ses bras, un grand crucifix.

" me laissera la vie, à promouvoir efficacement l'apostolat des Soeurs. Des vocations d'un caractère presque surhumain ont commencé à se manifester..."

Vers la fin de 1887, âgée de 22 ans, Mlle Grandin entra donc au couvent St-Charles, près Alger, pour devenir Soeur Blanche de Notre-Dame d'Afrique. Son noviciat fini, elle y prononça ses vœux, fut subseqüemment choisie comme maîtresse des novices ; — plus tard, assistante-supérieure générale, elle alla fonder une mission à Thibar, un Postulat, en Belgique ; — puis reçut, en 1904, l'ordre d'aller visiter les dix missions de son ordre, éparses autour des Grands Lacs, dans l'Afrique centrale. Elle se rendit à Marseille, où elle s'embarqua pour Monbasa, dans l'Océan Indien.

De Monbasa, elle pénétra dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale jusqu'aux lacs Victoria-Nyanza et Tanganika, à travers le Nyanza méridional, l'Unyanyembé, et vers le Haut-Congo ; tantôt par voie de terre, en railway, en caravane et même à pied ; tantôt par voie de mer, sur les grands lacs et fleuves, en steamer et en barque ; souvent dans des régions montagneuses, coupées de déserts et de forêts, d'un accès très difficile.

Nous avons eu la bonne fortune de parcourir le journal de voyage tenu par la Révérende Mère, imprimé par ses Soeurs, dans leur couvent St-Charles, et nous sommes heureux de *pouvoir en publier quelques extraits dans le présent travail.

La lecture de ces pages exquises, et que signerait volontiers un écrivain de haute marque, établira, nous en sommes sûrs, que les horreurs de l'Afrique, le dévouement aux nègres misérables, poussé même jusqu'à la folle, à ce qu'il semblerait, n'enlèvent ni la fraîcheur, ni la poésie des impressions, ni la sobriété, ni la précision du style. Ces descriptions et récits pittoresques, naturels, vivants et si faciles dans leur simplicité brève nous paraissent souvent des modèles achevés.

Et qu'on veuille bien le remarquer ; — ces notes furent jetées sur le papier, au cours du voyage, au milieu de soucis nombreux, parfois, le soir, après des fatigues excessives dans ces régions souvent arides et sous ce terrible climat de l'Afrique équatoriale.

Ces extraits, qui peignent encore un état d'âme si serein, confiant et heureux, prouveront de plus que Celui, au service duquel, elle avait si généreusement consacré les prémices de sa jeunesse, ne s'était point laissé, dès cette vie, vaincre en générosité ; et que la prédiction du Cardinal : " Vous vous trouverez comme inondée d'une lumière où tout vous apparaîtra sous un autre jour ", s'était, pour elle abondamment réalisée.

VOYAGE DE LA REVERENDE MERE MARIE CLAVER DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

Nyanza septentrional

... MONBASA.—Nous avons vite repris une vie régulière de communauté : la matinée se passe au travail, et la soirée, sauf le temps de nos exercices de piété, est consacrée à de ravissantes promenades.

Un jour, nous avons visité le village nègre, dont on évalue la population à vingt mille âmes. Il longe et dépasse de toutes parts la ville européenne, et couvre bien un tiers de l'île. C'est un dédale où l'on s'égare facilement. Aujourd'hui, dimanche, tous les habitants se portent vers divers lieux de réjouissances, et sur plusieurs places, les jeux s'organisent. En voici un fort curieux : une douzaine de noirs à l'aspect sauvage, exécutent des pas et des gestes en dansant en rond. Les uns ont des plumes autour de la tête, des peaux de tigres, des défenses de sangliers sur le dos ; d'autres tiennent en main des arcs et des lances ; d'autres encore sont tatoués de signes bizarres d'un bleu foncé. Au milieu du cercle, l'un d'eux marque la mesure au son d'une petite masse de cuivre garnie intérieurement de grelots ; le tambour indigène accompagne la danse.

Nous braquons notre appareil de photographie sur ce curieux spectacle ; tout d'abord les danseurs, emportés par l'enthousiasme du plaisir, ne s'aperçoivent pas de nos mouvements ; mais, au moment où le déclanchement va se produire, un des assistants les prévient, et subtilement, en un clin d'œil, nos danseurs se sont éclipsés. Ont-ils donc peur ? Eh oui ! ils craignent que nous ne prenions leur âme dans notre petite boîte, et que par suite nous n'acquérions un pouvoir absolu, universel.

Nous poursuivons notre route. Ici c'est une femme qui fait, à l'entrée de sa hutte, la toilette d'une jeune fille : la pose, le costume, les têtes, tout est caractéristique ; et tandis que quelques-unes d'entre nous s'approchent, et essaient d'entamer conversation, cachée derrière elles, je prépare l'appareil... Hélas ! l'alarme est encore donnée aux jeunes femmes, qui se retirent précipitamment à l'intérieur de leur case.

Puisque les gens sont si délicats, nous nous rejeterons sur la nature, que Dieu a faite si belle, à Monbasa. Nous sommes au printemps ; tout est vert ; les cocotiers dominent de toutes parts ; de nombreux mangniers donnent une ombre fraîche et touffue ; les bananiers marient leur verdure claire, aux teintes plus foncées ; les baobabs dénudés, portant lourdement leurs gros fruits inutiles, contrastent avec le reste de la végétation ; mille arbustes aux fleurs parfumées, d'un blanc de neige ou de nuances brillantes, s'enchevêtrent dans les haies des jardins, ou dans les buissons des campagnes.

L'île est petite ; de tous côtés on atteint facilement la mer. Ici, c'est une petite plage entourée de roches et de plantes qui croissent jusque dans les eaux ; les pêcheurs y abritent leurs barques. Là, c'est une belle promenade au-dessus de la mer, parmi les arbres de la forêt ; au loin, les vagues déferlent et rejaillissent avec fracas sur les pointes découpées qui s'avancent dans l'Océan ; quelques ruines recouvertes de lianes et de lierre, évoquent le souvenir de Vasco de Gama, dont le nom reste attaché aux antiques travaux des Portugais dans l'île de Monbasa. Ailleurs, ce sont les ports successifs de Kilindini et le reste, qui se commandent les uns les autres, et que coupe pittoresquement le pont du railway, appelé "Salisbury bridge". Que c'était joli, ce soir-là, au soleil couchant !... Les rives verdoyantes se miraient dans les eaux ; quelques indigènes balançaient leurs barquettes sur les flots ; le pont de fer, léger et gracieux, dessinait sa silhouette... Nous eussions voulu admirer longuement, mais nous étions loin, et la nuit venait... L'île de Monbasa est habitée par une population très diversifiée. L'Europe y est représentée par les Anglais. On y trouve aussi quelques maisons de banque ou d'exportation allemandes

et autrichiennes. L'Asie y déverse les Gaonnais, les Parsis, les Indiens, les Arabes.

LE RAILWAY.—Le jour du départ arrive. Le railway de l'Uganda quitte Monbasa trois fois par semaine, mais n'arrive qu'une fois à son point terminus, sur les rives du Victoria-Nyanza.

A 7 heures du soir, nous sommes à Nakuru. On ne part qu'à deux heures du matin ; — Nous pouvons donc aller dormir ; mais nous avons grand soin de clore hermétiquement nos portes, car on raconte qu'au début du railway, à une station maintenant nommée "Simba" (le lion), station que nous avons depuis longtemps passée en plein jour, le train stoppant, une nuit, un chasseur de lions dormait dans son coupé, quand un de ces fauves en fit sa proie sans cérémonie.

Le matin, à l'aube naissante, j'entrevois de nouveau la magnifique forêt à laquelle l'obscurité prête quelque chose de mystérieux. Puis, l'horizon prend des teintes d'aurore, le rose de bengale passe au lilas en se fondant avec l'azur ; à la rencontre de la terre, il pâlit jusqu'au jaune paille, tandis que du côté opposé, les nuages se teignent de pourpre, de violet et de bleu. Toutes nos Soeurs ont vu comme moi, en Algérie ou à Carthage, le soleil se coucher splendidement dans la pourpre et l'or ; ce sont les mêmes profondeurs de firmament dont le ciel d'Europe ne donne pas idée. Oh ! oui, il est bien beau le ciel de notre Afrique !

Enfin à 3.30 heures nous touchons à Port-Florence. On nomme ainsi la station terminus du railway ; le village porte plus ordinairement le nom de "Kisumu". (Dans la langue indigène, l'"s" est toujours sifflant et l'"u" se prononce "ou". On prononcera donc "Kissoumou". Cette observation s'applique à tous les cas de ce genre. De même l'"e" a toujours le son de l'"e" fermé. On prononcera donc "Ugowé, Entebbé".)

LE STEAMER.—**L'ENTREE DE L'UGANDA.**—Deux steamers d'égale grandeur, le "Winifred" et la "Sybille", font le service du Nyanza ; comme ils ne suffisent plus au transport des voyageurs et des marchandises, la compagnie s'occupe d'en construire un plus grand...

Voici les côtes de l'Uganda, que nous longeons sans y aborder. Je salue, du fond de mon coeur, ces rivages teints du sang des martyrs nègres.

Enfin apparaît la ville anglaise d'Entebbe, joliment située en amphithéâtre sur une colline. Quelques moments plus tard, nous embrassons nos Soeurs venues à notre rencontre de Rubaga à Entebbe. Nous partons presque immédiatement pour Kisubi, où nous devons coucher, ce soir, car il est déjà 5 heures et nous avons à faire 3 heures de marche, à pied, à travers la forêt.

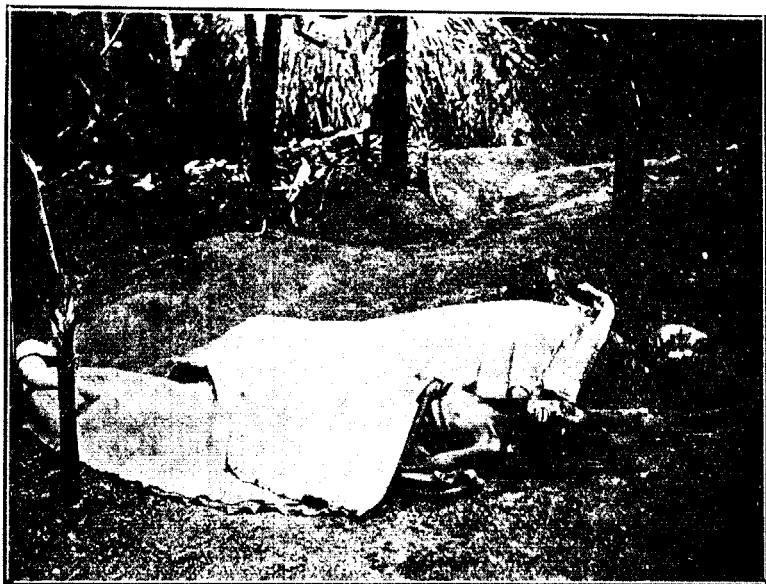
KISUBI est l'ancien Séminaire Noir de la Mission abandonnée par les Séminaristes depuis l'invasion de la maladie du sommeil, et transformé en hôpital pour les malheureuses victimes du fléau.

Le lendemain de notre arrivée, après la messe, nous visitons les quatre-vingt-quinze "Bamongota—dormeurs,—que soignent avec un héroïque dévouement trois Pères Blancs, cinq catéchistes hommes, et quelques femmes. Les infirmiers indigènes, sinon les Missionnaires européens, se savent condamnés à mort par suite de cet acte de charité parfaite ; ils l'acceptent joyeusement et avec une foi admirable. C'est aussi la vertu qui brille de tout son éclat parmi ces mourants. Quand on leur demande : "N'as-tu pas peur de la mort ?" tous répondent : "Que craindrais-je ?

Je vais chez mon Père : le ciel, c'est ma maison, je suis content d'aller chez moi."

C'est tout un peuple qui agonise : le spectacle est déchirant au regard humain, mais comme la foi transforme cette horreur en l'illuminant de ses clartés brillantes ! La foi et l'espérance de tous ces infortunés, c'est déjà l'aurore d'une éternité glorieuse qui compensera toutes les douleurs et tous les sacrifices du monde.

Après la visite des Bamongota, nous allons faire un tour dans la belle forêt où l'on va commencer à exploiter le caoutchouc pour subvenir aux besoins de l'hôpital. Puis après le dîner, nous prenons, qui, à âne, qui, à pied, le chemin de Rubaga. On compte d'ordinaire cinq heures de marche ; mais la foule et l'obscurité nous en feront mettre sept...



LES DORMEURS

Depuis mon passage à Kisubi, j'ai pu me renseigner davantage quant aux Bagamonta, dont j'ai déjà parlé.

Le nom même de la maladie du "sommeil" donne parfois à penser que ces malheureux ne souffrent que peu ou point ; mais ce serait une erreur complète de penser qu'ils dorment beaucoup, ou qu'ils dorment d'un sommeil paisible et véritable. Au début, ils souffrent ordinairement de grandes douleurs par tout le corps, notamment dans les intestins ou à la poitrine ; d'autres se plaignent surtout de la tête. Les symptômes par lesquels se révèle la maladie sont l'enflure des glandes du cou, le teint jaune, les yeux languissants, et par-dessus tout, une odeur particulière et fétide ; quand la maladie progresse, il se produit chez tous des grimaces et des contorsions nerveuses de la bouche et du nez ; ils se grattent la poitrine et les bras avec acharnement, ou bien, convulsionnés, ils se roulent à terre et se frottent la tête contre le sol, en essayant de le mordre.

Quelques-uns ne dorment presque jamais, et sont très agités ; plusieurs deviennent fous, et parfois si dangereux qu'on est obligé de les enchaîner ; presque tous perdent la mémoire ; mais l'intelligence, excepté chez ceux que la folie a pris, se conserve jusqu'au dernier moment. Quand l'engourdissement les saisit, ils semblent encore éprouver dans leur faux sommeil toutes les sensations de la souffrance. La décomposition du sang avance ; les malades qui étaient arrivés à l'hôpital pleins de vigueur et de jeunesse, sont devenus d'effroyables squelettes ; parfois, quoique rarement, ils ne peuvent plus se tenir sur leurs jambes, et demeurent couchés dans leur hutte, répandant une odeur épouvantable. Le sang décomposé sort par leur bouche, parfois même par le nez et les yeux. L'agonie longue et terrible commence : les uns sont sans mouvement ; à peine distingue-t-on leur respiration, et cependant si on leur parle, ils donnent des signes d'intelligence ; bien plus, j'en ai vu qui craignaient de passer pour morts avant l'heure ; quand la Soeur s'approchait pour s'assurer qu'ils vivaient encore, l'un d'eux criait : "Je ne suis pas mort ! je ne suis pas mort !" un autre, ne pouvant parler, faisait des gestes désespérés ; et ils demeurent ainsi agonisants, ne pouvant plus avaler une goutte d'eau pendant six à sept jours. Mais un grand nombre ont une agonie plus effroyable encore ; chez eux, telle est l'agitation des nerfs, qu'ils ne peuvent demeurer un instant en repos ; les uns grimpent en s'aidant des pieds et des mains, le long des parois de leur case ; les autres engagent leur tête ou leurs bras à travers les trous qu'ils font à la muraille, et on a toutes les peines du monde à les dégager de là. Un matin, on en trouva un, mort, suspendu par les pieds au sommet de sa hutte. Enfin, un symptôme curieux, que j'ai vu se renouveler plusieurs fois, c'est, dans les trois ou quatre derniers jours, une véritable sueur de sang ; chez la plupart, elle n'apparaît qu'à la tête et au front, mais j'en ai vu deux qui, pendant trois jours, suèrent du sang des pieds à la tête ; à chaque pore de la peau, perçait une gouttelette.

A l'horreur d'une si affreuse maladie, il faut opposer le touchant spectacle des bonnes dispositions de tous ces malheureux. A vrai dire, il entre peu de catholiques à l'hôpital des Bamongota, car, la première panique étant passée, nos chrétiens soignent leurs malades chez eux, avec un grand dévouement ; mais en revanche, nous recevons un grand nombre de protestants, de païens et de musulmans ; ceux-ci sont partout chassés de chez eux. La miséricorde du bon Dieu y trouve son compte ; car aucun de ces malheureux ne résiste à la vue de la charité qui prend soin d'eux. Un vaste hangar en paille abrite un modeste autel où chaque matin le Sauveur Jésus descend pour leur consolation. Tous ceux qui peuvent se traîner jusqu'à la rustique chapelle, ne manquent jamais d'assister à la messe, et Jésus va lui-même visiter l'un ou l'autre mourant dans sa hutte. Oh ! combien notre miséricordieux Sauveur doit se plaire en ce lieu si misérable, mais où tant de coeurs l'aiment sincèrement et souhaitent ardemment l'heure de sa venue ! Lui, qui, aux jours de sa vie mortelle, guérissait toutes les infirmités corporelles qui se pressaient sur ses pas, ici, guérit toutes les âmes ! En effet, à un moment quelconque de leur longue maladie, nos pauvres hospitalisés embrassent la vérité, demandent le baptême, et tous meurent, enfin, dans le baiser du Seigneur.

Je crois qu'on est actuellement fixé sur la cause véritable du terrible fléau : la mouche "Kivu", sixième espèce de "tsété", en est la transmet-

teuse. Cette mouche ne se trouve que sur l'eau, sur le lac ou sur le fleuve. Il semble maintenant assez prouvé que la maladie n'est pas contagieuse... Je puis affirmer, pour y avoir assisté, qu'une messe chez les Bamongota est bien touchante ; mais je ne saurais dire au juste ce qui m'attendrissait le plus, ou des cantiques chantés avec tant de bonne volonté par ces mourants, ou de l'attention qu'ils apportent aux cérémonies, ou encore de la paternelle allocution du bon Père qui leur parle si familièrement, et se met si bien à leur portée, que plus d'une fois nos braves gens s'oubliaient à lui répondre, se croyant en conversation. Alors il faut voir l'empressement de tous les autres à imposer silence au délinquant.

Chaque jour aussi, ceux qui en sont capables, assistent au catéchisme. Un vieux protestant seul résistait à toutes les instances. Il avait été instruit et baptisé par M. Mackay, venu de l'Uganda à la suite des premiers ministres protestants anglais, et qui, tout simple laïque qu'il était, instruisait avec une ardeur incroyable. "Mackay me suffit, répondait notre vieil endurci, et j'attends la "Kagombe." Qu'était-ce donc que la Kagombe ? Nous fûmes quelque temps sans le savoir ; un jour, enfin, nous eûmes l'explication. M. Mackay avait dit : "Lors de la résurrection des morts, quand Dieu aura sonné sa grande trompette, moi, je passerai avec ma petite trompette, et tous les Baganda qui auront écouté ma voix et cru mes paroles, se lèveront et me suivront pour entrer au ciel."

C'était donc la trompette de Mackay qu'attendait le pauvre Moussa. Il arriva à l'agonie sans vouloir entendre autre chose ; et nous avions cru devoir l'abandonner à sa bonne foi, et à la miséricorde de Dieu ; cependant nous recourions encore au grand remède de la prière. La Soeur chargée de la préparation à la première communion faisait faire une neuvaine à St. Pierre Claver, par ses 80 enfants ; et avec quelle ferveur ces chers petits ne prient-ils pas en pareille occasion !

Après trois jours passés à râler, couché par terre, Moussa sembla revivre ; il se leva et sortit de sa hutte. Mais quel travail la grâce avait-elle opéré dans cette âme pendant ces trois jours d'agonie ? Il se relevait transformé : "Vous êtes trop bonnes, vous autres, dit-il à ses infirmières, la vérité est avec vous, et je veux partager votre ciel ; faites-moi chrétien aussi." Et il demanda le prêtre, qu'il avait si souvent repoussé. C'était précisément le neuvième jour de la neuvaine à St. Pierre Claver. Après son entrée dans l'Eglise catholique, Moussa, devenu Joseph, retomba dans l'engourdissement, et le samedi suivant son âme s'envolait au ciel.

LA MARCHÉ VERS RUBAGA.—Le chemin est agréable, les collines succèdent aux collines, toutes couvertes de verdure ; — le lac miroite au loin sous les feux du soleil, les hautes herbes émergent des marécages, des deux côtés d'une belle route bien tracée. Nous sommes encore à plus de deux heures de Rubaga, que les premières députations arrivent ; ce sont des hommes, des enfants qui viennent nous saluer de la part de nos Soeurs et des habitants de Rubaga.

RUBAGA est l'une des sept collines de la capitale du Buganda ; (on nomme ce pays Uganda ou Buganda.) C'est le boulevard du catholicisme comme la colline de "Namirombe" est le boulevard du protestantisme, et "Naskasira" celui de l'islamisme...

La colline de Rubaga est couronnée par un plateau où se trouve la grande église cathédrale, la demeure épiscopale contiguë à la demeure des

Missionnaires, l'oratoire de la Sainte Vierge, et le vaste local qui abrite les Soeurs Blanches, et les nombreuses oeuvres confiées à leur sollicitude.

Au premier jour de notre arrivée, il faut nous prêter à la réception officielle de tous les enfants des écoles réunis dans le "kigango (lieu de réunion couvert).

Le programme ressemble à celui en usage dans tous les pays civilisés : chants, compliments, bouquet ; mais combien, au milieu de ces chers noirs tant aimés à l'avance, je regrette de me trouver sourde et muette.

Après les salutations sans fin qui sont ici de bon ton, après échange de félicitations et de salutations amicales par intermédiaire d'interprètes, nous nous séparons avec promesses de nous revoir.

En ruganda, on peut se saluer, entre interlocuteurs, une demi-heure de suite.

"Otyanno !" Réponse : M M M. Ces trois M correspondent à un son inarticulé et chantant jeté sur trois notes de la gamme, sol, la, sol.

"On répète : "Otyanno !

"Kulika ! Aoh !

"Bulanghi ! Bulanghi !

"Yeeeee !... Yeeeee !

"M. M. M. ! M. M. M.

"Errade ! Errade !

"Nyoge ! Nyimi !

"Mirembe ! Mirembe !

"Mamu ! Mamu !

"Nsanyuse okukulaba ! Nango nsau ; Nyuse nyo ! Abeeka obandabira !

Traduction :

"Bonjour ou salut !

"Je te félicite. Aoh !

"Tu vas bien ? Affirmation.

"La paix est avec toi ? Elle y est.

"Beaucoup ? Beaucoup.

"La paix soit avec toi ! Qu'elle soit avec toi !

"Tu es en bonne santé ? Affirmation.

"Je suis content de te voir. Et moi aussi.

"Ceux de chez toi, vois-les pour moi.

Et cela se continue indéfiniment. La religion a ajouté à ces souhaits la chrétienne interjection :

"Yebale Katouda ! Yebale Maria !

"Merci à Dieu ! Merci à Marie ! qui reviennent à chaque bonne réponse. Weraba ! c'est la finale, la formule d'adieu, et l'on se sépare.

UNE CHRETIENNE FERVENTE.—C'est à l'église qu'il faut voir le Baganda, pour connaître cette fervente chrétienté. Maintes fois les lettres de nos Soeurs nous ont raconté leur foi ardente, qui obtient des miracles, leur empressement pour la prière, et la réception des sacrements, le curieux tableau de la distribution des billets de confession, des examens de catéchisme, etc., etc. Rien n'a été exagéré. La réputation de ces courageux chrétiens s'est étendue au loin...

A l'église, c'est sur ce tapis d'herbe que se pressent, en foule, à genoux ou assis à terre, non seulement, le dimanche, mais tous les jours

de la semaine, les fervents chrétiens de Rubaga. Les gens de qualité font apporter une petite natte qu'ils étendent sous eux. Les chefs,—les hommes seulement,—ont un siège indigène ou européen. Les prières de la messe se récitent à haute voix en ruganda ; pas un homme, pas un enfant ne tournera la tête, ni ne fera un mouvement, si ce ne sont toutefois les petits mioches au-dessous de 18 mois ; ceux-là chantent à leur façon, ou font résonner dans leur courses enfantines, les bracelets de leurs jambes, imitant le bruit des grelots. La maman endort le plus petit étendu sur un chiffon, ou l'installe, assis sur son lubugo, parfois même, seulement sur une feuille de bananier. Quand la mère approche de la table sainte, le petit est lié sur son dos ; il s'y démène tant qu'il peut pour sortir son bras ; et quand il y parvient, il tend parfois sa petite main vers la divine hostie, ou bien il crache sur l'épaule de sa maman, et de son doigt mignon, y trace des ronds ou autres figures géométriques.

Mais à deux ans, l'enfant sait fort bien se tenir à genoux, joindre ses mains et demeurer sans mouvement tant que dure la prière.

Point de respect humain chez les Baganda. Lorsque la chapelle de la Sainte Vierge est fermée, on trouve à toutes les heures du jour, des hommes et des femmes agenouillés sur la grande place, tournés vers le sanctuaire et récitant pieusement leur rosaire...

Il n'est donc pas surprenant, qu'avec une telle foule, un service d'ordre soit nécessaire. C'est ce dont s'acquittent fort bien huit vigoureux suisses noirs, tout de rouge habillés, et portant une blanche croix de Malte sur la poitrine. Quand il y a ainsi des centaines de communions, ils font circuler la foule autour de la table sainte. A la sortie de l'église, ils maintiennent l'ordre pour qu'on ne s'écrase pas auprès des portes. Dans les premiers temps de leur séjour ici, les Religieuses avaient parfois assez de peine à se frayer un chemin pour arriver à leurs places ; on jugea qu'il ne convenait pas à leur dignité d'être ainsi pressées et bousculées, et "un suisse" fut chargé de les précéder pour leur préparer les voies. Aussi chaque dimanche, celui qui doit remplir cette fonction protectrice s'en acquitte consciencieusement. Gare à qui se glisse devant les Soeurs sur le passage dallé ; il est promptement rejeté sur le terrain voisin ; et le brave suisse les invite à la retraite par des arguments un peu trop sensibles ; — car si les Missionnaires traitent les nègres avec une extrême douceur, ces braves gens prennent entre eux moins de ménagements, et personne ne songe à s'en offusquer.

Les douze petits négrillons en soutane rouge et surplis ornés de dentelle, qui entourent l'officiant, sont modestes et recueillis au pied de l'autel comme des anges adorateurs...

ADIEUX AU BUDDU.—Après un mois passé au Buddu, je me suis décidée à retourner à Rubaga...

Quand mon départ est annoncé, je reçois de toutes parts des lettres d'adieux, mais comme elles se ressemblent toutes, je donnerai plutôt, comme échantillon de littérature nègre, la traduction d'une jolie lettre qu'une Soeur-catéchiste de Mitala-Mariya, ex-novice de Rubaga, m'écrivait dès le début, en apprenant mon arrivée dans l'Uganda.

A ma chère Mère Klaveri (Claver).

Bonjour, ma Mère, que j'aime beaucoup. Comment passes-tu les jours et les nuits ? Quelle nouvelle ! j'apprends ; je te félicite de ton voyage, et d'avoir échappé au lac, à la faim, à la soif, à la fatigue. Ma Mère, que je te dise donc combien je suis contente. Quand j'ai appris que tu venais, j'ai dit : Notre Mère dont nous avions entendu parler, nous allons donc la voir de nos yeux. Aujourd'hui ma Mère, mes compagnes de Rubaga t'ont déjà vue. O ma Mère, je n'ai pas de parole pour te faire comprendre

Et puis que je t'interroge sur tous ceux qui sont restés à la maison. Mama Salomé, (Supérieure générale toujours réélue depuis l'organisation du supérieurat), comment va-t-elle ? Et Mama Polite (Hypolite) ? Et Mama Margarita ? Puis, Mama Restituta est-elle guérie de sa maladie ? Et Mama Xaverina, et Mama Speranza sont-elles bien arrivées ?...

Au revoir, ma Mère, que Dieu t'accompagne dans ton grand voyage ; et la Sainte Vierge et St. Joseph, qu'ils te gardent !

MOI, ANGILA ou ANGELA,

TON ENFANT.

VOYAGE VERS LE HAUT-CONGO.—CARACTERE DES BAGANDA

Il est certain qu'entre tous les nègres du centre africain les Baganda se distinguent par la supériorité de leur intelligence, l'élévation de leur esprit et la délicatesse de leurs sentiments.

Les Baganda sont fiers de leur histoire, depuis le roi Kintu, qui, vers le milieu du XVI^e siècle, forma leur royaume, et y introduisit les bonnes manières, jusqu'à Utesa, ce nègre magnifique que Stanley a fait connaître au vieux monde (1857-1884).

Jadis, ce peuple était uniquement guerrier ; l'arc et la flèche étant les seuls instruments que les Baganda jugeassent dignes de leurs mains : — aux Baziba, les travaux d'arts, la confection des bracelets de cuivre aux diverses couleurs, aux gracieux agencements ; le tressage des nattes ou des paniers et corbeilles de toutes tailles et de toutes formes ; — les Baganda leur achèteront ces objets pour leur usage ; — aux Banyoro, aux Banya-Monezi, la charge de porter les fardeaux, les bagages des voyageurs ; c'est là un métier servile, indigne des Baganda ; — aux Baïma, le soin et l'élevage des troupeaux ; jamais un Muganda ne s'abaissera à servir un animal...

Aujourd'hui qu'on ne fait plus de guerres au Buganda, parce que les Européens ont mis la main sur le pays, et s'en sont déclarés les protecteurs et les civilisateurs, les Baganda sont un peuple désœuvré, ce qui assurément est un malheur pour eux...

TOILETTES.—Les femmes portent avec assez de coquetterie, leur vêtement de lubugo ; elles dédaignent à bon droit nos toilettes européennes, et se raillent spirituellement des "tailles de guêpes" (elles ont elles-mêmes trouvé cette comparaison) et des vêtements étriqués. "Elles

manquent d'argent pour acheter de l'étoffe", disent-elles. Elles n'ont jamais comme les négresses de la côte et d'outre-lac, défiguré leur nez ou leurs oreilles en les perçant ; à part les jolis bracelets baziba qui ornent par douzaines leurs longs bras nus, elles méprisent tout autre ornement.

LES FLEURS.—Avant notre arrivée dans le pays, les nègres ne connaissaient pas l'usage des fleurs, et trouvèrent étrange au début de voir les Missionnaires s'occuper à cultiver des fleurs, "de l'herbe", disaient-ils, "qu'on ne mange pas, et qui ne sert pas même à faire des remèdes". Cependant les chrétiens ont bientôt compris le parti qu'on peut en tirer pour l'ornementation des autels ; aux jours de fête, ils ne manquent pas d'apporter des bouquets gracieusement composés ; ils parsèment de fleurs coupées la natte au pied de l'autel de la Sainte Vierge, et même dans les chapelles privées des chefs, elles servent parfois de tapis aux marches de l'autel. C'est encore une marque de fête et de joie, quand ils vont au-devant des Missionnaires qui les visitent, de porter des bouquets fixés dans des roseaux, et tous les enfants ont aussi des fleurs dans les mains.

RESPECT POUR L'AUTORITÉ.—Un trait caractéristique chez les Baganda, c'est le respect pour l'autorité et pour leurs "baami", (grands). C'est là sans doute ce qui leur donne ce caractère si religieux ; ils apportent simplement devant le souverain Roi du ciel et de la terre le respect profond, la tenue digne et réservée qu'un Kintu et un Mtesa leur ont enseigné à garder devant leurs rois et leurs chefs ; de même le culte de la Très Sainte Vierge, si cher à tout Muganda chrétien, n'est en quelque sorte, qu'une application à la Très Sainte Mère de Dieu, de leur vénération, et des hommages que, païens, ils rendaient à la "Namasole" ou mère du roi...

De cette large hospitalité viennent encore la honte et la flétrissure qui s'attachent au vol, chez les Baganda...

ILS SONT PLAIDEURS.—J'ai eu occasion de dire ailleurs que tout Muganda naît plaideur ; les procès sont pour eux une joûte où chacun déploie son habileté, sa ruse et son éloquence ; peu importe d'ailleurs de dire oui ou non la vérité, pourvu qu'on surpasse son adversaire ; que si l'on a embrouillé l'affaire, embelli sa cause, c'est à l'adversaire de dévider l'écheveau, au juge d'être assez avisé pour discerner la cause de la justice. Il faut ajouter que ces procès, le plus souvent plaisants, n'entraînent ni frais ni dommages ; la paix n'en est point troublée entre amis, et comme c'est un plaisir fort goûté de nos nègres, ils ne manquent jamais une occasion de se le procurer. Tout différend entre eux devient ainsi matière à procès ; l'enfant, qui commence à parler, est déjà apte à plaider, et sur les bancs de nos écoles, les procès sont journaliers. Les adversaires, d'un commun accord, se choisissent pour juges une personne respectée, ordinairement le chef du village, ou, à son défaut, un ancien. Chez nos chrétiens, c'est souvent le Missionnaire, et chez nos enfants, les Babikira elles-mêmes. Tous les oisifs, et il n'en manque pas en pays nègre, accourent pour entendre plaider et juger la cause. Chacun des plaideurs parle à son tour, (Molière aurait pu choisir ses modèles chez les Baganda), et l'adversaire écoute attentivement, on pourrait dire religieusement, sans jamais se permettre la moindre interruption. Quand la sentence est prononcée, elle est accueillie, d'une part et d'autre, avec une égale soumission ; elle est sans appel, et l'on n'entend ni plaintes, ni

récriminations : souvent même les deux adversaires remercient avec une même chaleur et se retirent plus amis qu'auparavant.

ECHANTILLON DE PROCES.—Voulez-vous un échantillon de procès entre bambins ? Deux bambins se présentent à la porte de la Communauté à l'heure de la récréation. "Hodi ? — Karibu !" (formules équivalant à "Y a-t-il quelqu'un ? — Entrez", en usage au Buganda). Ils



FAMILLE DE BAGANDA

entrent gravement et s'asseyent sur leurs talons. "Qu'y a-t-il ? mes petits amis". "Nous avons un musango, répond l'un d'eux, et nous venons le plaider ; que le Mukuru nous juge." Le premier s'agenouille (c'est la posture exigée) et commence ainsi : "Mon ami que voici et moi, nous étions dans le "kigango", (hangar qui sert d'école chez les Pères), quand il commença à pleuvoir des pierres, (de la grêle). Mon ami me dit :

Si tu cours sous les pierres jusqu'à la maison des remèdes, je te donne un cauris. Je pars, je cours, j'arrive à la maison des remèdes ; je reviens, je demande le cauris à mon ami ; mais il me le refuse et me prend même mon lubugo ! Vois, il l'a encore entre les mains, et moi je reste avec mon nepalé (pantalon). J'ai fini." Et notre bambin se rassied sur ses talons. Le second pose le lubugo à terre, devant lui, et gravement s'exprime en ces termes : "Mon ami que voici était avec moi dans le kigango des Pères, le tonnerre grondait ; les pierres tombaient du ciel. Je dis à mon ami : Tu n'as pas peur ? Il me répond : Pas plus que toi. Et moi : Cours donc sous les pierres jusqu'à la maison des remèdes, et tu reviens, et je te donne un cauris. Il part, il met son lubugo sur sa tête, il court jusqu'à la maison des remèdes, il revient, puis me demande un cauris. Moi, je lui dis : Tu n'as pas couru sous les pierres ; tu as couru sous ton lubugo ; tu me dois un gage ; — je prends ton lubugo. J'ai fini." Et il se rassied. Nos plaideurs attendaient silencieux. Le juge prononça ainsi la sentence : "Toi, qui a couru, tu as usé de ruse, donc tu ne mérites pas le cauris. Toi, qui as fait courir, tu as été injuste de prendre le lubugo de ton ami, dont la valeur ne peut se comparer à celle d'un cauris. Rends donc le lubugo à son propriétaire, et pour vous récompenser d'avoir si bien plaidé, moi, je vous donnerai le cauris, objet du procès."

Cette sentence fut accueillie avec force "tweyanze" (tu as bien jugé, nous te rendons grâce !) et les deux gamins s'en allèrent tout joyeux partager le fruit de leur procès.

Une autre note caractéristique du peuple Muganda ; c'est l'indépendance de l'enfant dès qu'il peut se passer des soins maternels. "Où vas-tu, Restituta ? demandai-je, à une fillette de 2 ans qui montait posément la colline de Rubaga. A la Mission ! répondit-elle gravement, sans se détourner." Elle en était à une demi-heure et elle était seule...

LA CHIRURGIE... Les Baganda ont un talent de plus, et l'on trouve parmi eux des chirurgiens émérites, bien qu'ils n'aient pas fait leurs études dans les cliniques d'Europe. Le kakitiro, Stanislas Mugwanga, par exemple, excelle dans l'art de remettre les membres brisés ; — et qu'on ne croit pas qu'il le fasse à la façon d'un vulgaire rebouteur ; il sait au besoin enlever un os fracassé et le remplacer par un os de chèvre, qu'il fera reprendre avec le temps et d'habiles ligatures"...

POLITESSE ET DELICATESSE DE SENTIMENTS. — La politesse découle naturellement des ces habitudes de respect ; peut-être est-ce aussi cette éducation qui, en élevant les Baganda au-dessus de l'ordinaire des races nègres, a développé en elles la délicatesse de sentiments. On a cité ailleurs ce mot charmant : Un jour qu'une de nos Soeurs, se préparant à quitter l'Uganda, devisait avec ses jeunes élèves qui lui protestaient de leur attachement, elle leur dit malicieusement : "Il y a chez nous un proverbe : Loin des yeux, loin du coeur ; ainsi vous m'oublierez quand je serai partie. Ma Soeur, répartit aussitôt l'une d'elles, nous avons un proverbe meilleur et plus vrai que le vôtre ; il dit : Si tu t'éloignes de moi, je te renferme dans mon coeur".

HOSPITALITE ET DESINTERESSEMENT. — Quand un étranger arrive dans le pays, ce sont les gens de céans qui lui doivent les premiers leur

visite et qui lui portent un "bugenyi", (cadeau qu'on offre à un visiteur étranger). Ailleurs on dit communément que les nègres pratiquent le "do ut des" ; ici, il n'en est point ainsi. Quand on veut rendre immédiatement à un Muganda la valeur de son présent, il ne manque pas de vous dire : "Je ne te le vends pas ; c'est parce que je t'aime que je t'apporte ce cadeau." Il faut attendre l'occasion de leur rendre plus délicatement le témoignage d'amitié.
ma joie...

...joyeux enfant de la Providence, il attend d'elle la subsistance au jour le jour, comme l'oiseau de ses forêts. Ce désintéressement lui fait pratiquer de bon coeur la plus franche et la plus cordiale hospitalité ; et là encore se trouve sa politesse proverbiale : l'étranger qui passe a droit à sa nourriture ; il peut prendre dans la bananeraie ou dans le champ ce qui lui est nécessaire ; ce n'est pas là voler, car la loi lui reconnaît ce droit ; il peut de même entrer dans la hutte qui se trouve sur son chemin, et s'installer auprès du feu ; l'hôte forcé lui cèdera immédiatement son bois et sa marmite pour cuire son "mmere" ; et les gens de la maison attendront que l'étranger soit servi en premier lieu...

Le 19 juin 1905, environ deux mois avant sa mort, Mère Claver écrivait l'une de ses dernières lettres. Nous en extrayons les passages suivants. Ces lignes touchantes, pur et fidèle écho de sa vie, furent bien réellement "Son chant du cygne".

Ushirumbo, le 19 juin 1905.

Ma très chère Mère,

...Mes récits de voyage ne vous ont-ils pas un peu fait voyager avec moi ? Ce que j'ajouterai pour l'intime, car le journal que je vous envoie ne vous dit pas cela, c'est que le bon Dieu est bien bon en cours de route. Le voyage ne me distrait pas de Lui, car Il est toujours avec moi tandis que je change mes compagnes de route, Lui, le divin compagnon, ne change pas ; et que j'aille au Budda, au Kiziba ou à l'Ushirumbo, au nord, à l'ouest ou au sud du lac, Il est toujours là, toujours dans le tabernacle que je retrouve partout, et surtout, toujours dans mon coeur ; en sorte que dans la forêt d'herbes comme dans la machilla (espèce de civière en forme de hamac portée par les nègres), sur l'eau comme sur les chemins, nous ne nous quittons jamais.

Pour la Mission, la lettre que je vous ai envoyée hier, ou plutôt le compte-rendu adressé à notre Révérende Mère, vous a dit mon sentiment. Celui qui s'empare principalement de mon coeur, est composé d'admiration pour l'oeuvre immense, et qui devra se continuer indéfiniment, entreprise sous l'inspiration du Saint-Esprit, par notre vénéré Fondateur, exécutée et continuée par ses fils, de reconnaissance pour la miséricorde divine répandue sur ces heureux peuples nègres, et aussi pour la part qui nous est faite dans le merveilleux travail dont je parlais ci-dessus ; d'ardents désirs et d'aspirations pour étendre, multiplier, diffuser les moyens d'action pour atteindre ces millions d'âmes qui ne participent pas

encore au bienfait des Missions. Toutes ces choses, vous les pouvez soupçonner de loin, mais quand on les voit sur place, il y a la même différence qu'entre la Foi et la Vision... "Non, vraiment, je n'aurais pas cru les "nègres si intelligents même en dehors de l'Uganda, si ouverts à la "vérité, si susceptibles de formation, d'éducation et d'élévation."

Enfin, vous allez trouver ma lettre montant à un diapason d'enthousiasme... Mais, non, pourtant, je vous assure que j'envisage tout avec un très grand calme, quoique avec ardeur. "Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua, sicut coelo et in terra..."

Ceux et surtout celles qui auront bien voulu parcourir les pages si captivantes qui précèdent, ne manqueront pas de porter à Mère Claver un intérêt vif et respectueux. Nul doute que ces personnes désireront savoir comment se termina ce voyage extraordinaire qui devait durer deux ans, et qu'après douze mois, il fallut interrompre, pour entreprendre le voyage de l'éternité.

Nous empruntons ce qui va suivre au récit de Soeur St. Joachim, qui l'accompagnait, laquelle termina la relation.

De Tembwe à Mpala le voyage, entrepris d'abord en barque sur le Tanganika, fut très fatigant pour Mère Claver. Elle crut mieux faire en continuant à pied avec sa compagne, et un guide ; mais elle avait compté sans la longueur et les difficultés de la route, dans des régions arides et sous un soleil brûlant. Ses forces trahirent son courage et son zèle, et elle atteignit Mpala dans un état d'épuisement complet. Le lendemain, à peine pût-elle quitter son lit quelques minutes, pour faire la Sainte Communion. Le 15, par un court billet, promettant une lettre plus longue qui ne fut jamais écrite, elle annonça à la Rvde Mère Générale, son arrivée, mais sans dire un mot d'elle-même, de ses fatigues, non plus que de sa maladie ; dans les jours qui suivirent, son état s'aggrava malgré les soins dévoués et intelligents dont elle fut entourée. Il y avait même un bon médecin à Mpala. Elle put tout de même raconter brièvement à ses Soeurs, les principaux incidents de "sa visite". Le 18, était arrivée de Beaudoinville, Mère Raphaël, à qui elle ne put donner qu'un sourire, avec sa bienveillance accoutumée, sans qu'il lui fut possible de l'entretenir comme elle le désirait, de leurs postes de Missions. Le 19, elle demanda l'Extrême-Onction, non pas, disait-elle, qu'elle pensât mourir, mais pour recevoir la grâce du sacrement. Puis, ce fut la fin, qu'elle accepta avec douceur.

En voici l'attendrissant récit emprunté à la relation : ...C'était la mort qui approchait. La pieuse mourante en accueillit l'annonce sans rien perdre de son calme ni de sa joyeuse paix ; et, le 24 août, au matin, après la sainte messe, au milieu des Soeurs qui retenaient leurs larmes pour ne pas troubler sa sereine agonie, répondant par un léger soupir, à une dernière absolution, Mère Claver paraissait devant Dieu ! C'était en la vigile de St. Louis, son patron, au saint baptême, et l'Eglise célébrait, ce jour-là, une fête d'apôtre.

Les pauvres Noirs vinrent en foule prier, dans la chapelle, autour de la vénérée défunte, dont le doux visage rayonnait d'une joie céleste. La cérémonie funèbre fut simple, comme elle devait l'être à Mpala ; c'était bien toute la pompe que devait désirer son humilité.

Que tous ceux qui liront ces lignes, donnent un souvenir et une prière à cette âme qui fut bonne et belle entre toutes ! ”



UNE TOMBE DE MISSIONNAIRE
"Dieu saura bien la retrouver".

L'ETAT DES MISSIONS DES PERES BLANCS ET DES SOEURS BLANCHES

Placements incroyables ! Merveilleux ! !

Avis aux personnes que les bonnes oeuvres intéressent ; même aux "spéculateurs" que les "gros profits" attirent !

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur faisant connaître avec détails, l'état de ces "oeuvres de vie" que les aumônes de plusieurs ont contribué à créer et à développer. Nous croyons intéresser ceux même qui se préoccupent beaucoup plus de "placements pour ce monde" que pour l'autre, comptant qu'ils liront avec attention les pages qui suivent ; et que le " bon sens " des conclusions, qui en découlent, les convaincra infailliblement.

A l'opposé des discours budgétaires les plus brillants, qui réclament des millions pour des compensations très souvent minimes, ces rapports " non fardés," sur les Missions, exposent quels travaux ont été accomplis, quels résultats ont été atteints, avec des ressources pécuniaires relativement infimes. Ils donneront de plus quelque idée des vastes champs qui restent à défricher, à ensemercer ; des riches moissons à recueillir.....

Les oeuvres grandes et bonnes se fondent et se maintiennent par le dévouement et le sacrifice ; cependant l'argent leur est nécessaire. Et si c'était compris ; si le zèle qui alimente généreusement les caisses des sociétés bibliques, des missions protestantes, se retrouvait chez ceux qui connaissent la vérité, et "poussait" enfin du côté des Missions catholiques..... ! Si l'on y réfléchissait un peu..... ! ce ne seraient pas les mines inépuisables de l'Afrique, les riches exploitations africaines ou autres, qui apparaîtraient comme offrant l'occasion de "placements réellement profitables", mais plutôt, les "oeuvres de philanthropie, de charité, de civilisation et d'évangélisation", avec les "Missionnaires, les Soeurs" et même les "humbles catéchistes nègres " pour " ministres " et " mandataires."

Et alors le nombre des "spéculateurs pour le temps" serait moindre, et, plus grand, celui des " spéculateurs sérieux," des " spéculateurs à coup sûr " ; désireux de " placer à toujours," avec perspective de " dividendes certains", en apparence, "fabuleux", et sans "risques" ! par des "mises de fonds " peu " onéreuses," comparativement " insignifiantes ".

Puisse le nombre de ces " spéculateurs," vraiment " sages et prudents," devenir " légion ! "

Nous regrettons que le manque d'espace nous oblige de résumer en style télégraphique beaucoup de ces pages intéressantes ; mais la "moëlle" demeure pour ceux qui s'en voudraient nourrir.....

SOCIÉTÉ DES PÈRES BLANCS

Compte-rendu des Missions et des Oeuvres en 1910

Chers Bienfaiteurs,

Il est juste, et ce nous est un bonheur de vous rendre compte " année par année " de la marche et des succès de nos Missions.

Ces Missions sont vôtres puisque, si les Missionnaires s'y dévouent selon leur sainte vocation, ce sont vos aumônes qui les font vivre, comme ce sont vos dons qui leur permettent de créer, de maintenir, de développer les oeuvres de zèle.

Voici donc, à la suite de cet article, le tableau général de toutes nos Missions, des sacrements administrés, des oeuvres de charité accomplies, pendant le dernier exercice :

I. PERSONNEL DES MISSIONS

STATIONS.—Nombre de stations : 115, au moment où se clôt l'exercice ; l'an passé, il était de 105 ; c'est peu et beaucoup : 1o Peu si on réfléchit, aux régions immenses qui n'entendent pas encore parole de l'Evangile ; 2o Que beaucoup de peuples qui ne connaissent pas la vérité, seraient mûrs pour l'entendre ; 3o Que ministres de l'hérésie disposent de si abondantes ressources pour semer l'ivraie de l'erreur. ;—Beaucoup : 1o Quand l'on songe aux privations des Missionnaires pour fonder chrétienté ; 2o Si l'on réfléchit surtout que 10 Missions établies, ce sont 10 endroits de plus où chaque jour la Victime d'un prix infini est offerte à la Majesté Divine ; 3o Que ce sont les tabernacles nouveaux où réside Pain de Vie, le Bon Pasteur, l'Océan des miséricordes ;

40 Que 10 Missions additionnelles ce sont 10 sanctuaires nouveaux où la Mère toute bonne est aimée, priée, et où elle remplit son rôle de " Porte du Ciel."

MISSIONNAIRES.—Durant l'an écoulé, plus de 50 Missionnaires ont pris route des Missions, quelques-uns pour première fois, Quand statistique a été préparée 480 évangélisaient infidèles ; il n'y en a pas plus disponibles pour travail à faire ; si 50 sont partis, c'est qu'il s'est produit des vides, hélas ! trop nombreux : ceux épuisés ont dû prendre du repos ; et onze ils ont été rappelés à Dieu dans le cours de l'année.

Parmi ces chers morts notons Mgr H. Bazin, R. P. Guérin, Père Loupias, tombé sous les lances d'un chef révolté ; et le jeune Père Dauban, mort en mer.

CATECHISTES.—Missionnaires ont beau se multiplier, ne peuvent suffire à tout ; aides indigènes requis ; dans toutes Missions, il y a catéchistes qui rendent services signalés ; aussi cherche-t-on à en multiplier nombre ; sont actuellement 1809 ; se sont augmentés de 232 durant la dernière année ; se charger de l'entretien d'un catéchiste, (\$15.00 l'an), c'est sûrement faire oeuvre apostolique.

II. ADMINISTRATION DES SACREMENTS

BAPTEMES.—Chapitre bien consolant : 7193 ont abandonné le paganisme et l'islam., plusieurs, le protestantisme pour devenir enfants de l'Eglise. Sans exception, catéchistes se doivent préparer 4 ans au baptême ; ce sont donc des recrues sérieuses et instruites sur lesquelles on peut compter ; —enfants nés de parents chrétiens, dès leur naissance, sont apportés à la Station pour être baptisés : 5842 l'ont été cette année. Baptisés à l'heure de la mort : 11197 qui se sont envolés au ciel. Quelle belle gerbe qui suffirait et bien au-delà à récompenser les fatigues des Missionnaires et toutes les aumônes données, même sans autre résultat. Total général des Baptêmes : 24,232. —Confirmation et mariages : 9,448 néophytes confirmés ; 1762 mariages, qui forment autant de foyers catholiques donnant enfants à Dieu ; malheureusement beaucoup de jeunes noirs en âge de se marier sont empêchés par dot traditionnelle trop considérable, ou impôts trop lourds. Confessions et communions : 91,470 confessions et 287,779 communions de plus que durant l'exercice précédent.

III. OEUVRES DE CHARITE.

SOIN DES MALADES— Soigner les malades, c'est imiter le Sauveur dans sa vie publique ; c'est aussi la première oeuvre de nos Missionnaires partout où ils s'établissent : Un million cent deux mille malades, exactement (1,202,035) ont reçu des soins dans nos Stations.

Dispensaires, Hôpitaux, Léprouseries, Asiles.—155 dispensaires, ouverts chaque jour ; soins et remèdes gratuits ; 60 hôpitaux hébergent, pansent, nourrissent blessés, infirmes ; et 3 léproseries reçoivent les pauvres noirs atteints par lèpre qui leur ronge pieds, mains et visage.

50 Orphelinats et Asiles recueillent vieillards abandonnés, enfants malades, estropiés, libérés de l'esclavage ou sans soutien ; c'est là que se voit la merveilleuse efflorescence d'oeuvres de Miséricorde, surtout si on

tient compte du peu de ressources de l'apostolat pour faire face à tant de dépenses.

ÉCOLES.—Un gros millier ouvertes dans les Stations ou dirigées par instituteurs et institutrices catéchistes pour l'instruction des petits Africains :—**31870** garçons et **16931** filles.

CONCLUSION

Tel est en résumé, chers Bienfaiteurs, l'état de nos Missions et de nos oeuvres pour l'année qui vient de s'écouler.

Il nous semble que nous avons à louer Dieu et des travaux accomplis par nos Missionnaires en Afrique et des prodiges qu'il a fait produire à vos aumônes et à vos généreuses prières.

Procurer la gloire de Dieu, c'est-à-dire le faire connaître, aimer et servir par les Africains, nos frères ; sauver les âmes par la prédication de l'Evangile et les industries de la charité, c'est le but unique qu'ensemble nous poursuivons.

La gloire de Dieu a été procurée ; nombre d'âmes ont été sauvées ; qu'il en soit à jamais béni !

Les Missionnaires n'ont droit au repos que lorsque toute la moisson est dans les greniers ; dans nos chères Missions d'Afrique, la moisson ne fait que commencer, elle demande ouvriers et ressources. Les ouvriers, ce sont les Missionnaires, puisse leur nombre décupler au plus vite.

Quant aux ressources, elles viennent de vous, chers Bienfaiteurs, vous continuerez à nous aider, et à l'avance, au nom de Notre-Seigneur et des âmes, nous vous disons : Merci.



RUBAGA—UNE CONVERTIE

• • • • •

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA NORD

Station de N.-D. de Lourdes de Hoïma.—Lettre du R. P. Drost à ses amis et bienfaiteurs du Canada

PROLOGUE

Le R. P. Drost est bien connu au Canada : il a résidé à Québec six années consécutives, du 12 août 1901 au 29 juin 1907. Parti alors pour la Mission du Nyanza-Nord, il est Supérieur de la Station de Hoïma depuis 1909. Cette station, la plus avancée dans les terres du Vicariat, a été fondée en 1900. Le travail des Missionnaires est difficile : le district est immense, pauvre, la famine y règne d'une façon quasi-constante et le climat éprouve beaucoup les santés.

Quatre Missionnaires, prêtres, évangélisent cette région. D'après les statistiques du gouvernement anglais, qui y a établi son Protectorat, le royaume de Bounyoro compte une population fixe de 240,000. "Hélas ! comme nous l'écrivait en gémissant le R. P. Drost, que peuvent quatre Missionnaires pour instruire un peuple si nombreux et si dispersé ? Un des collaborateurs du Supérieur de Hoïma est notre compatriote, le Père Omer Beaudoin. Ordonné prêtre le 29 juin 1909, il fut désigné pour le vicariat du Nyanza-Nord. Envoyé à Hoïma, il eut la joie d'y retrouver le R. P. Drost qu'il avait connu pendant son postulat à Québec.

Nous recevrons avec reconnaissance les aumônes que l'on voudra bien nous remettre pour ces chers Missionnaires et pour leurs oeuvres.

N.-D. de Lourdes de Hoïma, janvier 1911.

Chers amis et Bienfaiteurs,

La reconnaissance nous amène à vous, le P. O. Beaudoin et moi, pour vous remercier et vous donner des nouvelles de notre Station et des chers Banyora, que nous évangélisons.

1^o NOTRE CHRETIENNE EN 1910

Nous regrettons encore d'être forcés d'abrégier, faute d'espace :

Station N.-D. de Lourdes compte 2189 néophytes et 6721 catéchumènes ; ce sont donc près de 9,000 pauvres Noirs connaissant Dieu et le voulant servir. Cette année avons baptisé 521 Banyora, classés comme suit : 279 adultes régénérés après 4 ans de catéchuménat ; 88 nés de parents catholiques et 134 moribonds, surtout enfants, envolés au ciel ; ces chiffres éloquentes ; 15093 confessions entendues ; 42164 communions distribuées, entre moins de 1,900 communicants, ce qui dit leur ferveur.

CATECHISTES : 91 qui ont été très utiles pour recruter et instruire catéchumènes ; 30 font régulièrement classe dans petite chapelle de leur village ; dans différentes écoles : moyenne de 556 garçons et 238 filles ; — chiffre qui doublerait en quelques semaines si j'avais des ressources pour

acheter ardoises, papier, livres, etc.; ma pauvreté permet pas faire plus, car faut habiller et nourrir maîtres avant de songer aux élèves.

II. — NOËL A HOIMA

Permettez-moi de vous entretenir de notre fête de Noël, belle, édifiante. Cher P. Beaudoin n'avait épargné ni sueurs ni peines pour décorer notre misérable église de roseaux; a si bien réussi qu'elle paraissait toute fraîche dans sa parure de verdure et moins indigne du bon Dieu. Statue de notre Sainte Patronne émergeait au milieu de grandes palmes; autel semblait dressé dans joli bosquet fleuri; de multiples roses (en papier), rouges, blanches, etc., église toute enguirlandée avait air de fête; puis belle crèche en papier, avec personnages de même. (Sommes pas riches); délices de nos chers Noirs, et encadrée de plantes vertes; quelques lanternes vénitiennes suspendues çà et là fournirent lumière pendant office de nuit. Vrai de dire qu'avec petits riens on peut faire jolies choses et beaucoup d'heureux; aussi, cordial merci à personnes du Canada qui pensent à nous et nous aident. A décoration du temple s'est jointe préparation des coeurs; confessions nombreuses. A 11 h. du soir ouvrons portes de l'église et ½ h. après, plus une place libre; cantiques et chapellet préparent à Saint Sacrifice; à minuit précis, confrère chargé du chant entonne: "Minuit chrétiens, est l'heure solennelle, où l'homme-Dieu descendit jusqu'à nous".

Assisté des PP. Beaudoin et Basse, je monte à l'autel, heureux de célébrer messe aux intentions de nos bienfaiteurs et bienfaitrices du Canada. Nous avons essayé d'obtenir grâces dont vous avez besoin, tant par devoir de reconnaissance que pour mériter continuation de votre bienveillante charité. Nous voici à communion; 1200 néophytes reçoivent Pain Eucharistique. Si apostolat est pénible, combien consolant de distribuer le corps du Christ à ouailles bien disposés. Chers Noirs ont du mérite de venir célébrer Noël avec nous, parce que famine règne à Hoïma; avons vu vieillards vivre de 2 patates par jour; tel autre n'avait rien mangé la veille et me demandait s'il pouvait communier quand même; avait fumé pipe pour chasser faim, et craignait manquer respect à Ste Eucharistie. Après grande messe du jour, chrétiens repartis chez eux, les uns à plusieurs lieues; d'autres à 2 ou 3 jours de marche.

Veuillez, chers amis et bienfaiteurs, remercier le divin Maître pour le bien qu'il nous a donné à faire cette année. Veuillez aussi nous continuer le secours de vos prières et charités. Ce que vous faites à nos chers Noirs, c'est à Dieu que vous le faites, et, Lui, vous récompensera.

B. DROST, /
des Pères Blancs.



SUR LE LAC NYANZA

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA MERIDIONAL

Les séminaristes noirs

... " Il me semble, me disait dernièrement une pieuse personne, que je " mourrais plus tranquille, si je laissais après moi, une Bourse qui assu- " rât à perpétuité l'éducation de prêtres noirs. Je bénéficierais des prières, " des mérites, des saintes messes de ces prêtres, comme j'aurais ma part " dans leurs oeuvres de zèle pour le salut des âmes ; et Dieu me ferait " miséricorde."

Et le grand Pape Innocent XI écrivait à un Evêque Missionnaire qui lui avait rendu compte de ses travaux :

" Nous aimerions mieux vous voir ordonner un prêtre dans ces pays, " que de vous voir y convertir 50,000 infidèles."

En traçant ces mots si clairs, le Pape agissait comme Vicaire de Jésus-Christ.

Nos vicariats possèdent des Petits Séminaires, ce sont : du Nyanza-Nord ; du Nyanza-Mer ; de l'Ounyanyembé ; du Tanganika ; du Haut-Congo : — 3 ont déjà des Grands Séminaires, ce sont : du Nyanza-Nord ; du Nyanza-Sud ; du Haut-Congo.

SEMINAIRE DE N.-D. DE LA PRESENTATION A ROUBIA. — Sa Grandeur Mgr Hirth remercie généreux bienfaiteur pour fondation d'une Bourse destinée à subvenir à l'éducation d'un de ses grands Séminaristes noirs. (Bourse perpétuelle \$450 ; pour un an \$20.) Petit Séminaire est attenant au Grand ; compte 72 élèves ; 24 en sexta ; 18 en quinta ;

20 en tertia, 10 en prima, (rhétorique) : but principal : fournir des sujets à prêtrise, et bons catéchistes : cette oeuvre de l'éducation des jeunes Noirs pour en faire des prêtres a commencé en 1903 et elle semble bénie.

A. RIOILLIER,

des Pères Blancs.

Roubia, 11 février 1911.

Espérons qu'au Canada, il se rencontrera imitateurs de ce généreux bienfaiteur.

MISSION DE KABYLIE EN 1910. — De plus en plus l'islam est entamé par l'Evangile ; néophytes, catéchumènes augmentent ; rudes montagnards de Jurgura, si hostiles autrefois, se rapprochent des Pères, les réclament, leur demandent conseils, et il est clair que actuellement les "marabouts roumis" y occupent grande place dans leur vie sociale ; néophytes sont fervents, et communion fréquente, de plus en plus en honneur ; — vent de grâce souffle sur Kabylie ; le plus grand nombre des convertis se recrutent par l'école ; là comme ailleurs, enfants sont portion choisie du troupeau de Jésus-Christ ; — C'est petit Jean Marie, mourant, à qui Socur suggère pieuses invocations, et qui dit : "Encore, encore, cela me fait du bien" ; — petite Thérèse qui, remarquant que sa mère n'a pas communie, dit en forme de reproche : "Tu n'as donc pas été sage, maman, puisque tu n'es pas allée recevoir le bon Dieu, ce matin ?" ; — le petit Achour, allant, avec son frère, passer la nuit chez des parents, qui lui dit : "il ne faut pas que la présence des musulmans nous empêche de prier", et sans ostentation, ils s'agenouillent et récitent prière du soir ; des fillettes qui jouent aux osselets, sous arbres, à l'ombre, et qui vont continuer partie, en plein soleil, auprès de statue de Notre-Dame, et répondent au Père qui leur en demande la raison : "Sous les encalyptus, nous nous chicanions comme petites musulmanes ; mais ici, près de bonne Vierge, nous serons sages" ; petite Adjila qui, construisant grotte pour Noël, s'aperçoit que l'Enfant Jésus n'a pas de cheveux, prend ciseaux, fait tomber plus belles touffes de sa chevelure pour en orner l'Enfant.

NOS CHRETIENS NOIRS ET L'EUCHARISTIE

Il arrive fréquemment que les lecteurs de ce petit Bulletin, admirent la transformation qui s'opère dans nos pauvres nègres ; — hier, païns, fétichistes, aujourd'hui, chrétiens fervents ; hier, sauvages barbares, sans pitié et cruels, aujourd'hui, brebis très douces sous la houlette du Missionnaire ; — hier, plongés dans tous les vices de l'infidélité, aujourd'hui, âmes délicates, où s'engendrent les fruits bénis des vertus. Chaque mois "Les Missions d'Afrique" font connaître quelques-unes de ces fleurs de la vraie charité qui se dévouent et s'oublient, fleurs que l'Eglise naissante du centre de l'Afrique voit s'épanouir sous son soleil de feu.

Quelle est mystérieuse, dit-on, cette transformation d'âmes païennes ! Non, il n'y a point là de mystère ; il n'y a qu'un secret, que nous allons dévoiler.

Celui qui, à nos néophytes, fait produire les suaves fruits de la charité, c'est celui qui est Suavité et Amour, c'est notre Emmanuel, Jésus-Eucharistie. Le Baptême, reçu après 4 années d'instruction, d'épreuve et de désir

crée dans ces âmes une vie nouvelle, participation à la vie divine : et, comme d'instinct, elles sentent que pour conserver cette vie et ne pas retomber dans les horreurs du paganisme, que pour l'augmenter et la fortifier, il leur faut aller au Christ, Dieu et Homme, qui la leur a méritée, et est lui-même " Le Pain de Vie."

Entrons dans ces églises de Missions où la chrétienté est déjà un peu nombreuse. Là, jour et nuit, pauvre comme eux, demeure au milieu de ses enfants africains, le Rédempteur du Monde, le Roi des siècles, l'Ami des petits et des humbles. Rarement, bien rarement vous le trouverez seul.

Devant son Tabernacle, les visiteurs se succèdent : à genoux ou assis sur l'herbe soigneusement dressée qui recouvre le sol comme un tapis, les uns, tel ce bon vieillard dont aimait à parler le saint curé d'Ars " avisent le Maître et le Maître les avise," ; d'autres égrennent sans se lasser le chapelet qui ne les quitte jamais ; d'autres enfin, préparent leur confession, attendent leur tour près du saint tribunal, accomplissent leur pénitence. Et là où les chrétiens se comptent déjà par milliers, tel est leur désir de se purifier dans le sacrement du pardon, que leur présence dans ce but à l'église, suffit pour que le Dieu de l'Eucharistie ne reste presque pas un instant solitaire.

On peut, dit-on, juger de la ferveur d'une paroisse par la ferveur des fidèles à entendre la messe. Le fait est que l'immolation perpétuelle du Sauveur ; le Sacrifice Eucharistique, est le centre du culte que nous devons à notre Dieu, l'acte par excellence de la religion. A l'aurore de chaque jour, les chrétiens auxquels la distance et leurs travaux le permettent, arrivent à l'église, avertis par les tambours. Après la prière du matin, et l'Angelus que préside un des catéchistes, rangés en bon ordre, hommes et enfants d'un côté, femmes et fillettes de l'autre, ils assistent, avec une tenue irréprochable à l'oblation de la divine Victime ; s'unissant non sans ensemble, de coeur et de bouche, à chacun des rites accomplis par le prêtre : spectacle qui émeut les jeunes Missionnaires et vraiment impressionnant.

Le soir venu, alors que le soleil penche sur l'horizon, la même grosse voix des tambours réunit de nouveau les fidèles aux pieds du Dieu de l'Eucharistie pour l'adorer encore et lui adresser leurs hommages en commun.

Mais ce qui toujours tire les larmes des yeux au confrère qui arrive dans une grande Mission en pays noir, ce qui, pour toujours aussi, embrase son coeur d'une sainte dilection pour ces âmes, c'est le spectacle de la messe du dimanche. Tout ce peuple en habits de fête descendant des collines ou montant des vallées ; cette foule remplissant l'église en ordre parfait, sans qu'une tête se retourne, sans qu'un mot profane s'entende ; — ces chants de la sainte liturgie, " Asperges, Kyrie, Gloria, Credo, etc., sortant de ces poitrines, allant de ces lèvres au Dieu du Tabernacle, auquel ils s'adressent ; ces coeurs et ces voix de chrétiens noirs, fondus en un seul coeur, en une seule voix, pour dire au nom de l'Eglise, à l'Epoux qui s'immole, ses adorations, ses louanges et ses actions de grâces ; — tout cet ensemble émotionne l'âme du nouveau venu, son coeur bat d'une ineffable joie, des pleurs coulent sur son visage, pendant que sa bouche murmure : " Merci, mon Dieu, de m'avoir appelé à l'apostolat." Car, voir des nègres, dont le nom inspirait naguère encore la crainte et le mépris, les

voir en foule, agenouillés et priant avec un respect filial, n'est-ce pas déjà pour son âme le centuple promis ?

Ah ! que nos jeunes gens généreux ne sont-ils témoins, eux aussi de ces choses ! Comme ils courraient à ce champ immense du Père de famille, dont les quelques arpents à peine défrichés, donnent de si riches moissons !

L'après-midi du dimanche voit de nouveau rassemblés ces Benjamins du Christ. Ils viennent saluer l'Hostie Sainte (O Salutaris Hostia), la vénérer et l'adorer, (Veneremur cernui, Adoremus in aeternum), recevoir sa bénédiction : et, en retour, inviter leurs frères, les peuples encore dans



VILLA MARIYA.—LA CLASSE AUX PETITS NÈGRES

l'infidélité, à louer le Dieu d'une infinie miséricorde, (Laudate Dominum omnes gentes).

Sans doute ces voix n'ont ni la merveilleuse justesse de celles des anges de Bethléem, ni la suave douceur du chant de la Sainte Vierge, endormant notre Frère, son premier-né, mais le Christ les reconnaît et en aime la rude harmonie ; ce sont les voix de ses rachetés, qui bientôt avec les Chérubins et le peuple des élus lui chanteront l'Hosanna et l'Alleluia éternels.

Il n'y a donc pas à s'étonner de la transformation qui s'opère dans l'âme de nos noirs ; ils aiment l'Eucharistie, la visitent et l'honorent : et la bonté, la douceur du Christ bonifie, adoucit les cœurs dans ce contact journalier. Il y a plus : ces cœurs et ces voix qui, quotidiennement s'unissent pour la prière et la louange à leur Dieu, restent naturellement unis par la charité chrétienne, dans la pratique de la vie et en produisent non moins naturellement les actes.

NOS CHRÉTIENS SE NOURRISSENT DE L'EUCCHARISTIE

Partout l'amour tend à l'union ; aimant le Dieu qui s'est fait le Pain de vie, nos chrétiens ont faim de s'en nourrir.

NOTRE-DAME DE LOURDES.— Dernièrement Supérieur de Notre-Dame de Lourdes, à Chilonga, nous disait que privation de communion est pour néophytes, grand châtement ; ont compris d'eux-mêmes, que si corps a besoin de nourriture, l'âme a même besoin." Sur 250 communiant de sa jeune chrétienté, 140 ou 150 s'approchent dimanche de Table Sainte, et chaque jour de semaine, moyenne des communions pas inférieure à 30.

VILLA MARIA.— Dans la grande station de Villa Maria, nombre font communion fréquente, et chaque matin, repas eucharistique compte une centaine convives ; "les 59,000 confessions accusées à statistique, écrit P. Gorju, disent assiduité à tribunal de Pénitence ; et chiffre soigneusement contrôlé de 101,847 hosties distribuées, cette année, montre progrès de fréquente communion," mais comme le remarque même Père, quel travail ces chiffres supposent de la part des Missionnaires !

SAINTE-MARIE DE RUBAGA.—Mission aussi prospère que Villa-Maria et total des travaux encore plus élevé ; communions : 104,871, dans église de Rubaga. Confessions : 3,112 dans tournées à travers district.

STE-MARIE DE KISUBI.—Humble Mission ; autrefois pleine de vie ; bonnes terres, lacs poissonneux donnaient aisance aux noirs :—maladie du sommeil est venue multiplier morts, veuves et orphelins ;—population entière réduite à 1246 personnes ; mais quelle faim de Pain de Vie !

28,344 communions dans l'année. Voici rapport du P. Van Ertrick : "La croisade de Pie X pour la communion fréquente n'a pas été sans résultat. Pour ne parler que de deux mois qui ont suivi retraite pascale le nombre des convives s'est élevé respectivement à 2337 et 2443, chiffre considérable pour Kisubi, et qui a dû réjouir divin Prisonnier du Tabernacle. Chaque dimanche, plus de 200 chrétiens et tous les jours, une quarantaine s'approchent de Table Sainte."

1898 confessions : 181,798 ; communions : 174,775 :— 1910 : 998,251 ; 1767,778.

Nous pourrions parcourir 115 stations, et partout, verrions missionnaires appeler fidèles à Table Sainte, et ceux-ci répondre avec piété et zèle.

Le secret est dévoilé. Nos chers noirs aiment le Dieu de l'Eucharistie, hôte de leurs villages ; Ils se nourrissent souvent de son corps sacré, et cette nourriture les transforme en leur infusant la vie, les sentiments, les pensées du Christ. Et devant ces résultats le zèle a deux regrets : Que ne sont-ils plus nombreux les ouvriers de la vigne du Seigneur !

Qu'il est déplorable que tant de ressources gaspillées, profanées dans la poursuite des plaisirs, des jouissances, de la sensualité et de la vanité, ne soient pas consacrées aux saintes oeuvres de l'apostolat.

Après le Rédempteur, à qui sont dûes les merveilles que nous venons de raconter ? Aux travaux des Missionnaires ; aux prières et aux aumônes des catholiques qui pour Dieu et les âmes, retranchent généreusement sur la sensualité, la vanité et les plaisirs. Puissent ces catholiques avoir de nombreux imitateurs.

Revue des Pères Blancs.

PETITE CORRESPONDANCE CANADIENNE

CARTHAGE.—Le Rév. Père Forbes a passé la semaine de Pâques à Carthage, Tunisie, où se trouve le Scolasticat ou grand Séminaire de notre Société. Nos jeunes compatriotes, qui y font leurs études et s'y préparent au sacerdoce, ont donc eu la joie de recevoir par le Révérend Père, des nouvelles du Canada et de leurs familles. Dans quelques mois celles-ci, à leur tour seront heureuses d'entendre du Rév. Père Forbes que les enfants qu'elles ont donné à l'Afrique, sont en bonne santé et contents dans leur sainte vocation. Dans le cours de cette année, quatre de ces jeunes missionnaires déjà élevés au diaconat, doivent être appelés à la prêtrise. Ce sont les Frères J. B. Dagenais, de St-Vincent de Paul, P. Q. ; O. Goulet, d'Holyoke, Mass ; J. G. E. Michaud, de Ste-Anne de Bellevue, P. Q., et J. D. Roy, de St-Georges, Beauce, P. Q. : Nous les recommandons spécialement aux prières de nos lecteurs et de nos amis. Ils recevront le sacerdoce le 29 juin.

SOUDAN.—Nous avons reçu il y a quelque temps d'heureuses nouvelles des P. P. Oscar Morin (Montréal) et Léonide Barsalou, (Montréal), l'un et l'autre missionnaires à Navaro (Soudan).

Tous deux étaient bien portants malgré le surcroît de travail que leur apporta le décès du frère coadjuteur chargé des constructions. Cet excellent frère ayant été appelé au ciel, nos excellents confrères durent s'improviser menuisiers, charpentiers, maçons, pour terminer les bâtiments de la Station. " Heureusement, écrit le P. Morin, nous ne travaillons pas en vain ; notre Mission progresse visiblement. Le nombre des auditeurs augmente peu à peu, et bientôt, nous aurons nos premiers baptêmes de Gourounci. Ce sera un beau jour pour nous et la récompense de nos travaux et de nos sueurs."

NYANZA-NORD.—Le P. L. Thériault, de Rimouski, actuellement à la Mission de Nandéré, ainsi que le P. Jos. Déry, de Charlesbourg, est en très bonne santé. Il y a actuellement dans cette Station de 400 à 500 enfants ; petits païens qui se préparent au Baptême, et jeunes chrétiens qu'on dispose à la Communion. Lorsqu'un groupe a terminé son instruction, il est immédiatement remplacé par un autre. A tout cet intéressant petit peuple, il faut non seulement donner le pain de l'âme, la doctrine, mais encore, la nourriture pour le corps, des abris, des vêtements, etc. Quel travail et quels soucis ont nos Missionnaires !

NYASSA.—De Kayambi, le P. Marsan, de L'Assomption, dans une lettre datée du 15 février, nous a fait également parvenir de bonnes nouvelles. " De la fièvre, écrit-il, je commence à ne m'en soucier guère, elle m'a laissé bien tranquille depuis que je suis ici. Demain, je pars avec un confrère. Pendant vingt-quatre jours, nous irons de village en village porter la bonne nouvelle de l'Evangile, je n'essayerai point de vous dire combien je suis heureux ; j'aime ces tournées apostoliques malgré les fatigues qu'elles entraînent. La saison n'est pas précisément la meilleure : presque chaque jour nous recevons des averses à tremper un homme jusqu'aux os ; mais le bon Maître veillera sur nous. Au retour je viendrai vous raconter notre voyage, ses épreuves et ses joies."

Nous prenons note de la promesse du cher Missionnaire et prions Notre-Dame des Anges, la Patronne de Kayambi, de le protéger...

Nous qui préparons la présente brochure, sommes particulièrement heureux, d'ajouter à cette chronique, en faisant parvenir aux oreilles de nos lecteurs, l'écho d'une joie exprimée en peu de lignes, et que nous jette de l'Afrique lointaine, " une voix bien à nous," jeune, fraîche, et si noblement " ambitieuse " dans ses projets d'apostolat.

LA PREMIÈRE FLEUR D'UN BOUQUET



Une petite rachetée

" Une petite infidèle baptisée avec de l'eau de Lourdes, en Afrique, par un " Canayen " de Rimouski, ce n'est pas un événement ordinaire.

Et de ce prodige, la miséricorde du bon Dieu m'a choisi pour ministre : le 3 décembre dernier j'ai fait mon premier baptême.

J'étais fou de joie, en pensant que ce petit ange allait déployer ses ailes pour s'envoler au Paradis. C'est ce qu'il s'empressa de faire.

pliquer à son enfant malade un remède

La mère s'était étonnée de me voir ainsi limpide.

Et moi aussi, je m'étonnais que le Seigneur se servît de ma pauvre personne pour de si grandes choses...

Merci, mon Dieu ! mais cette fleur cueillie, n'est, je l'espère, que la première d'un gros bouquet...

Revue des Pères Blancs,

Juin 1911.

JOS. LANGIS.

ENCORE LES SEMINARISTES NOIRS

Les prêtres indigènes (nègres) auraient sûrement en Afrique une influence considérable sur leurs compatriotes, et seraient des auxiliaires précieux. Une parole bien remarquable du grand Pape Innocent XI, serait notre autorité s'il en fallait une pour l'établir. A un Evêque missionnaire qui lui rendait compte de ses travaux, il écrivait : " Nous aimerions mieux vous voir ordonner un prêtre dans ces contrées que de convertir 50,000 " infidèles."

L'oeuvre des Séminaristes, des prêtres nègres, se poursuit en Afrique : les Séminaires s'établissent, les vocations germent, et tout indique qu'un clergé indigène, pieux, zélé, pourrait être assez facilement recruté. Ces prêtres, bien au fait des moeurs du pays, connaissant l'état d'âme de leurs congénaires, et, nous croyons devoir ajouter, dont le ministère devrait être particulièrement béni, seraient, sans aucun doute, très efficaces : d'autant plus désirables et nécessaires, que le nombre des Missionnaires de race blanche est tout à fait insuffisant : moins de 500 Pères Blancs pour à peu près 20,000,000 d'êtres humains qui habitent les territoires si vastes à eux assignés. Malheureusement les ressources pécuniaires font défaut, et, de ce chef, se trouvent entravées bien des vocations sacerdotales. Nous confions la chose à nos lecteurs, assurés que plusieurs ne resteront pas insensibles. Ils nous seront plutôt reconnaissants d'avoir attiré leur attention sur une oeuvre facile et tellement excellente, que le saint Pape nommé ci-dessus, la déclarait plus désirable, plus fructueuse que la conversion de milliers d'idolâtres.

Voici à quelles conditions on peut se procurer le grand honneur, le grand bonheur de donner un prêtre, un catéchiste à l'Eglise d'Afrique, ou de prendre part, à quelqu'autre titre, aux travaux d'apostolat.

OEUVRES DU SACERDOCE ET DES CATECHISTES PARMI LES NOIRS

1o Fonder à perpétuité une bourse pour l'éducation d'un jeune Noir en vue du sacerdoce	\$450.00
2o Adopter un Séminariste noir pendant un an, en payant sa pension.	20.00
3o Adopter un catéchiste pour un an.	15.00
4o Adopter une catéchiste	10.00
5o Adopter un catéchumène, homme ou femme, durant sa préparation au baptême.	5.00
6o Adopter un premier communiant, garçon ou fille également pour le temps de sa préparation.	3.00

OEUVRES DE LIBERATION

- 7o Racheter un enfant, victime de l'esclavage ancien, ou livré comme esclave par ses proches ; ou une jeune fille vendue, fiancée à prix d'argent, par son père et sa mère. 20.00
- Comme on le voit, il y a "des placements possibles" pour bien des goûts, des "placements divers" convenant aux petites bourses comme aux grandes, et tous, si complètement profitables !

REVUE DES TRAVAUX DE LA CONGREGATION DES SOEURS

Période de 1908 à 1911

Trois ans écoulés depuis publication de l'état de nos oeuvres. Pour répondre à bienveillance de nos bienfaiteurs et lecteurs, invitons à jeter coup d'oeil sur période de 3 ans écoulés ; verront progrès réalisés dans postes où Congrégation déjà installée et fondations établies récemment, soit sur invitation de Vicaires Apostoliques, soit par propre initiative des Soeurs. Puisse cette petite révision maintenir anciennes sympathies, et en susciter de nouvelles pour nos oeuvres !

FONDATIONS RECENTES : 8 maisons de Soeurs établies de 1908 à 1911 ; les voici par ordre de fondation : Le MWAZYE ; TANGANIKA ; MUYAGA ; URUNDI ; ISSAVI ; KWANDA ; MONBASA ; VICARIAT DU ZANGUEBAR ; KITA ; SOUDAN ; KACONDO ; KISIBA ; TUNIS ; NYANDA ; RWANDA.

ORPHELINAT ST. CHARLES. — 60 enfants ; pas toutes sages ; caractère arabe ; avec saillies violentes et orgueilleuse indépendance se trahissent parfois ; mais foi très vive, piété sincère, efforts généreux pour réprimer mauvais penchants ; coeur excellent et très reconnaissantes.

Aiment beaucoup leurs marraines bien qu'elles ne les aient jamais vues. Si quelques-unes de celles-ci recommandent intention, on entend le soir, après prière, petite voix s'élever : "Pour marraine d'une telle ; que son fils réussisse à examen — pour bonne Madame X, malade : Notre Père, etc." Toute une litanie parfois, que maîtresse doit interrompre en récitant Pater et Ave, pour personnes recommandées.

A l'orphelinat, placées au dehors ou mariées, enfants conservent bonnes relations avec premières éducatrices ; donnent preuves de bon coeur, si tête est parfois mauvaise.

Petit ouvroir St. Charles procure consolations, bien que ce soit en terrain musulman ; possible que plus tard, moisson soit abondante ; — assiduité et bonnes dispositions d'élèves le font conjecturer.

KABYLIE

Pays montagneux, pittoresque, appelé Suisse africaine ; 6 postes de missions :

LES OUAD'HIAH. — Le plus ancien ; ouvert en 1878 ; chrétienté florissante ; beaucoup d'enfants assistent au catéchisme ; ouvroir très fréquenté ; dispensaire plus encore. Plus

sieurs familles dispersées au loin font longs trajets pour revenir aux grandes fêtes ; et tous font communion.



Vieux musulman Ferhat, presque octogénaire, a 8 enfants—4 chrétiens ; depuis longtemps désirait baptême ; — respect humain, intérêt, crainte de se faire ennemis le retenaient. Devenu malade, grâce d'emporte ; fait venir Missionnaire, abjure, et reçoit pieusement baptême. Fait appeler Kabyles du voisinage et dit qu'il veut mourir chrétien, et croit tous dogmes enseignés par Père. Peu après expire pieusement. Peut-être a-t-il dû grâce reçue à prières de ses filles Julie et Antoinette, nos anciennes élèves, chrétiennes remplies d'énergie et de foi.

Autre vieillard demandait à son fils : "Vas-tu à messe chez Pères ? Oui, répond-il timidement. Que fais-tu à chapelle ? Grand-père, je prie. Tu sais prier ; qu'est-ce que tu dis ? " Bambin de 6 ans, sérieux, ôte sa chechia, croise ses bras, récite pieusement, en kabyle, Pater et Ave. Surpris, touché de beauté des paroles divines, vieillard pleure ; prend petit dans ses bras, le serre sur son cœur, et dépose baiser sur son front, disant : "Que c'est beau prière des chrétiens ! " Deux jours après déclare vouloir se faire chrétien ; est déjà parmi catéchumènes, au nombre de 54 ; est le plus âgé.

Kabyles se font volontiers naturaliser, et deviennent citoyens très dévoués et fiers. Noël et Marie forment bon ménage ; leur est née, une fille, à leur grande joie ; — Delphine, brave Kabyle chrétienne, veut porter enfant à l'église ; Noël s'y oppose, parce que, lui, naturalisé Français, peut pas consentir ; — que faire ? Soeurs peuvent pas remplir cette fonction ; l'usage kabyle permet pas que Noël porte l'enfant lui-même ; survient Mère Supérieure qui met fin à embarras, disant "que tous chrétiens de Kabylie sont Français".

TAGUEMONT.—Belle fête lors de visite d'évêque auxiliaire d'Alger, Mgr Piquemal ; religion catholique en progrès quoique moins qu'aux Quad'hias ; Soeurs ont maison d'éducation pour petites Kabyles : 27 fillettes sachant bien catéchisme ; aimant Dieu de tout cœur ; plusieurs ont fait première Communion cette année.

BENI-ISMAËL.—Retour à pratiques religieuses de plusieurs chrétiens réjouit Missionnaires ; comme ailleurs conversions plus difficiles sont celles de vieilles femmes, plus fanatiques parce que plus ignorantes, et attachées à coutumes superstitieuses et sortilèges.

STE-EUGENIE.—Hôpital Ste-Eugénie, à Michelet, assez fréquenté ; service de consultations gratuites a grand succès ; Soeurs parfaitement accueillies dans excursions aux environs ; si tardent à retourner, tant pour catéchisme que pour malades, on les envoie quérir ; dans une sortie, Socurs, assises sous un arbre, faisaient lecture : "Que dit livre, demandent 3 femmes qui s'approchent ? De prier, d'aimer et de faire charité. L'une d'elles répond : savons pas prier ; apprends-nous. Volontiers, dit la Soeur, et elle continue : Mon Dieu et Père infiniment bon, je t'aime ; pardonne-moi comme je pardonne aux autres, montre-moi chemin pour aller à toi." Femmes s'écrient : "Tu as paroles du ciel ; ta science plus haute que sommets de nos monts les plus élevés ; n'as plus rien à apprendre." Quelque temps après, Soeurs retournent et l'une des femmes s'écrie : "Venez vite écouter celle qui nous a dit si belles paroles, paroles du ciel." Soeur St. Séverin leur parle de Dieu, du péché, du pardon des injures, et toutes témoignent désir de s'instruire. Grand mouvement de conversions dans cette partie de Kabylie ; familles entières quittent islamisme pour catholicisme ; il est bien touchant de baptiser parfois 3

génération : espérons que tribus s'ébranleront, et que peuple kabyle, autrefois chrétien, retournera à religion de ses pères.

IRI-ALL. — Se tient dans bonnes dispositions : nombre de catéchumènes augmente : population active, intelligente : indigène tient bureau de poste : hommes ont goût du commerce, des voyages : aiment chants religieux, les exécutent avec entrain, sinon toujours avec harmonie ; — ouvroir compte 70 élèves : Soeurs font dans villages voisins fréquentes excursions.

DJEMAA-SARIDJ. — Travail des Soeurs très contrarié par propagande méthodiste : conversions rares : ministre et 3 ou 4 diaconesses ; grâce à budget beaucoup plus élevé que nôtre, répandent à foison bibles falsifiées ; distribuent thé et gâteaux à qui va chanter leurs cantiques ; Kabyles y vont plutôt par curiosité et intérêt, que conviction : quand souffrent, n'en viennent pas moins demander secours aux Soeurs ; — en une seule année, Sr Mathilde et compagnie ont soigné 21,120 malades ; tissage et tapisserie de haute laine à ouvroid se distinguent par fini et beauté des travaux.



DISPENSARE DE DJEMAA-SARIDJ

Plaine du Chélif compte 3 maisons de Soeurs : hôpital Ste. Elizabeth Ste. Monique et Carnot. Diaires de ces postes bien consolants : retour d'égarés, conversion de Musulmans adultes, traits de piété profonde chez Arabes chrétiens, vénération et culte, pourrait-on dire, de Musulmans pour

Marie, donne spécial espoir ; nom de Lala-Meriem revient naturellement sur leurs lèvres, et mettent leurs enfants sous sa protection. "Comment veux-tu appeler ta fillette, demande-t-on à jeune mère ? Ici, répond-elle, c'est maison de Dieu et de Lala-Meriem ; puisqu'elle y est née, elle s'appellera Meriem, bien que notre religion prescrive d'appeler premier-né, Mohamed ou Fatma." Dernièrement Arabe réglait compte avec Supérieure : "Tiens, glissant pièce blanche, c'est pour Ste. Vierge." Brave Djlali ! donne à celle que tu aimes sans connaître ; elle ne se laissera pas vaincre en générosité.

Notre Reine prodigue grâces aux Arabes que constatons dans faits comme celui-ci : jour de l'Immaculée, se présentait à hôpital, vieille femme dont visage n'était qu'une plaie ; il était évident qu'elle n'irait pas loin, et l'on commença à la préparer ; Père la visita plusieurs fois, et il eut la joie de la baptiser sous nom de Marie Charlotte, mais difficulté fut de trouver sur pauvre visage place saine pour verser l'eau, le fit sur partie de lèvres moins rongée que reste ! bientôt, elle expirait et s'en allait au Paradis.

Dans son gourbi, se sentant mourir, avait dit à son mari : "Emmène-moi à hôpital." Comme il objectait qu'elle mourrait en chemin : "Qu'importe, reprit-elle, si tu refuses, te pardonnerai ni en ce monde ni en l'autre." Guidée par grâce, c'était son baptême qu'elle venait chercher.

AURES

ARRIS.—Mission augmentée par mariage de plusieurs de nos enfants avec catéchumènes élevés par Missionnaires ; ordinairement fiancé reçoit baptême quelque temps avant mariage, puis sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; jour du mariage, les deux conjoints font sainte communion.

Charité de femmes chrétiennes entre elles ; services multiples qu'elles se rendent font bonne impression sur Chaouïates, qui se disent : "Celles-ci sont vraiment bonnes ; ne se disputent pas ; s'aiment et se servent ; leur religion serait-elle meilleure que celle du Prophète ? "

SAHARA

BISKRA.—Soeurs ont dû s'y dépenser, cette année, pour soigner typhiques, dont l'administration avait installé un camp dans jardins. On apportait par charretées, pauvres malades réfugiés chez cafetiers du "souk" (marché), chassés, et mis sur chemins par ces derniers, craignant perdre clientèle ; — d'autres ramassés dans "foudouks" (sorte d'hôtellerie) ; plusieurs moururent après avoir trouvé à hôpital vie de l'âme ; d'autres guérissent : le plus grand nombre. Une Soeur contracta terrible maladie, alla jusqu'aux portes du tombeau, fut administrée, fit sur lit de mort, vœux perpétuels, et par sorte de miracle, guérit.

Ouvrir marche très bien, imitation parfaite des anciens tapis du Maroc et de Sétif ; teintures végétales reproduisent couleurs dont Arabes avaient perdu secret ; variété des travaux de tissage, broderie occupent quantité de femmes et filles ; espérons développer encore cette industrie ; ce sera pour pauvres ressources contre misère et inconduite, et pour nous

moyen d'exercer sur intéressante population influence bienfaisante, moralisatrice.

GHARDAÏA ET LAGHOUAT.—Région sud de l'Algérie, et déjà le désert ; ces deux postes émergent des sables avec de ravissantes palmeraies, et présentant populations très denses et différence de caractère et d'aspect ; celle de Ghardaïa, mozabite, fanatique, mercantile, la juive de l'islam ; celle de Laghouat, gaie, ouverte, moins amie du lucre, plutôt algérienne et sympathique à la France.

A Ghardaïa fleurissent sous doigts de nos jeunes ouvrières, gracieux tissus aux nuances délicates, sur le fond blanc uni des tentures arabes ; à Laghouat, spécialité de ces éclatants djerbis aux ornements originaux.

Grande douleur dans Mission du Sahara par perte de son vénéré Préfet Apostolique, le R. P. Guérin, victime de son dévouement : respecté par chrétiens et Mozabites.

TUNISIE

LA MARSA.—A demande de familles, et parce que établissement de La Marsa ne répond plus à titre de "Refuge" donné par vénéré Fondateur, s'appelle : "Maison de N. D. d'Afrique". 50 enfants environ, la plupart Italiennes ; remplit en même temps fonction de maison de préservation, et celle d'école professionnelle, où jeunes filles apprennent un métier ; se forment à La Marsa, laveuses, repasseuses, dentelières, couturières ; 2 enfants entrés novices chez Soeurs de Doctrine Chrétienne, Alger ; dispensaire permet de soigner nombreux malades.

CARTHAGE.—Orphelinat d'une trentaine pour fillettes pas Italiennes ; la plupart Françaises, Syriennes, Malaise ou Tunisiennes ; 14 viennent de faire première communion.

TUNIS.—Au mois de mai, Soeurs sont entrées infirmières au dispensaire de Croix Rouge, très fréquenté par malades indigènes. Ouverture d'un ouvroir ; quand Sr. Xaverine y arriva, un bon vieux musulman amène 7 gentilles élèves, et dit : "Ma Soeur, ignore ce que vous avez pour attirer enfants ; mais ma fille, qui n'a jamais voulu aller apprendre chez la "Michallama", ne m'a pas laissé de repos jusqu'à ce que je l'eusse amenée ; sais que tu veux le bien ; fais-en ce que tu voudras."

Ces recrues en ont amené d'autres ; toutes se montrent soumises, pleines de prévenances ; ont merveilleuses aptitudes pour travaux enseignés.

THIBAR.—Toujours petite chrétienté modèle ; quinzaine de ménages formés par Arabes élevés, les hommes, chez les Missionnaires, les femmes à St. Charles ; vie en bonne intelligence ; religion pratiquée avec beaucoup de ferveur ; enfants déjà nombreux, et fréquentent assidûment l'école ; ces enfants sont charmants et révèlent la tendre piété de leur cœur. Abd-Jesus, un Noir, leur camarade, mort bien pieusement : "Ah ! dit le petit Valentin, le bon Dieu a pris Abd-Jesus pour en faire un ange, sans doute, n'en avait pas assez !" Autre apprenant qu'on avait volé planches chez un Juif : "Eh bien ! il ne pourra pas en faire une

croix pour y clouer le bon Jésus." R. P. Lemaître, qui a donné à Mission de Thibar, si heureux développements, nommé Vicaire Apostolique du Soudan ; sera bientôt sacré évêque.

RESUME

Malades soignées par Soeurs, dans Afrique du Nord, pendant 3 ans : 351,038 ; enfants en danger de mort baptisés : 2,791 ; élèves dans orphelinats : plusieurs centaines de jeunes filles indigènes.

Plus de 1,000 enfants instruits, moralisés dans écoles, asiles, ouvroirs.

SOUDAN. — AFRIQUE EQUATORIALE

Vicariat du Soudan.—(Région française)

Au Soudan, 3 stations : BANANKOUROU, près Ségou ; KITA et DINGHRA, près Kayes.

Soeurs ont dans toutes : asiles, orphelinats, dispensaires, catéchismes ; aussi leproserie depuis plusieurs années ; 15,000 malades environ soignés en 1910.

Mission du Soudan douloureusement éprouvée, personnel des Pères Missionnaires décimé aussi, et parmi victimes, devons souvenir reconnaissant et respectueux à mémoire du vénérable Vicaire Apostolique, Mgr Bazin. Traits prouvant que Noirs sont susceptibles de formation religieuse, sentiments élevés et constance dans la foi : Village de Siguiri compte bon nombre de chrétiens qui s'augmente ; ces braves gens amenés à religion par zèle de Magloire, enfant élevé à Mission de Kita, qui, étant allé s'établir à Sigueri, fut l'apôtre du pays, et Missionnaires furent charmés de bonnes dispositions de la population.

Chef de gare de Djamon est aussi un Noir chrétien nommé Charles, qui donne bon exemple de ferveur religieuse ; lui arrive souvent de partir à pied, son service fini, et arrive Mission pendant nuit ; se confesse communie, assiste à messe matinale, et retourne au poste pour arrivée du train.

Pauvre dépreuse, vivant seule dans sa case, s'étant sentie plus mal qu'à l'ordinaire, voulant pas mourir sans sacrements, appela voisin pour l'aider à gagner Mission ; arrivée près de maison des Pères, épuisée, s'assit au bord du chemin ; voisin court chercher Père qui vint aussitôt la confesser ; reportée dans sa case où elle mourut en y arrivant, bénissant Dieu.

Vicariat du Zanguebar.—(Région anglaise)

MONBASA, pour nos caravanes, clef de l'Afrique équatoriale, continent jadis mystérieux ; bientôt aussi familier aux touristes que Côte d'Azur et Vallée de Chamounix.

MONBASA, dans ile de ce nom, poste de fondation récente ; occupé à titre de Procure correspondant à celle de Marseille ; ici s'embarquent, là arrivent Socurs destinées à Missions lointaines ; à Mombasa, elles trouvent repos après fatigante traversée ; et joie de vie de Communauté, avant de prendre chemin de fer anglais qu'elles quittent ensuite pour le bateau ou la "machilla", sorte de civière portée par nègres. Occupations de la Procure : correspondance, envoi des ravitaillements, réception des passantes, permettent encore aux Socurs de s'adonner aux oeuvres propres à Mission ; petite école ; visites et soins de malades ; ouvroir projeté pour jeunes Indiennes. Population très mêlée : Arabes, Indiens, Nègres, Européens ; et Socurs peuvent rendre à ces diverses classes services variés ; grande bienveillance leur est témoignée.



VILLE ANGLAISE D'ENTEBBE

MANGU.—A Mangu, dans la brousse, Soeurs guère en communication qu'avec bons Nègres du Kikuyu, simples et crédules, dont elles essaient de remplacer surperstitions par connaissance et amour de vérité ; résultats déjà bons puisque sur 23 néophytes qu'ont baptisés, à Noël, Pères du St. Esprit, 9 avaient reçu des Soeurs plus grande partie de leur instruction religieuse. Notre maison de Ste-Famille, assez éloignée de Mission, emploie travailleurs qui assistent aux catéchismes faits par Soeurs ; petit hôpital composé d'une réunion de huttes, et abrite 16 malades ; voudrions que nos ressources permissent de compléter cette oeuvre dont nous attendons grand bien tant pour corps que pour âme.

Vicariat du Nyanza septentrional.—(Région anglaise)

Mission des plus belles et plus attachantes de l'Afrique Equatoriale : qui a eu martyrs, qui compte chrétiens et catéchumènes, par centaines de mille ; et où vie religieuse promet merveilleuse floraison.

RUBAGA.—Noirs chrétiens de l'Uganda coutumiers de magnifiques protestations de foi ; pas rare de les voir, aux grandes fêtes, s'approcher de sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; souvent longue distance à jeun ; parmi premières chrétiennes, plusieurs ont vieilli au service de Mission, pratiquant vertus héroïques : telle, bonne Natalya, dévouée longtemps au service des Soeurs et à entretien de leur jardin : se faisait joie d'entretenir aussi très proprement cour de l'église : apportait à ce soin, pieux respect, car Baganda chrétiens ont particulièrement affection pour lieu où ont été baptisés, et pour prêtre qui a administré baptême. Natalya vient de mourir ; au moment de sa mort, jetant regard sur crucifix dit : "O mon Ami, mon divin Ami !" et expire.

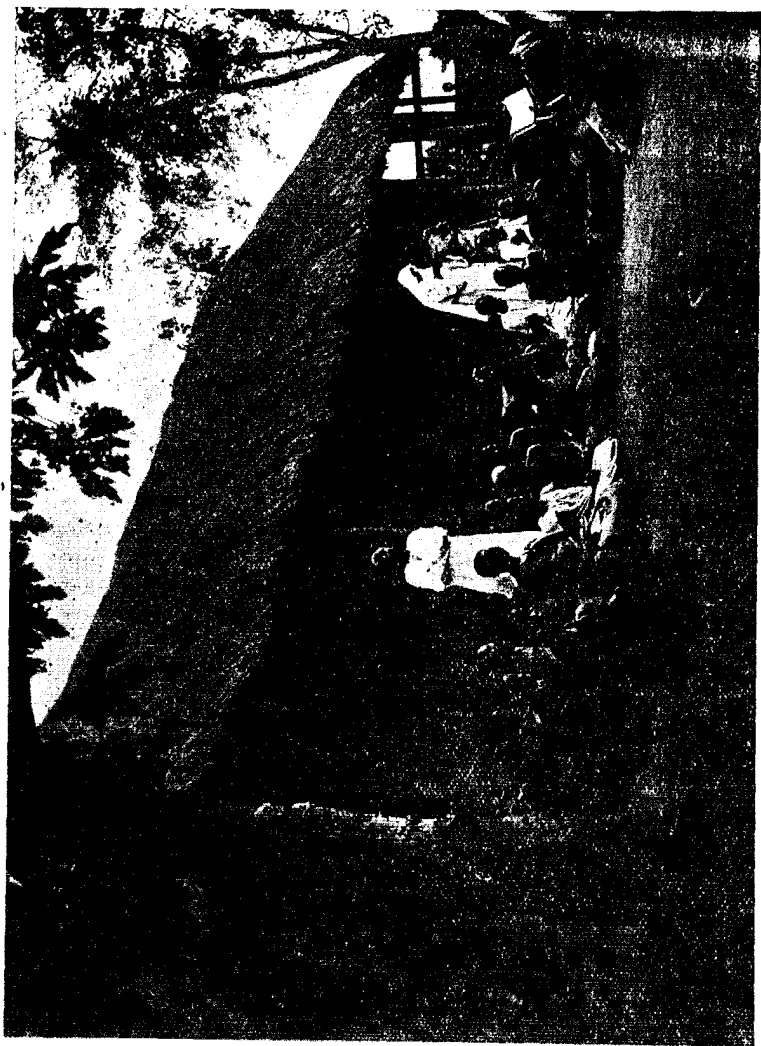
Comète a mis Noirs en émoi : la bonne Emylia est venue, lendemain, a raconté qu'elle s'est habillée d'une étoffe blanche, a suspendu à son cou croix reçue lors de son baptême, a récité chapelet toute la nuit ; de temps en temps, envoyait voir dehors ce qui arrivait. "Tu avais donc peur de mort, ont dit Soeurs ? Non, crains pas de mourir : mais veux que mort me trouve priant."

VILLA MARIYA.—On vient d'y établir sous direction des Soeurs, Noviciat St. Léon, pour former Congrégation des Soeurs indigènes qui aideront à évangélisation des Noirs, païens ou musulmans, et coopéreront à oeuvre des écoles ; — première prise d'habit, pour tout Buganda, grande joie et fête : vêtement simple et religieux donné à ces bonnes filles consiste en une robe de cotonnade bleu foncé, avec pélerine et voile de même couleur ; bandeau blanc paraît sous voile ; Soeurs portent crucifix suspendu au cou par cordon. Villa Mariya a hôpital et leproserie ; chaque année, dans ces établissements, et dispensaires, 30 à 35,000 malades soignés. Joanni, ancien catéchiste, couvert de plaies horribles, habite sur chemin hôpital : au milieu de ses douleurs prie : "Vous remercie, Seigneur ; augmentez encore mes souffrances pour que bientôt j'aie vous voir" ; dans cet état misérable, Joanni exerce encore zèle, apprenant prières, instruisant des vérités de Religion, autre malade païen qui, chaque jour, vient s'asseoir à l'entrée de hutte. Est avéré parmi Noirs que ceux qui viennent prier sont assurés de protection spéciale de Providence : trois femmes venant de longue distance pour Semaine Sainte, se trouvent en face de 2 lions et 5 hyènes dévorant gazelle ; tremblantes, s'arment avec confiance de signe de la croix, et passent sans que fauves semblent même les voir. Pas un seul païen dans Villa Mariya — pas plus bel éloge.

KISUBI.—Ancien camp des Dormeurs ; — hôpital, et autres oeuvres de la Mission ; plantation de café qui commence à donner espoir.

Oeuvre nouvelle : Refuge pour femmes tombées dans protestantisme ou islamisme et qui désirent revenir au catholicisme, confié aux Soeurs ; quand Missionnaires les ont jugées dignes de réconciliation, travail des plantations leur offre gagne-pain assuré ; et les conserve près des Soeurs.

Pauvre femme avait renié foi et rejoint protestants ; Ministres imposent condition d'insulter Sainte Vierge ; — Baganda ont profond amour pour Mère de Dieu ; — proposition la révolte : "Moi, que j'insulte ma Mère, s'écrie-t-elle ? Jamais ! Tu peux pas être des nôtres, dirent



UNE SŒUR BLANCHE INSTRUISANT LES FEMMES (Ouganda)

Ministres. C'est bien, je retourne à ma religion. Je n'insulterai jamais ma Mère."

Une autre, après 7 ans chez les musulmans, assiste par hasard à instruction du Missionnaire ; touchée, ne peut se rassasier d'entendre

parole de vie ; le soir, après départ du Missionnaire, vient trouver catéchiste : "Comme prêtre est bon, et vrai, ce qu'il dit ; ai été séduite par musulmans, mais emmène-moi chez Missionnaire, plaide pour moi ; je veux renoncer à tout ce qui est pas Jésus-Christ, et ferai n'importe quelle pénitence." Catéchiste la ramène aussitôt, et après pénitence imposée à rénégats, abjure et reçoit avec grande piété sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Dans cours de l'été, 4 Soeurs iront ouvrir à Toro, aux environs de Ruanzori, haute montagne toujours couverte de neige, 4e station.

Vicariat du Nyanza Méridional.—(Région allemande)

MARIEMBERG.—Etablissement de Mission des Soeurs plus récent ici ; ont à lutter contre influence et machinations des sorciers ; rois indigènes ont d'abord fait vive opposition à propagande catholique ; puis cédant aux bons procédés des Missionnaires et voyant que sujets catholiques étaient les plus fidèles, ont cessé opposition ; jeune génération instruite par Missionnaires, pleine d'ardeur pour Religion. Sr. St. Gélase exhortant enfants à petites mortifications pour se préparer à première communion ; — tous se déclarèrent prêts ; et l'un d'eux montrant à matresse, petit Casimir, dit : "Ma Soeur, vois celui-ci, depuis longtemps déjà, il jeûne tous les vendredis, mangeant seulement sur le soir, il veut réjouir Notre-Seigneur, qui a souffert ce jour-là."

KAGONDO.—Dans voisinage de Mariemberg, —distance, moins d'une journée,—premier cadeau reçu : cannes à sucre, indigènes voulut prouver douceur attendue de rapports avec Soeurs ; sorciers très considérés ; — faudra du temps pour les déloger ; espérons voir jour où, comme à Villa-Mariya, n'y aura pas un païen.

ISSAVI.—Dans région plus éloignée du lac Nyanza, Soeurs se sont fixées à demande du Vicaire Apostolique ; chrétienté nombreuse où Missionnaires les attendaient pour compléter auprès des femmes l'oeuvre commencée par eux auprès des hommes ; élèves se présentèrent en foule : "Pourquoi, disaient jeunes filles, n'êtes-vous pas venues plus tôt ? vous attendions pour prier. Pourquoi avez-vous pas prié jusqu'ici ? Parce que étions pas instruites" ; classes se remplirent comme par enchantement ; petit gamin de 10 ans se fit apôtre, rallia gamins qu'il appelait ses "catéchumènes" ; et les amena chez les Soeurs ; par Intelligence, attrait pour Religion, population rappelle celle de l'Uganda. Soeurs établissent dans même région, à Nyundo, poste où auront mêmes oeuvres.

Vicariat de l'Uryanyembé.—(Région allemande)

Au coeur de l'Afrique orientale, vicariat de l'Uryanyembé s'étend du Nyanza-Sud au Tauganika ; 4 postes de Soeurs actuellement, — 50 St. Antoine de Mugéra — s'ouvrira en 1911, s'il plaît à Providence.

N.-D. AUXILIATRICE DE L'USHIRAMBO.—Poste le plus anciennement occupé par Soeurs dans Afrique équatoriale, Mgr Gerboin les y

ayant appelées en 1894 ; orphelinat, école, asile, léproserie, refuge. Malades viennent de tous côtés ; dans l'année, en avons soigné **23,642**, ce qui suppose bonne dépense de quinine, vermifuges, vésicatoires et potions ; bonne St. Mathias, l'infirmière, voit clientèle s'étendre au loin et il est probable que sa charité a été récompensée par guérisons surprenantes. Noviciat de Négresses : veuves et filles d'une vertu éprouvée, excellentes catéchistes, très dévouées et zélées pour étendre règne de Dieu.

TABORA.—Oeuvres nombreuses : hôpital, refuge d'esclaves et pauvres vieilles, asile pour enfants, etc. ; ont soigné **15,845** malades ;—industries s'acclimatent ; ce sont elles qui ont cultivé premières pommes de terre :—le bon Dieu a accordé à prières et recherches puits d'eau douce ; jusque là, eau de pluie, seule eau potable.

SACRE-COEUR DE MUYAGA.—Chrétiens prospère assez rapidement ;—76 catéchumènes ont reçu à Pâques, médaille qui les distingue des païens ; chrétiens fervents—dans journée et nuit du Jeudi Saint, se sont succédés sans interruption devant reposoir ; Noirs de cette Mission très dévôts à Vierge Marie ;—très souvent en prières devant sa statue ;—apportent en offrande, à ses pieds, pendant mois de mai, fleurs, perles, pesas ; et un jour que, voyant une jeune fille triste, une Soeur lui demandait la raison : "C'est que, répondit Elizabeth, regardant bouquets et dentelles que Soeur venait d'enlever du trône de la Vierge, c'est le dernier jour du mois de Marie ; avons fini chanter en son honneur, et elle va perdre toutes belles choses que lui avions données !"

MARIENHEIM.—Oeuvres assez développées pour requérir agrandissements de constructions ; Missionnaires ont confié aux Soeurs catéchistes, qu'elles vont faire, à jours fixes, dans villages des environs.

Vicariat du Tanganika.—(Région allemande)

4 établissements de Soeurs ; mêmes œuvres que dans autres Missions ; malades soignés annuellement : **9 à 10,000**.

KAREMA.—Noviciat de Soeurs ;—déjà sept religieuses indigènes, employées comme catéchistes à Zimba et Mtinda ;—fille aînée du capitaine Joubert, Louise, vient de prendre habit des Soeurs indigènes au Noviciat de Karéma ; dévotion au Sacré-Coeur commence à se répandre ; bon nombre communions premier vendredi de chaque mois ; fête du Sacré-Coeur célébrée avec grande solennité et ferveur.

KIRANDO.—Soeurs élèvent nombreux enfants, et de temps à autre vont en barque à l'île St. Jean visiter catéchumènes ;—dans cette île, déjà nombre de chrétiens que distance n'empêche pas d'être assidus à église ; partout Soeurs constatent bons fruits produits par zèle des catéchistes noirs ;—enfants savent catéchisme ;—plusieurs lire et écrire ;—tous prient avec entrain et piété.

KALA.—Fête-Dieu célébrée avec pompe ; bons nègres honorant Notre-Seigneur de leur mieux, par chants et prières ; reposoir dans cour des Soeurs, dont maison a reçu bénédiction particulière ; presque tous se sont approchés de Table Sainte ;—à Kirando et à Kala, Soeurs soignent par année environ **95,000** malades.

MWAZYE. — Pays profondément remué par conversion de famille royale de l'Ufipa, qui a suivie celle de princesse Unda, devenue religieuse sous le nom de Sr Adolphina ; exempt'e a porté fruit, et beaucoup de Noirs commencent à se faire instruire ; — au début de 1910, grande fête pour baptême de jeune reine Ntéé et de son mari ; tous, Ntéé, chefs du pays et leur suite, assistaient, recueillis, et plusieurs, jusque-là indifférents, depuis se sont faits instruire ; roi Wilhelm (Kiatu), souverain de Wafipa, et notre Sr Adolphina, ont assisté comme parrain et marraine, et ont donné à leur nobles filleuls les noms de Louise et de Johane ; à cette occasion, Sadda, vieille reine-mère, a reçu croix de catéchumène ; peu de jours après, elle mourait baptisée sous le nom de Marie Magdeleine. Beau climat de Mwazyé a permis de faire de cette Station un Sanatorium pour Pères et Soeurs.



SEUR ST-PHILIPPE ET SES NOVICES NOIRES

Vicariat du Nyassa. — (Région anglaise)

KILUBULA. — Nous voici dans Afrique du Sud ; 2 postes de Soeurs : Kilubula et KaYambi, et bientôt elles s'établiront à Ntakataka ; n'avons pas nombre de tous enfants que Soeurs instruisent dans postes d'Afrique-Sud ou orientale ; nos correspondances disent cependant qu'ils sont légion ; Mission de Kilubula très vivante ; peuple bohembra très guerrier, fier et plein intelligence ; lépreux nombreux, relégués hors du village, dans huttes isolées où Soeurs vont les visiter, soigner et consoler ;

ce qui cause à ces pauvres malheureux beaucoup de joie ; s'encouragent à supporter leurs peines, en entendant visiteurs leur parler du ciel ; montrent d'ordinaire pitié et résignation bien touchantes.

KAIAMBI. — Manière dont Noirs brûlent bois et broussailles, cendre servant d'engrais, s'avancant plus loin à mesure que combustible manque, oblige Soeurs, à saison de culture, à les suivre dans leurs "mitandas" ou champs ensemencés, pour empêcher oubli de ce qu'ils ont appris ; aussi Soeurs font fréquentes excursions à recherche de leurs disciples fugitifs ; grande joie quand on les voit arriver ; tout le monde quitte le travail pour entourer les Soeurs, et faire prière ; puis on parle de Dieu, des grandes vérités religieuses et d'on soigne malade s'il s'en présente ; dîner rustique offert aux Soeurs puis on les reconduit bien loin, en chantant cantiques. Peuple ferme et courageux ; ce qu'il croit bon et vrai, il l'exécute aussitôt ; au catéchisme des païennes, à Kambili, femme se présente avec quantité d'amulettes au cou ; interrogée sur ce que défend premier commandement de Dieu, elle répond correctement ; mais quand elle dit : "Il est défendu de faire sortilèges, porter des amulettes", comment, s'écrièrent ses compagnes indignées, tu sais cela et tu oses paraître avec ces diableries" ; honteuse, elle se retire, et ne revient qu'après s'être débarrassée de son collier.

Vicariat du Haut-Congo.—(Région belge)

BAUDOINVILLE. — Station la plus importante occupée par Soeurs au Congo belge ; oeuvres florissantes ; asile compte 200 enfants ; école : 275 filles ; Soeurs n'ont pas moins de 223 femmes de diverses catégories employées dans leurs maisons, chacune a son travail proportionné à ses forces ; oeuvres des novices commencée aussi par admission de 9 jeunes filles à un premier essai de vie religieuse ; parents très heureux de les voir embrasser état si saint ; et bon Balewa faisant adieux à sa fille, Joanna, disait : "Va, mon enfant, avec les Soeurs et tâche de faire du beau travail. Si tu veux être un jour "Vierge du Seigneur", écoute bien les conseils des Wamawas ; vis en paix dans la maison et ne te chicane jamais avec tes compagnes".

MPALA. — Ici maladie du sommeil a fait d'innombrables victimes, ces dernières années ; Soeurs ont dû se dévouer au soin de ces pauvres malades ; ceux non atteints émigraient dans montagnes afin d'éviter atteintes de la tsétsé, mouche considérée véhicule de la maladie ; fléau diminue ; Pères Missionnaires et Soeurs restés pour prendre soin des dormeurs virent avec joie, revenir partie saine de la population ; mouvement et vie revenus ; —église, école remplies de fidèles, d'enfants joyeux. C'est résurrection ; oeuvres multiples : asiles, classes, hôpital, refuges pour veuves de pauvres dormeurs ; à Baudoinville et Mpala seulement, en 1910 20,327 malades soignés.

Ne quittons pas Mpala sans déposer sur tombe de notre chère Mère Marie Claver le tribut de notre prière et de nos regrets. C'est ici que par un mystérieux dessein de la Providence, elle fut arrêtée au milieu de ce grand voyage qu'elle avait entrepris avec tant de bonheur, poursuivi avec

tant de courage, et dont elle se promettait tant de bien ! Le bon Dieu ne lui a pas permis d'aller jusqu'au bout de sa généreuse entreprise ; mais, en l'appelant prématurément à la récompense, Il a voulu aussi féconder ses travaux et a fait éclore sous ses pas, aux endroits où elle avait prié et pleuré en les lui demandant, les postes des Soeurs qu'elle aurait voulu y établir. Que le Seigneur en ait un accroissement de gloire, et notre Mère, une de plus au ciel.

KASONGO.—Un mois de voyage de Baudoinville à Kasongo, à condition de pas être retenu par débordement de rivières fréquent au temps des pluies. Grand mouvement vers religion catholique chez tribus avoisinant Kasongo ; députations viennent demander aux Missionnaires des catéchistes, maisons sont construites à l'avance pour les recevoir ; mêmes oeuvres que dans autres postes ; peu de temps écoulé depuis l'arrivée des Soeurs ; position isolée de Mission n'a pas permis de développer beaucoup ces oeuvres.

—De la Revue : "Chronique des Soeurs Missionnaires de N.-D. d'Afrique."

NOUVELLES DE LA MISSION

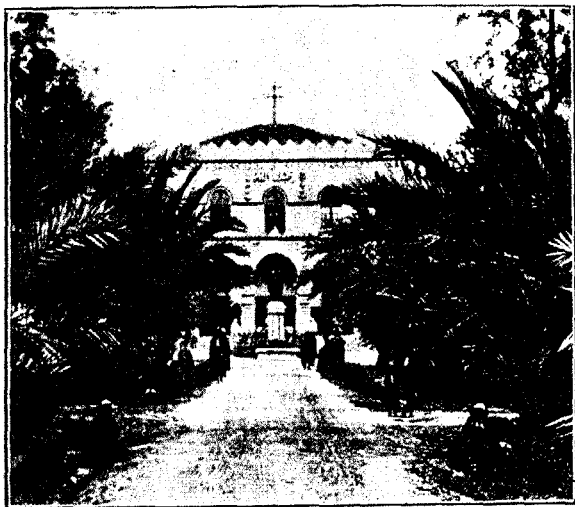
HOPITAL STE-ELISABETH.—(1) Il y a quelques semaines un vieillard, qu'une longue marche paraissait avoir mis à bout de forces, demandait à entrer à l'hôpital : "Je viens de Miliana, j'avais l'intention d'aller à Orléansville pour y être soigné. J'ai rencontré sur la route un ami qui m'a dit : " Tu es malade, mon vieux, tu n'arriveras pas à Orléansville ; et puis pourquoi irais-tu si loin ? Va donc à la grande maison blanche que tu vois d'ici. Tu y seras bien accueilli, c'est moi qui te le dis " Sidi el-Hadj fut donc admis, et nous ne tardâmes pas à remarquer que nous n'avions pas affaire à un Arabe ordinaire. Le langage correct, l'abord toujours gracieux de notre malade ne nous étonnent plus, depuis que nous connaissons son histoire. C'est un célèbre marabout qui a fait 5 fois le pèlerinage de la Mecque. Il a visité Jérusalem, et parle des Lieux Saints comme quelqu'un qui y a résidé plusieurs années. Le Père Roch a, avec le vieillard, des entretiens du plus haut intérêt, dont il veut bien nous dire quelque chose : "Que cherchais-tu dans ces longs voyages qui ont usé tes forces avant le temps ? Je cherchais Dieu. Et l'as-tu trouvé ? Non, mais je le cherche sans me lasser, car Dieu est bon, et Il se laisse trouver par ceux qui ont le coeur droit."

Alors le Père a le bonheur de faire entrevoir à cette âme, la lumière véritable qu'elle a vainement cherchée dans les fausses doctrines de la religion musulmane : "Il est donc près de moi, ce grand Dieu que je cherche depuis si longtemps ? Oui, et sa bonté t'a amené ici, "pour se découvrir à toi."

Maintenant, Sidi-el-Hadj se fait régulièrement instruire par le Missionnaire, et très reconnaissant des soins qu'on lui donne, accueille chaque

(1) A cet hôpital, la directrice générale est Mère Augustine. (Dlle Blanche Crevier, Montréal.)

jour, la Soeur infirmière, par de religieuses salutations : "Que le Seigneur règne en toi, et te couvre de sa bénédiction ; qu'Il bénisse ta main, et te fasse miséricorde !" Hier au soir, il lui demanda : "Comment t'appelles-tu, ma Soeur ? Pourquoi veux-tu savoir mon nom ? Parce que, vois-tu, quand je mourrai, le bon Dieu me fera rendre compte, et il me demandera : Qui t'a fait du bien sur la terre ? Il faut bien que je puisse te nommer ?"



HOPITAL STE-ELIZABETH, (Chéiff)

HOPITAL DE BISKRA.— Un grand marabout de la Zaouaïa de Touggourt demande à visiter l'hôpital. A son entrée dans la salle des hommes, ceux-ci viennent respectueusement lui baiser l'épaule et la main, après avoir eu soin de quitter leurs chaussures. A la chapelle, le grand Christ attire l'attention du marabout, et comme la Soeur qui l'accompagne, lui fait remarquer qu'il est placé là, afin que sa vue augmente notre courage : "Oui, dit-il, je comprends : quand vous le regardez, son amour descend dans vos coeurs." Il se retire enchanté de sa visite, en nous comblant de bénédictions.

A LA CONQUÊTE DES ÂMES !

LA CHARITÉ POINTANT SES BATTERIES

Lettre de Sr. Magdalena (1) à Mère M.- du Crucifix.

Ma bien chère Mère,

Depuis quelques mois déjà, je suis en mission à Laghouat et avec plaisir je viens vous parler de nos oeuvres. Comme vous le savez, notre apostolat auprès des indigènes s'exerce au dispensaire, dans les excursions et à l'ouvrage.

Dès 7 heures du matin, la cour du dispensaire présente un aspect singulier : ici, un vieux nomade, drapé dans son burnous, se chauffe au soleil, en attendant quelques gouttes de collyre qu'il nous demandera de verser dans ses yeux éteints ; là, une femme arabe d'une cinquantaine d'années, cache sous un linge souillé, son visage rongé par une plaie affreuse ; près de la porte encore fermée, une bande d'enfants s'agitent, se pressent, se disputent pour avoir la première place. "Le droit du plus fort est toujours le meilleur" et de pauvres fillettes en haillons, les yeux gonflés par l'ophthalmie, portant sur leur dos un petit être malingre, rachitique, ont dû se retirer au fond de la cour, pendant que de gros garçons, au visage bronzé, à la mine éveillée, encombrant l'entrée pour réclamer du "doua" (remède) dont ils n'ont pas un besoin bien urgent. A 7 heures et demie, la Soeur paraît et jusqu'à neuf heures sa charité s'exerce à l'égard de tous ces miséreux. Pauvres gens, ils ont confiance que des médicaments des "Sourah" (Soeurs) leur rendront la vue que l'âge ou la maladie leur ont enlevée pour toujours, et ils ne croient pas à la bonne parole qui ouvrirait les yeux de leur âme à une lumière bien plus belle que le firmament azuré du désert !

A ces petites filles, déjà vieilles par la souffrance, la Soeur donne, avec le pansement qui adoucit le mal, des paroles cordiales qui les étonnent et les ravissent, elles pauvres créatures toujours rebutées et maltraitées. Quant au misérable bébé qui gémit faiblement sur le dos de son aînée, rien de mieux que le remède par excellence qui lui permettra d'aller, sous peu de jours, s'ébattre avec les anges dans les parvis du ciel.

Mais la souffrance ne nous apparaît pas seulement dans l'aspect des malheureux clients qui accourent à nous ; par leurs confidences, nous apprenons qu'à la maison, une femme retenue par cette coutume implacable qui lui interdit les sorties gît sans soins sur un pauvre grabat, ou que des enfants trop petits encore pour affronter l'air et la lumière s'éteignent dans une chambre obscure. Alors pour compléter cette oeuvre de miséricorde, deux d'entre nous consacreront la soirée à visiter les indigènes à leur domicile. C'est ainsi que chaque semaine, nous parcourons les différents quartiers de Laghouat.

(1) Mlle Alice Duquet, de Québec.

Parfois une large porte nous donne accès dans une grande cour carrée, ombragée par de hauts palmiers ; tout autour, deux galeries superposées, supportées par d'élégantes colonnes, protègent, contre les ardeurs du soleil les appartements s'ouvrant au fond. Nous entrons dans ces chambres



COIN D'UNE VILLE ARABE AUX ENVIRONS DE BISKRA

dont l'obscurité nous aveugle d'abord ; mais, nos yeux s'habituant à cette faible lumière, nous y apercevons un luxe tout oriental ; de riches tapis, des coussins brodés, et au milieu, quelques femmes chargées de colliers, bracelets, pendants d'oreilles, etc ; tout un ensemble qui montre que le maître de céans a en abondance les biens de la terre. Ce n'est point là

que l'apostolat de la Soeur missionnaire produira des fruits encourageants : ces pauvres créatures couvertes d'or et de soie placent en cela l'idéal du bonheur.

Mais auprès de ces palais, sont adossés de misérables " gourbis " (huttes en terre ou en roseaux) où l'on ne pénètre qu'en se courbant presque jusqu'à terre. Il ne faut pas trop s'étonner d'être salué à son arrivée par "maître Aliboron," attaché à l'entrée du couloir obscur conduisant à l'unique pièce où se trouve la famille, et d'être précédé des chèvres, moutons, poules, etc., qui annoncent votre visite d'une manière peu banale. L'appartement éclairé par une ouverture pratiquée au centre du toit formant terrasse, indique que là réside la pauvreté avec tout son cortège de maux. Nous trouvons partout le même aspect et la même détresse physique et morale : distribuer des remèdes, panser les plaies, encourager par de bonnes paroles, telle est notre mission au cours de ces visites. Quelle consolation n'éprouvons-nous pas en voyant les visages s'épanouir, et surtout en versant sur le front des petits enfants malades, l'eau régénératrice qui les arrache au démon, pour les donner au bon Dieu qu'ils frôlent bientôt contempler !



SOEURS BLANCHES PARTANT EN VOYAGE

Mais notre oeuvre essentielle pour la régénération de la femme musulmane est l'ouvrier. Donner à la jeune fille arabe des habitudes d'activité, d'ordre qui pourront améliorer son existence ; aider la mère à gagner le pain de sa famille, en lui apprenant à varier et perfectionner son tissage et à tirer parti du temps : tel est le but que nous nous proposons.

Ce n'est point facile ; la constance n'est pas une vertu bien enracinée chez nos ouvrières. Les enfants, en particulier, habitués à courir toute la journée, au gré de leurs caprices, ne quittent point sans regret cette existence nomade, pour venir s'enfermer pendant plusieurs heures dans cette salle. Il nous faut donc les attirer, les encourager, les intéresser ;

c'est ce que nous essayons de faire en leur apprenant le chant que les petites Arabes aiment beaucoup, en leur racontant les récits de la Bible qu'elles affectionnent tout particulièrement. Les tableaux ou images coloriées nous servent à cet effet, lorsque nous en avons : ils frappent mieux l'intelligence de nos élèves. Enfin, pour stimuler leur ardeur, nous avons la distribution des récompenses qui consistent en étoffes, gandouras et autres articles envoyés par les bienfaiteurs de nos oeuvres.

Je ne finirai point, ma chère Mère, sans vous mener dans une partie spéciale de notre champ d'action : la vue de nos petits bambins au visage rose et aux cheveux bouclés me fait penser à Québec : c'est l'asile où nous gardons les enfants des colons. Puissent les premières notions de vie chrétienne, que nous essayons de leur donner, déposer dans leur jeune coeur un germe assez fort pour résister au souffle de l'indifférence. Une classe, où quelques jeunes filles reçoivent le bienfait d'une éducation religieuse, mérite aussi l'attention de notre zèle. Mais en voilà assez pour aujourd'hui.

Vous voyez, ma chère Mère, que nous avons ici, près des indigènes comme près des Européens, les oeuvres que les Soeurs de la Charité exercent au Canada : la moisson est vaste mais les ouvrières, peu nombreuses. J'ose espérer que vos prières s'uniront aux nôtres pour obtenir à notre chère Mission, une effusion de grâces toujours toujours plus abondante.

Veuillez agréer, ma chère Mère, l'expression de mon religieux respect et de ma filiale affection.

St. M.-MAGDALENA, Rel. Miss. d'Afrique.

AUX FEMMES

On sait le rôle dévolu aux femmes, et qu'elles seules peuvent remplir dans les oeuvres de bienfaisance et d'apostolat.

Le cardinal Lavigerie convaincu que pour la conquête africaine, à la civilisation et à l'Evangile, la coopération des femmes était indispensable, fonda la communauté des Soeurs Blanches auxquelles il traça un programme que seul, leur dévouement les empêche de trouver irréalisable.

Mais à ces auxiliaires utiles, il désirait adjoindre toutes les femmes disposées à leur venir en aide.

Ayant réuni quelques dames à la pauvre résidence d'Alger, voici les paroles qu'il leur adressait en 1889 :

“Mesdames, vous ne pouvez toutes aller évangéliser notre Afrique, mais toutes, ici, vous pouvez assister ces enfants que la Providence vous confie. Si vous manquez à ce devoir vous mériteriez, d'entendre, un jour, de “Notre-Seigneur, la terrible parole qui formulera le jugement de tous ses disciples : “J'ai eu faim, et non-seulement la faim du corps, mais la faim “de l'âme, privée du pain de la vérité, et vous ne m'avez pas donné à “manger. J'ai eu soif, et non pas seulement la soif des lèvres, mais la soif “plus brûlante encore d'un coeur plongé dans toutes les amertumes de la “douleur, et vous ne m'avez pas donné à boire. J'ai été captif dans toutes “ces pauvres femmes, victimes du plus affreux esclavage, et vous ne m'a-

“ vez pas visité. J'ai souffert de toutes les infamies, et vous ne m'avez pas consolé.....

“ Mesdames, leur disait-il encore, dans nos anciennes armées, celles qui ont fait la France ; ceux qui ne pouvaient partir pour la défense de la patrie, avaient le droit d'envoyer un soldat à leur place, à la condition de pourvoir à son entretien. Faites-en autant, Mesdames, pour cette armée généreuse de l'Apostolat. Mettez-y vos remplaçantes, en faisant les frais de l'entretien d'une Soeur. C'est ainsi que vous pourrez répondre au Souverain Juge : “Seigneur, je n'ai pu me rendre où vous souffriez, où vous étiez esclave, où vous aviez faim et soif, mais une autre a tenu ma place, envoyée et sustentée par moi. Et alors vous entendrez la parole de la bénédiction et de la récompense : Venez, les béais de mon Père, posséder le royaume que votre charité vous a préparé.”



LA FEMME MUSULMANE, BÊTE DE SOMME

Aux femmes qui ne pourraient assumer le coût entier de l'entretien d'une Socur, il resterait nombre d'autres oeuvres exigeant des contributions moindres, mêmes minimales, qui, faites avec bon vouloir et générosité n'en seraient pas moins méritoires.

Au moyen âge, quand on fondait une cloche, les chrétiens de ces temps de foi, se faisaient un devoir, un très grand honneur de venir jeter dans la fournaise ardente des bijoux précieux, afin d'avoir quelque chose d'eux-mêmes dans cette voix de la cloche destinée à prier et à chanter, parfois, durant des siècles.

L'oeuvre d'évangélisation et de civilisation, qui s'opère actuellement en Afrique, est infiniment plus grande que la fonte d'une cloche d'église, quelque pieuse et belle qu'elle peut être. Pourquoi, Mesdames, quand il est si aisé, ne pas vous mettre de part, et, aussi largement que possible, dans cet apostolat d'abondantes bénédictions ?

UNE CANADIENNE.

AUX HOMMES

Cameron, le grand voyageur écossais, après sept ans d'exploration à travers l'Afrique écrivait : " Celui qui assurera la liberté à la race nègre sera le plus digne serviteur de Dieu que la terre ait vu."

Et le Cardinal Lavigerie, qui désirait si ardemment intéresser tous les hommes à ses oeuvres de régénération, disait dans l'église de Ste-Gudule, à Bruxelles, d'une façon plus saisissante encore : " O Belges ! Vous avez dormi ! Vous avez fermé les yeux ! Vous n'avez pas assez fait pour la diffusion des lumières chrétiennes, et la lutte contre la barbarie. Je sais que tous n'ont pas manqué à leurs devoirs....

" J'ai fait le serment de David ; j'ai fait le vœu de ne donner de repos ni à mes pieds ni à ma voix, jusqu'à ce que j'aie soulevé d'indignation sur ces horreurs d'Afrique, l'Europe chrétienne."



GROUPE DE MALADES ET SŒURS

Et rappelant les paroles de Clovis s'indignant au récit de la passion du Christ, en brandissant sa framée : " Que n'étais-je là avec mes Francs ! " Il ajoutait : " Fils de Clovis ! Belges catholiques ! Jésus-Christ est crucifié encore une fois sur les plateaux de l'Afrique, dans la personne de ces millions de Noirs ! Répétez la parole de votre vieux roi, et soyez là avec votre courage, et avec votre foi ". ...

Méditées et comprises ces fortes et vibrantes paroles pourraient être la source de résolutions très-généreuses, d'aumônes abondantes et répétées....

Et n'oublions pas que, modifiant quelque peu les paroles du grand Cardinal, à nous aussi, on pourrait dire : " O Canadiens ! vous avez dormi ! Vous n'avez pas assez fait pour la diffusion des lumières chrétiennes, et la lutte contre la barbarie ! "

Puis, il importe que nous, catholiques, assurés de posséder la vérité, nous comparions quelque peu les sommes que nous donnons pour favoriser la propagation de l'Evangile, aux contributions très substantielles remises aux Sociétés bibliques par nos frères séparés, pour la diffusion de l'hérésie ; et l'a peu près établi, ce qui sera chose facile, il conviendrait vraiment, que nous nous laissions, tout au moins, stimuler par l'amour-propre, si le motif humanitaire et chrétien ne suffisait pas à nous émouvoir.

UN CANADIEN.

UN STAGE A LA CROIX-ROUGE

Lettre de Socur Marie-Isidore (1) à Mère Marie du Crucifix,
Supérieure du Postulat de Québec

Paris—Malakoff, le 7 octobre 1908.

Ma bien chère Mère,

Ce n'est plus de la riante oasis de Biskra que je vous écris aujourd'hui, mais du Postulat, d'où nous suivons depuis quelques mois, Sr Saint-Victor et moi, au Dispensaire-Ecole de la Croix-Rouge, les cours préparatoires au brevet d'infirmière. C'est pour vous annoncer à la fois l'obtention de ce diplôme et le terme de notre exil, que je vous écris aujourd'hui. Nous venons, en efft, de subir l'examen du jury médical de la Croix-Rouge, et notre brevet d'infirmière, en nous conférant le droit de soigner les blessés militaires, donnera désormais plus d'autorité aux fonctions que nous remplissons dans nos hôpitaux.

La pensée de nos Mères, en nous faisant suivre ces cours, a été de mettre ces établissements à l'abri des persécutions, dans la mesure du possible, par la reconnaissance officielle de notre capacité à donner nos soins aux malades, blessés et opérés.

Bien qu'il m'en ait coûté, comme vous le pensez bien, de quitter le désert, la mission, de suspendre, pour ainsi dire, l'activité de ma vie apostolique, pour me livrer tout entière à l'étude, j'ai accepté joyeusement ce sacrifice pour le bien de nos oeuvres ; et maintenant que le résultat est atteint, je suis heureuse d'avoir fait pendant ce trimestre des études sérieuses, qui me permettront de mieux servir le Bon Dieu désormais dans la personne de nos pauvres hospitalisés.

Vous aimerez sans doute avoir quelques détails sur mon stage à Paris. Les cours ont duré trois grands mois, et je puis vous assurer que nous avons dû travailler ferme durant ce temps, pour nous assimiler toutes les connaissances qui faisaient l'objet des leçons de nos savants professeurs. On nous a donc fait faire connaissance avec les méthodes d'asepsie et d'antisepsie, comme avec le bacille de Koch et les microbes de Pasteur ; on nous a appris les divers procédés d'anesthésie, les poisons et leurs antidotes ; surtout on nous a enseigné en quoi consiste le rôle prudent, discret et plein de sages ménagements de l'infirmière auprès de ses malades.

(1) Mademoiselle Eugénie Godmaire, de Montréal.

Je voudrais d'abord vous faire admirer le splendide panorama qu'offrent à nos yeux, d'un côté la mer, avec ses échancrures de diverses formes et son magnifique bleu d'azur : de l'autre, la colline de Carthage, le vieux port, les restes de l'antique cité, cachant sous des monceaux de sable les souvenirs de ces glorieux faits d'armes et de ses héroïques martyrs, que les découvertes de tous les jours mettent de plus en plus en évidence. La nature offre partout ici quelque chose de grandiose et de sévère, qui porte aux graves pensées : les espaces immenses qui se déroulent sous nos yeux, et la mer qui s'étend sans limites, comme les ruines qui surgissent de toutes parts. Mais tout cela ne serait encore rien pour des Soeurs Missionnaires, si elles n'y trouvaient aussi de quoi exercer et développer leur zèle, et certes ce n'est pas ce qui manque ici.



GROUPE DE PETITES ARABES

A La Marsa, notre devoir consiste à préserver de la contagion du vice le grand nombre d'enfants que la bonne Providence se charge de nous envoyer. Italiennes et catholiques pour la plupart, nos petites filles apprennent ici le travail manuel sous toutes ses formes, afin de pouvoir gagner honnêtement leur vie, quand elles nous quitteront pour rentrer dans leurs familles ou pour se marier. Mais elles apprennent surtout à connaître et à pratiquer leur religion, et à y chercher la force nécessaire pour surmonter les dangers qui les attendent dans ce pays si peu chrétien.

Tout près de la Mission est le village de La Marsa où Européens et Indigènes, catholiques, juifs et musulmans, se coudoient à chaque pas. Là, plusieurs fois par semaine, nous nous rendons, une de nos Soeurs et

moi, pour grouper les enfants européens et leur faire le catéchisme, suivi de la leçon de couture. L'ouvroir, commencé depuis quelques mois, fonctionne bien : il comprend une quarantaine d'enfants et promet de bons résultats.

Les petites Indigènes ont aussi leur tour et leur place à l'ouvroir. Ce n'est pas chose facile de réunir et de retenir ces enfants arabes habituées à l'indépendance, et préférant les gambades au soleil à la discipline d'un ouvroir, si douce soit-elle. Pendant que je garde les enfants des deux salles, ma compagne va cueillir de-ci de-là les retardataires ; mais pour garder dans le calme ces petites natures turbulentes, et assouplir ces fières enfants encore sauvages, il faut bien l'appât de quelques récompenses. Nous nous ingénions donc à faire pour elles quelque chose avec des riens ; mais quand une bienfaitrice nous envoie quelques jouets, il faudrait voir la jode avec laquelle cette bonne aubaine est accueillie ! Nous devons garder avec les musulmanes une grande réserve au point de vue de la religion, mais c'est déjà beaucoup que de parvenir à les attirer à nous et à gagner leur confiance. Nous semons, d'autres récolteront peut-être ; qu'importe, puisque c'est pour le même Père, que nous travaillons !

Le dimanche, nous nous rendons à la messe paroissiale, et je fais chanter les louanges de Dieu à nos élèves catholiques. Si les voûtes du modeste sanctuaire ne retentissent pas avec la même ampleur que celles de nos belles églises canadiennes, la prière n'en monte pas moins fervente vers le ciel pour nos chers amis, parents et bienfaiteurs.

Dans les rares moments de loisir, nous faisons des excursions à la recherche des malades et des enfants à baptiser ; les fatigues et les peines sont vite oubliées le soir, quand on a eu le bonheur d'assurer aux jardins du ciel quelques petites fleurs qui ne semblent pas faites pour s'épanouir sur la terre.

Chaque jour et à toute heure la porte du couvent est ouverte aux pauvres malades indigènes des environs, et une Soeur est toujours prête à les soigner gratuitement au dispensaire.

Voilà un petit aperçu de notre vie en mission ; vous voyez qu'elle est employée à des occupations bien diverses. Aidez-nous à faire plus de bien encore, en priant beaucoup pour vos devancières qui, en retour, ne vous oublieront pas auprès du Bon Dieu.

Sr M. ST-LEANDRE, R. M.

A L'ORPHELINAT SAINT-CHARLES

Récit de Soeur St-Guy (1)

Nos Supérieures m'ont confié à Saint-Charles la direction d'une cinquantaines de fillettes éveillées et espiègles, déjà chrétiennes pour la plupart. Elles ont fait une retraite de quatre jours pour se préparer à la belle fête de l'Immaculée Conception, et j'ai été vraiment édifiée de leur

recueillement et de leur bonne tenue, durant ces jours où elles ont voulu garder un silence absolu. Plusieurs de ces chères enfants ont mérité par leur piété de former une Congrégation d'Enfants de Marie, et mettent leur honneur à porter le ruban bleu et la médaille qui les distinguent de leurs compagnes.

Grâce à la libéralité de quelques bienfaitrices, nous avons pu préparer à nos fillettes des surprises pour Noël, et elles ont trouvé l'Enfant Jésus bien généreux, quand elles ont constatés qu'avec des bonbons il avait apporté un mouchoir et un tablier neufs ; car les présents les plus agréables qu'on puisse leur faire, sont ceux qui leur promettent d'ajouter quelques pièces à leur modeste trousseau.

J'ai à mon usage un objet qui les tente si fort que j'ose à peine m'en servir devant elles, c'est un chapelet à longue chaîne dont les catéchumènes surtout m'envient la possession ; je crois qu'une distribution de chapelets semblables mettrait la joie dans tous les coeurs.

Comme elles me savent Canadienne, et que je leur ai fait goûter le sucre d'érable, elles me posent mille questions sur mon pays et sur l'arbre merveilleux qui produit de si bonnes choses. Quelle est la saison de la récolte et combien de temps dure-t-elle ? Comment fabrique-t-on les jolies maisons que je leur ai fait voir, et les pavés qu'elles ont morcelés avec entrain ? . .

Que ne puis-je les envoyer faire une dinette dans une cabane à sucre ! une telle partie de plaisir leur causerait des transports de joie !

Quand, après avoir pendant quelques années, travaillé à l'instruction et à l'amélioration de ces enfants, on se reporte par la pensée au temps et à l'état où elles nous sont venues de leurs gourbis, sales, déguenillées, sans aucune notion de politesse, ni d'éducation, souvent couvertes de plaies affreuses, on ne peut s'empêcher d'admirer la transformation qu'une vie régulière et chrétienne, aidée de la grâce divine, a opérée dans ces petites sauvagesses. La plupart ont maintenant des visages ouverts et riants, une bonne santé, de l'activité et de l'adresse au travail, et, comme je l'ai dit plus haut, le goût de la piété.

Elles ont aussi du coeur et du dévouement, nos petites Arabes civilisées, et je citerai en preuve certains traits :—Il y a quelque temps, une excellente famille maltaise vint voir nos orphelines. Celles-ci, encouragées par la bonté qu'on leur témoignait, mirent en oeuvre tout leur petit savoir de chant et de récitation pour faire plaisir aux hôtes de la Mission. Leurs voix justes et douces, leur étonnante mémoire, leur facilité d'interprétation surprirent et charmèrent les bienveillants visiteurs, et la séance finit par une généreuse distribution de gâteries à nos fillettes. Je pensais, à part moi, que la soirée se ressentirait de cette distraction imprévue, et que nos élèves ne travailleraient guère ce jour-là ; mais tout au contraire, jamais elles n'apportèrent plus d'ardeur à la besogne, et je m'aperçus avec étonnement qu'elles s'imposaient d'elles-mêmes et de concert un travail plus pénible qu'à l'ordinaire. Il n'y avait pas jusqu'à notre petite Louissette, la Benjaminne de l'asile, qui ne remplît davantage le petit couffin dans lequel elle devait transporter de la terre. " Ton couffin est trop lourd, petite, lui dis-je, tu ne pourras pas le porter.—Oh ! si, ma Soeur, " me répond très sérieusement la mignonne enfant ; ce soir nous travaillons pour le bon monsieur et les bonnes demoiselles qui nous ont donné " des gâteaux." Il en avait été de même dans toutes les divisions.

La veille du premier de l'an, comme je les surveillais pendant le travail, l'une d'elles vint me dire de la part des autres : " Ma Soeur, nous " voudrions, en travaillant, prier pour toutes les personnes qui s'intéressent à nous." Je ne pouvais m'opposer à une si louable intention ; et alors commença une série de " Pater " et d'" Ave " pour notre Révérende Mère, pour les Soeurs, pour les Pères, pour les Bienfaiteurs et Bienfaitrices, pour les Marraines, pour les malades, pour la conversion de l'Afrique, etc., etc. Vraiment, j'étais touchée de cette ferveur qui me faisait oublier la turbulence et les espiègleries de ces chères enfants.

Aussi j'aime bien mon emploi, quoi qu'il soit assez difficile et demande de la patience ; j'aime bien mes élèves, avec leur ensemble de qualités et de défauts ; j'aime bien mon Saint-Charles, avec la présence aimée de nos Mères, avec son beau site, sa pieuse et pauvre chapelle, et tous les dons d'enature et de grâce que le bon Dieu y a répandus.

Depuis que Sr St-Guy a écrit ces lignes, elle a été appelée aux Missions de l'Afrique Equatoriale, et est allée porter aux enfants noirs d'All-Saints le dévouement et l'affection dont elle entourait les orphelines de Saint-Charles.

UNE JOURNÉE QU'ON N'OUBLIE PAS

Lettre de Sr. Marie-Arsène (1) aux Postulantes de Québec.

Mes chères petites soeurs,

Si malgré toute notre bonne volonté, l'écho de notre alléluia ne vous est pas encore parvenu, croyez bien que ce n'est pas faute d'avoir été chanté de tout cœur : Pâques devrait avoir pour nous un lendemain, jour de fête aussi, durant lequel sans doute vous nous étiez unies par vos prières.

Le lundi de Pâques, en effet, quatorze postulantes, ici depuis quelques semaines, ont revêtu la robe blanche des novices. De soeur noire devenir Soeur Blanche, voilà qui est grave. Aussi, avant d'effectuer un si grand changement, nos nouvelles soeurs profitèrent-elles bien de la retraite habituelle de la semaine sainte. Après une joyeuse matinée passée en récréation, elles rentraient sans regret, dimanche soir, dans le recueillement.

A l'aurore du grand jour, chacune sans perdre de temps s'empresse de revêtir la toilette de mariée. Nous rions bien un peu de constater qu'elles n'ont pas encore oublié la mode, mais c'est pour un instant seulement. Leur air recueilli en imposerait à qui que ce soit.

La cloche annonce l'arrivée de Sa Grandeur, Monseigneur Piquemal, qui présidera pour la première fois, comme évêque, une cérémonie de ce genre.

(1) Melle Suzanne Prince, de Québec, actuellement à Thibar, Tunisie,

Les cérémoniaires sont rangées à la salle de communauté où nous allons les chercher en procession.

Monseigneur distribue des cierges à chacune pendant que nous chantons l'antienne : "Prudentes virgines,—Vierges prudentes, préparez vos lampes, voici l'Époux qui vient, allez au-devant de Lui."

Vous dire l'émotion de nos soeurs, je ne voudrais pas l'essayer ; si j'en juge d'après ce que j'éprouvai moi-même à ce moment-là, six mois auparavant, elle fut grande.

Bientôt nous étions toutes réunies à la chapelle. Après le "Veni Creator", Monseigneur fait à nos Soeurs la question ordinaire : "Mes Filles, que demandez-vous ?"— Alors chacune de répondre, les unes demandant le saint habit et les autres dont je ne vous ai encore rien dit, la grâce de faire profession.

Monseigneur célèbre alors la sainte Messe et a la bonté de nous adresser une courte allocution. Le souvenir de Son Eminence, notre vénéré Père, est évoqué et cela ne peut que faire plaisir à tout le monde.

Postulantes et futures professes font la sainte communion et nous chantons quelques cantiques de circonstance rendus plus joyeux par l'alleluia.

Après la messe, nouvelle question aux cérémoniaires et Sa Grandeur procède à la bénédiction des scapulaires, robes et ceintures qu'Elle distribue ensuite à chacune. Nos petites Soeurs disparaissent un instant pendant le chant du psaume "In exitu Israël", pour revenir compléter leur costume religieux par la réception du voile. Elles attendent maintenant l'imposition du nom de religion : "Vous oublierez votre nom et la maison de votre père et vous vous nommerez désormais Soeur Marie-N."

Toutes ces choses qui vous paraissent à l'avance si naturelles ne laissent pas de vous faire une profonde impression, mes chères Soeurs. Attendez un peu votre tour. Pense-t-on sous le voile blanc comme on pense sous le bonnet de postulante ? J'en doute. C'est que six mois de noviciat et l'arrivée de nouvelles Benjamines vous font vieillir "bon gré mal gré".

Quand vous réfléchissez un peu que bientôt, peut-être trop tôt pour le coeur, vous devrez à votre tour, après avoir prononcé la formule bénie des vœux de religion, quitter le noviciat, vous envoler en Mission, Dieu sait où, le temps semble passer trop vite. On aime son postulat et encore plus son noviciat, ne vous récriez pas.

Mais je reviens à mon récit, j'ai laissé les nouvelles novices à méditer sur la vertu du Saint, dont elles porteront désormais le nom, pendant que les autres prononçaient leurs vœux.

Monseigneur entonne le "Te Deum" avec enthousiasme et les nouvelles professes et novices se prosternent devant l'autel.

Nous continuons le chant malgré notre émotion, c'est le coeur qui parle surtout, et le bon Dieu sait toujours comprendre ses enfants.

La cérémonie se termine par le baiser de paix et une prière commune pour nos familles.

Le reste de la journée, vous le devinez, mes chères Soeurs : un franc "Deo gratias" auquel chacune donne une note gaie. Nous serions peut-être tentées de regretter le départ de nos aînées, mais la Mission étant l'objet de tous les désirs, nous nous contentons de souhaiter à nos Soeurs, un apostolat fécond et leur promettons nos prières.

Le soir, toutes ensemble réunies aux pieds de notre Vierge du noviciat, dans des accents mêlés de confiance, de joie et de reconnaissance, nous chantons notre cantique aimé :

Salut à toi, Notre-Dame d'Afrique,
Notre espérance et l'effroi des enfers !
L'esclave, un jour, te dira son cantique,
Lorsque ta main aura brisé ses fers.

Le peuple esclave, au loin souffre et m'appelle.
Je passerai l'immensité des mers ;
J'annoncerai la céleste nouvelle,
Le Dieu Sauveur, par delà les déserts.

Vivre et mourir pour le salut des âmes,
Voilà ma part et mon suprême vœu
Cœur de Jésus, Cœur aux ardentes flammes,
A ton enfant, donne un zèle de feu !

Apostolat, sacrifice, martyre,
Le jour, la nuit, vers vous j'ai soupiré.
Sublime espoir dont je suis enivré !

.....
Riches trésors, les seuls que je désire,
Donne des saints à l'Afrique infidèle,

Mère du Christ, en nous forme Jésus !
C'est le secret, c'est la source de zèle,
La sainteté moissonne les élus.

Il est indiscret de vous dévoiler les rêves que feront, ce soir, les nouvelles élues ! Robe noire de mariée, voile blanc, couronne de roses sans épines se succéderont sans doute, et quand la cloche du réveil sonnera, on croira entendre quelque accord final du "Te Deum !"

Vous vous demandez si l'on reconnaît, le lendemain, les jeunes novices des anciennes ? Je vous invite alors à regarder les épingles qui retiennent voile et guimpe. Force vous est d'avouer que la nouveauté du costume les embarrasse un peu, mais c'est tout.

Quand viendrez-vous donc, mes chères sœurs, que nous vous fêtions aussi ? En attendant, priez bien pour vos devancières, afin qu'elles deviennent de saintes Missionnaires, c'est là toute notre ambition !

UNE VICTOIRE DE MARIE

Lettre de Sr Jacques-Marie (1) à Mère M. du Crucifix.

Monbasa, février 1911.

Ma bien chère Mère,

Je veux vous faire part d'une des joies les plus grandes que nous ayons goûtées depuis que nous sommes ici. Vous le savez, les débuts d'une mission sont toujours difficiles et les consolations y sont assez rares, aussi celles qui se présentent sont-elles doublement bien accueillies. Laissez-moi donc vous raconter l'histoire d'un pauvre malade arraché à Satan dans des circonstances particulièrement difficiles et où N.-D. d'Afrique a daigné manifester une fois de plus sa miséricordieuse et puissante bonté.

C'était au cours d'une de nos visites de charité à domicile. Une femme Baluchi musulmane nous aborde disant : " Je t'en prie, viens voir mon enfant, malade depuis longtemps. " Nous la suivons.

En arrivant à la maison, nous apercevons assis sur la " baraza " (galerie) un jeune garçon, véritable squelette couvert de plaies et pouvant à peine se soulever. Ses yeux alanguis, son teint pâle, ses mains sèches et transparentes nous ont bientôt dit qu'il est atteint de la tuberculose.

Nous nous approchons et lui adressons quelques bonnes paroles tout en pansant ses plaies. Il paraît souffrir beaucoup et se met à pleurer. " Je suis jeune, dit-il, et je ne puis rien faire. Il y a déjà trois ans que je suis malade, et depuis six mois mon état va s'aggravant. " Nous sommes émues de compassion et nous lui promettons de le venir soigner chaque jour. Cette promesse semble le réjouir.

Un jour que nous n'avions pu rendre à notre pauvre malade notre visite accoutumée, Mohammed, c'était son nom, arrive à la maison. Il avait marché tant bien que mal, soutenu par sa mère, il était si fatigué qu'il nous fallut le réconforter un peu pour lui permettre le retour. Ah ! dit-il, avec tristesse, en s'affaissant à moitié, je croyais que les Soeurs étaient " karisika " fâchées contre moi. Nous le rassurons, mais il insiste pour que nous lui promettions à nouveau nos soins : " vois-tu, ma Soeur, dit-il, quand tu ne viens pas me voir, je souffre beaucoup, je ne peux dormir. "

Sans doute, nous ne pouvons guère améliorer sa situation, mais peut-être en pansant ses plaies, pourrions-nous faire tomber dans son cœur quelque semence de vie. Ainsi pensions-nous.

Nos visites semblaient en effet être pour Mohammed un encouragement et l'occasion de pensées de charité ou de confiance envers Dieu. Souvent le pauvre malade nous faisait des réflexions comme celles-ci : " Les Baluchis ne viennent jamais me voir, lorsque quelques-uns m'approchent, ils s'éloignent bientôt en disant ne pouvoir supporter l'odeur de mes plaies ! toi, pour qui je suis un étranger, tu sembles m'aimer, et tu

(1) Mademoiselle Anita McCone, de Québec.

ne témoignes aucune répugnance à me soigner. Comment cela se fait-il ?” Nous ne manquons pas de lui expliquer comment notre charité compatissante est née de notre religion même, et nous lui faisons connaître le commandement du bon Dieu demandant d’aimer notre prochain, et de lui faire du bien. De lui-même, prenant de là occasion d’aimer Dieu, il fait de nombreuses questions et il n’est pas rare de l’entendre redire qu’il ne veut que ce que le bon Dieu veut pour lui, en acceptant ses souffrances comme l’expression de son bon vouloir : “ Ndu Amri y a Munger, nafenda Munger”, oh ! oui, c’est la volonté de Dieu, j’aime Dieu”. Parfois il s’étonne encore de ce que nous soyons si loin de notre pays. “Tu n’as donc plus tes parents, dit-il ? Pourquoi les as-tu quittés, tu ne nous connaissais pas ? jamais tu ne te fais payer.” Et quand nous lui expliquons que nous sommes venues pour faire du bien aux pauvres malheureux comme lui, “oh ! merci, merci ma Socur, dit-il, en laissant tomber quelques larmes, ta religion est grande, elle est sainte, “ El-hamdou-Lillah !” Dieu soit béni !”

Ces bonnes dispositions, grandissant chaque jour, fortifiaient notre espérance. Certainement cette âme naturellement droite serait à Dieu.

Aussi vous comprendrez notre peine lorsqu’un jour, nous présentant comme d’habitude, nous ne trouvons pas en Mohammed l’accueil accoutumé. Il semble embarrassé, déflant, il se montre taciturne. Il a certainement quelque chose de nouveau. Nous voyons près de lui des personnes inconnues, on nous regarde et on chuchote, et surtout, ce qui est le signe par excellence d’un événement extraordinaire: on balait la maison. Nous ne pouvons retenir une question. Mais Mohammed ne sait que répondre d’une manière évasive : “On nettoie la maison.”

Le lendemain, en route pour notre visite, nous nous demandions un peu ce que nous allions rencontrer après les préparatifs de la veille. Hélas ! nous n’étions pas encore à la hutte, que la mère du malade venant au devant de nous me disait : “Tu ne peux parler à mon enfant, mais ne te fâche pas, dans sept jours il sera guéri.—Puis-je au moins le voir ?—Non, tu ne peux entrer dans la maison car le remède ne réussira pas.”

Devant cette obstination, nous nous retirons le coeur serré, mais bien décidées à ne pas abandonner la partie. Il y a là une âme à sauver, et nous en sommes sûres, Marie triomphera ! Comme nous la recommandons à son amour !!

Quelques jours après, nous nous présentons de nouveau. La mère vient au-devant de nous. Le diable semble inspirer lui-même ses paroles et ses actes ; mais malgré lui, cette fois, nous pouvons pénétrer. La chambre est divisée ; la partie réservée au malade est calfeutrée par de grandes nattes ; nous les soulevons pour approcher de lui. Dans ce petit espace d’une verge carrée, se consomment de grosses bûches, entretenant une chaleur d’étuve. Au milieu d’une épaisse fumée, nous cherchons le pauvre Mohammed ; il est assis sur un petit tabouret, enveloppé d’une étoffe en forme de cloche et qu’une sorcière, nous le supposons à son air, soulève sur la cendre chaude afin de le réchauffer et guérir. En nous voyant : “Je ne suis pas fâché, dit-il, merci beaucoup pour vos bons soins ; mais je veux continuer le remède swahili, vous pouvez cependant venir me voir quand vous voudrez.” Nous le quittons profondément peignées : l’entourage semble soupçonneux, pourrions-nous revenir ?

Deux semaines se sont écoulées ; nouvelle visite chez Mohammed. Cette fois il est installé sur la véranda, mais il est méconnaissable, le moral semble avoir souffert autant que le physique, il est triste et ne dit mot. Son corps n'est plus qu'une plaie purulente ; nous lui offrons quelques remèdes, il répond : " Merci, toi, tu m'as soigné six mois, tu ne m'as pas guéri ; je vais continuer un mois avec le remède swahili."

Nous sommes au mois d'octobre : la Sainte Vierge veut peut-être laisser à la puissance du rosaire, la gloire d'arracher cette âme à l'islamisme.

Mohammed reçoit avec reconnaissance nos visites. Pour nous c'est l'important, car aucun remède ne peut le guérir. Nous profitons de ces



GROUPE DE KABYLES

bonnes dispositions pour lui parler du bon Dieu. Un jour qu'il souffrait beaucoup il nous dit : "Oui, ma Soeur, je souffre beaucoup, mais j'aime ma souffrance, c'est la volonté de Dieu, je souffre pour Lul." Il ajoute : " personne ne vient me voir, pas même un enfant ; je n'ai plus que maman et les Soeurs qui m'aiment." Pauvre infortuné ! son état rebute tout le monde ; mais sous cette enveloppe, il y a une âme que nous voulons à tout prix ; et nous l'aurons, car tant de souffrance et de résignation seront-elles inutiles ? Dieu ne le permettra pas. D'ailleurs la confiance

Un matin donc, la mère de notre protégé arrive à la mission en toute hâte, et demande que nous allions soigner Mohammed. Il souffre beaucoup, nous dit-elle ; toute la nuit il vous a réclamées, demandant que vous veniez le panser comme autrefois.

Nous partons et trouvons l'enfant bien mal. Nous en informons le Père de la mission qui va le voir, lui aussi. Une heure après, le Père revenait nous disant : " Mohammed accepte toutes les vérités de notre sainte religion, à trois heures de l'après-midi, il deviendra l'enfant du bon Dieu."

Le lendemain, nous nous hâtons d'aller voir notre nouveau chrétien ; nous le trouvons très affaibli et nous nous demandons s'il pourra supporter un pansement. Je lui dis donc : " tu es bien fatigué, ce matin ; si tu veux, je te soignerai demain.—Oh ! non, ma Soeur, dit-il, lave-moi bien ; tu ne me fais pas mal ; autrement je souffre trop, car les vers et les fourmis me dévorent." Et en effet, avec les chairs pourries pullulent vers et fourmis, et des morceaux d'os se détachent.

Nous le soignons du mieux possible, puis il nous dit : " tu sais, ma Soeur ?—Mais quoi donc ?—Je suis, depuis hier, l'enfant du bon Dieu ; mais je suis aussi ton enfant. Oh ! si tu voulais m'emmener chez toi, comme je serais heureux ! vois-tu, ici je n'ai pas de père ni de mère, maman me dit de m'en aller. Maintenant je suis trop malade, je ne peux pas ; je vais mourir, j'ai peur ; toi, tu es ma mère, emmène-moi." Hélas ! il faut lui dire l'impuissance où nous sommes de répondre à son désir. Si nous avions un local qui nous permit de le loger, il y a longtemps que nous l'aurions reçu.

A peine arrivées à Monbasa, nous avons eu plus d'une fois le coeur serré en voyant notre trop petite installation. Si plus tard les secours de la charité nous permettent de construire quelque chose pour les malades, que d'épis nous pourrions glaner pour le ciel !

Nous promettons à Mohammed de lui apporter désormais sa nourriture quotidienne, et nous continuons nos visites. Un matin, nous trouvons sa mère assise à la porte, je lui dis : " Je suis venue de très bonne heure, peut-être est-il trop tôt ?—Non, non, ma soeur, je vais porter Mohammed sur la " baraza ". Je préparais les remèdes, lorsque le frère du malade, qui par hasard se trouvait là, sort et me dit : " Ma sieur, viens ici, regarde Mohammed", j'entre, le malade jette sur moi un long regard comme pour me dire : " Fais attention, je ne suis plus seul." Ce regard était le dernier : il perd connaissance et l'agonie commence.

A-t-il compris les paroles du bon Dieu que tout bas j'ai murmurées à son oreille ? Je l'espère. M'adressant à la mère, je dis : " Mohammed va mourir." Alors commencent les cris et les lamentations d'usage. Très émue, je récite doucement quelques prières afin d'implorer la miséricorde du bon Dieu sur cette âme qui bientôt va paraître devant Lui. Le mourant est calme. Depuis huit jours qu'il est chrétien, que de mérites il a dû amasser par sa résignation et le généreux sacrifice de sa vie ! Avant son baptême, il avait si grande envie de guérir !

En un instant, la maison est remplie ; un vieux marabout arrive, puis un autre ; Ils nous regardent, mais ne disent mot. Ils savent que nous sommes bien vues par la famille. On nous offre un siège. Nous voilà donc, nous, religieuses missionnaires, assistant au dernier assaut livré par Satan à une âme que Marie veut sauver. Et tandis que les marabouts

font, à haute voix, alterner leurs prières et leurs chants : les grains de notre chapelet glissent silencieusement entre nos doigts cachés par les manches de nos robes, et nos "ave" aussi silencieux, montent avec ferveur, de nos coeurs, à notre Mère bénie !

Les marabouts soufflent par trois fois sur le moribond. O mon Dieu, pensons-nous, que le souffle de votre Esprit-Saint détruise en cette âme l'empire de Satan ! Après quelques efforts, faits sans succès pour empêcher les chants, nous sortons et prévenons de nouveau les missionnaires.

Le Père Supérieur se rend à la hutte. On dirait que le malade l'attendait pour donner signe de vie : ses yeux s'ouvrent, son regard mourant se porte sur le prêtre, comme dans une prière suprême : celui-ci s'approche, et, après quelques instants, par une secrète absolution, il assure le triomphe de Marie sur Satan, car l'âme de "Victor" prenait son vol pour le ciel au moment même où le prêtre prononçait la dernière parole.

Ne pouvons-nous pas dire une fois de plus : "Les desseins de Dieu sont impénétrables !" Et quelle joie pour le coeur de la petite soeur missionnaire que la pensée d'avoir contribué au salut d'une âme.

Je vous ai écrit bien longuement, ma chère Mère, je parlerai pourtant encore pour exprimer un souhait : Puissent quelques âmes généreuses venir en aide à notre nouvelle mission ! Une petite aumône, de temps en temps, nous permettrait de construire quelques cases où nous pourrions recevoir les pauvres abandonnés de tous.

Sr. JACQUES-MARIE, S. M.



L'OUVROIR INDIGÈNE DE GHARDAIA (SAHARA)

Extrait du journal de la Mission.—Mère M.-Augustine (1) Supérieure

1er janvier. — Nous recevons la visite du Commandant accompagné du Caïd et de quelques indigènes. Ces derniers visitent notre nouvelle installation ; les salles de travail et les métiers les intéressent tout particulièrement. "C'est grandiose" dit l'un d'eux, ne trouvant pas d'autre expression pour exprimer son admiration. Ils trouvent surtout que c'est "caché", et que leurs femmes et leurs filles seront à l'abri des regards indiscrets.

6. — Les femmes mozabites multiplient leurs visites : elles sont tout heureuses de voir les Soeurs s'occuper du tissage et du travail de la laine : elles nous donnent des conseils qui nous sont précieux. Les plus sauvages se sauvent au bout de quelques minutes dans la crainte d'être vues.

10. — Les leçons de morale données par Mère Augustine sont fort goûtées des femmes. Dans leurs maisons, elles répètent ce qu'elles ont

(1) Mlle Blanche Crevier, de Montréal.

entendu ; leurs bonnes dispositions nous encouragent et nous font augurer quelque fruit de ce commencement d'apostolat.

17. — Une cinquantaine d'enfants fréquentent régulièrement notre ouvroir. Toutes ou presque toutes sont des enfants pauvres. La plus grande partie d'entre elles viennent à jeun ; les plus fortunées ne prennent qu'un peu de café noir sans pain. Hier, une fillette apporta une orange ; à la vue de cette friandise, toutes les petites mains se tendirent ; aussitôt un trou est pratiqué dans l'orange dont le jus est aspiré par la propriétaire d'abord ; ensuite elle la passe à ses voisines et le fruit fait ainsi le tour de l'ouvroir. Quand quelqu'une apporte une poignée de couscous, chacune en reçoit quelques grains et afin de les contenter toutes, la donatrice n'en profite pas plus que ses compagnons. . .

— A ces quelques lignes qui nous montrent les progrès encourageants que le labeur incessant de nos Soeurs parvient à réaliser, j'ajouterai que, parfois, nous avons le bonheur de constater que nos chrétiens sont animés d'un grand esprit de foi et d'un zèle tout apostolique. N'est-elle pas belle et touchante, en effet, dans sa simplicité, cette histoire extraite d'une lettre de l'une de nos néophytes arabes à la Supérieure du poste où elle a été élevée, et que nous laissons dans son style propre et son orthographe :

" Une pauvre petite de 2 ans a été cuite dans le feu comme elle
" n'est pas très loin de nous, j'ai dit à ma belle soeur de me permettre
" d'aller la voir si je pourrai sauver cette pauvre petite âme qui a été ra-
" chetée par le sang d'un Dieu ma belle Soeur a été voir elle m'a dit qu'il
" y avait trop de monde, je ne pourrai pas faire ce que je veux, je me suis
" fait accompagner j'ai pris avec moi une bouteille j'ai versé l'eau bénite
" dans un vert et j'ai remplies la bouteille d'eau et je me suis fait accom-
" pagnés arrivé à la maison de la petite je me suis troublé car il y avait
" du monde comme des mouches j'avais peur de manquer à mon coups je
" me suis approché de la pette qui a été complètement cuite on m'a fait
" place car tout le monde croyez que c'est fait du remède pour les rassurer
" je prenais un peu de laine je trempai dans ma boîte où il y avait de
" l'eau bénite je la soigné comme cela tous le mondes me manger des yeux
" je tremblai car ce que je voulais faire est grand je n'ai tait pas digne de
" le faire je l'ai baptisé, le soir même elle est morte. "

PETIT ANGE ET BON LARRON

Lettre de Sr M.-St-Albert (1)

À Mère M.-du Crucifix, Supérieure du Postulat de Québec

Ma bien chère Mère,

Je viens vous annoncer mon bonheur : mon rêve est accompli, je suis enfin en mission ! et en mission à Biskra, la petite ville aux verts palmiers, au ciel toujours bleu. Vive Biskra ! Vive le Sahara !

Partie du noviciat le mercredi soir, 29 juin, j'arrivai au terme de mon voyage le lendemain soir, à 11 heures et demie.

(1) Mlle Anna-Marie Archambault, de St. Michel des Saints, actuellement au Postulat de Québec.



Les Sœurs et leurs élèves de l'Ouvroir.—A gauche Sr St-Arsène, à droite Sr St-Albert.

Inutile de vous dire que j'avais le cœur bien gros, en quittant la chère maison où j'ai passé les deux plus belles années de ma vie. Mais pourquoi m'attrister ?... Jusqu'ici j'ai été trop heureuse pour avoir à m'inquiéter de l'avenir. Aussi, c'est avec tout mon enthousiasme de Missionnaire et de Canadienne que je fais mes premiers pas dans la vie apostolique.

Dès le lendemain de mon arrivée j'ai le bonheur d'aller en excursion : nous nous dirigeons vers les villages arabes ; les tentes des nomades ont aussi notre visite. C'est sous la protection de la sainte Vierge que nous nous acheminons vers le désert. Nous célébrons aujourd'hui la fête de sa Visitation ; puissions-nous à l'exemple de notre Bonne Mère, faire un peu de bien aux pauvres malheureux que nous rencontrerons.

Après déjeuner, nous mettons vite tabliers et manches, car sans cette précaution nos robes blanches risquent fort de ne pas être immaculée ce soir ; et puis le large chapeau vient compléter le costume des petites Soeurs excursionnistes, enfin, "the last but not the least", le panier de remèdes au bras, nous partons. "In nomine Christi".

Nous voici bientôt dans un village — Ras-el-Gueria. Une fillette nous aperçoit ; la nouvelle est vite répandue. "Les Soeurs, les Soeurs sont là !" En un clin d'oeil hommes, femmes, enfants nous entourent, et c'est à qui sera soigné le premier. "J'ai mal à la tête, soigne-moi tout de suite." — "Non, reprend un autre, j'ai mal aux dents, c'est moi qui ai parlé le premier, etc., etc."

La discussion s'engage entre les rivaux, et pour échapper à ce brouhaha nous entrons dans la première maison. Comme toutes les habitations du Biskra indigène, cette maison est construite en terre séchée au soleil ; elle forme un carré et est surmontée d'une terrasse ; aucune fenêtre ne s'aperçoit, seule une porte, peinte en vert, sert de cheminée, de fenêtre, etc. — Pour pénétrer à l'intérieur, nous devons nous courber : cependant, nous ne sommes pas grandes, Soeur Isidore et moi, vous le savez.

Tout est sombre là-dedans, je ne distingue rien ; ma compagne va et vient dans ce labyrinthe, c'est un pays connu pour elle ; aussi j'ai la précaution de tenir un coin de son voile afin de ne pas m'égarer. Nous tournons et retournons dans des corridors aussi obscurs les uns que les autres. Enfin là-bas, au fond, un filet de lumière. Nous avançons toujours, et tout à coup, un gémissement se fait entendre, puis un autre : nos yeux s'habituent peu à peu à l'obscurité, et nous voici devant une pauvre femme étendue sur une natte, pâle, l'air misérable et découragé. Jetant sur nous un regard anxieux elle nous présente un paquet de chiffons d'où sortent de faibles vagissements. Est-ce possible ? un petit être serait là-dessous ! Vite, nous enlevons les guenilles et constatons que le pauvre bébé n'a plus que quelques heures à vivre. Il s'agit donc de lui administrer le bon remède. Ma compagne, en bonne soeur aînée, me laisse la joie de ce baptême.

Il n'est pas besoin de vous dire, ma bien chère Mère, quelle émotion je ressentis en ce moment : mon cœur battait si fort !... Je comprenais alors la grandeur, la beauté de ma vocation...

Tandis que Sr Isidore cause avec la mère, je prends "la bonne bouteille", et verse l'eau sainte sur ce front d'enfant en prononçant les paroles

sacramentales. Je donne au nouveau petit ange le nom de Joseph-Roch-Albert, en souvenir de mon père bien-aimé. C'est fait ! dans ce pauvre gourbi habitera désormais un chrétien. Jusqu'au jour — prochain, je l'espère — où les anges du ciel viendront, joyeux, chercher ce petit frère, pour lui faire partager le bonheur infini, que, sans notre humble ministère, il n'eût jamais goûté. Dieu nous a choisis pour Le faire connaître et aimer de ces pauvres infidèles ! Il y a bien un peu à souffrir, mais ne nous plaignons pas ; ne faut-il pas acheter le ciel ? et après tout, la monnaie que nous offrons en échange est si peu de chose !

Je vous quitte en recommandant à vos bonnes prières, notre cher hôpital de Biskra, nos oeuvres, nos enfants, etc.

Je me porte à merveille sous ce soleil de feu, et je suis toujours la plus heureuse du monde.

Sr M. ST-ALBERT, Rel. Miss. d'Afrique.

UNE FÊTE DE NOËL CHEZ LES AKIKUYU

(Mangu, Afrique Equatoriale.)

Lettre de Sr. Thomas de Villeneuve (1) à Mère M.-du Crucifix.

Ma bien chère Mère,

Nous sommes au lendemain de Noël et cette fête de l'Enfant Jésus a laissé de si douces joies dans nos coeurs, que je ne puis résister au désir de vous envoyer le récit, pensant bien vous faire plaisir ainsi qu'à nos chères petites soeurs postulantes. Nos bons Akikuyu en garderont eux-mêmes longtemps encore le souvenir. C'était si nouveau pour eux — et si merveilleux aussi ! Que vous eussiez aimé, ma Mère, entendre leurs naïves exclamations redire incessamment dans la journée d'hier leur joie et leur étonnement. Vous riez, sans doute, vous demandant comment — avec notre si petit nombre de catéchumènes ou de chrétiens — nous avons pu faire merveille, alors surtout que vous connaissez notre pauvreté.

Le fait est que dans notre chère mission de la "Ste-Famille" nous n'avons guère à envier le dénuement de Nazareth. Si nous avons pu puiser dans les réserves de Sr Agathe, notre embarras eût été moins grand ; mais en mission, je ne sais pourquoi, on gagne assez vite la science de faire quelque chose avec peu sinon avec rien. Cette fois encore nous en fîmes l'expérience : nous sûmes donner à notre modeste chapelle une parure, et l'enrichir de l'étable et de la Crèche où nos chers Noirs trouvèrent tant de bonheur à prier le Divin "Bambino". Quelques journaux bien badigeonnés, avaient suffi pour simuler pierres et rochers ; et c'était plaisir de voir nos grands enfants noirs demeurer stupéfaits

(1) Mlle Léda Bégin, d'Hébertville (Lac St-Jean).

en voyant cette maison élevée si vite, avec de si belles pierres qu'ils n'avaient point aidé à transporter !

Pourtant c'était le bel Enfant, couché dans la petite crèche de bois rugueux, et sur un peu de paille, qui les captivait davantage. A genoux devant ce Divin Petit Roi, ils semblaient comprendre quelque chose des grands abaissements de l'Enfant-Dieu, et demeuraient là bien longtemps silencieux.

Vous dirai-je, ma Mère, que nous-mêmes nous nous sentions bien émues ? Si loin de la patrie, si seules dans notre forêt, en face de cette petite Grotte nous rappelant l'isolement volontaire de notre doux Sauveur,



PAIENS—AKIKUYU

nous éprouvions au coeur ce que vous pouvez comprendre et que je ne où s'ouvrirait la porte de la petite chapelle qui, pour ce jour, leur semblait le vestibule du ciel... A minuit, nos chers Noirs entonnèrent le Noël d'Adam, et pendant la sainte messe, ils mêlèrent les chants français saurais vous dire, et notre prière montait alors fervente pour demander à Dieu que son règne arrive !!! Ah ! ma Mère, de tels instants fortifient et font mieux apprécier la grande faveur de la vocation. Mais n'anticipons pas et revenons à la fête.

La messe de Minuit devait réunir chez nous la petite chrétienté. Bien avant l'heure, nos Akikuyu étaient là, attendant impatiemment le moment aux cantiques kikuyu. Quelques païens avaient obtenu le privilège d'assister à cette cérémonie qui les impressionna vivement.

— Le lendemain, nous allions à la mission des Pères pour la grand-messe.

L'affluence des païens était nombreuse. Ils restèrent devant la porte pour entendre la musique et les chants. Après la messe, les huit chrétiens baptisés la veille vinrent nous saluer. La joie et le bonheur rayonnaient sur leur front : les autres des contemplaient avec envie. C'étaient six jeunes gens et deux hommes mariés devenus ainsi l'espérance de la mission qui cette année a donné treize chrétiens de plus à l'Eglise et qui, nous en avons confiance, verra doubler ce nombre l'année prochaine.

Mais pour les Noirs, une fête religieuse ne saurait suffire, et nous voulions leur donner complète satisfaction. Aussi, de retour à la maison, nous hâtons les préparatifs du repas auquel tous nos ouvriers avaient été invités. A 11 heures, ils étaient là une soixantaine, attendant patiemment et silencieusement. Nous les rangeâmes par groupes de dix dans la salle ombragée formée par nos grands arbres. Un petit bâton posé à terre suffisait pour séparer les groupes et nul n'aurait osé franchir cette clôture... Puis les brasiers s'allumèrent, les rôtis se firent en plein air, et bientôt, à la satisfaction de tous furent distribués viande, patates et sel (friandise du jour) accompagnés de thé et de pain européen dont l'apparition amena une exubérance de joie indescriptible.

Cependant une surprise les attendait encore : un arbre de Noël dressé au milieu d'un petit bosquet à quelques pas de la maison. Les yeux qui s'ouvrirent démesurément semblaient n'être pas assez grands pour le considérer... Chacun s'assied, mais non pas en silence, la cuicillette se fait rapidement, les mains se tendent pour recevoir bonbons, tabac, fil, petits sacs d'aiguilles ou d'épingles tombant de l'arbre merveilleux. Chacun répète en bon français : "Merci, ma Mère, merci, ma Mère !" et tous reprennent le chemin de leurs villages.

Toutefois les femmes qui elles aussi, ont pris part à la fête, veulent témoigner plus grandement leur reconnaissance. Elles nous suivent jusqu'à la maison où elles exécutent à l'envi des danses du pays en s'accompagnant de leurs chants accoutumés. Une pincée de sel, les récompense de leur amabilité : elles nous quittent alors et notre petite Communauté reprend sa vie régulière.

Ma Mère, je veux de nouveau vous dire qu'elle joie cette fête a laissée à nos coeurs. La docilité de nos Noirs, le bon ordre qu'ils ont gardé, l'impression profonde qu'ils ont ressentie, la satisfaction goûtée par chacun nous donnent la ferme espérance que leur affection pour la Mission aura grandi en eux ainsi que leur confiance. Il faut si peu pour gagner ces pauvres gens !

Si donc quelques âmes charitables voulaient nous aider à procurer un peu de bonheur à nos chers Akikuyu, en leur envoyant quelques gâteries pour Noël, nous leur en serions très reconnaissantes.

J'espère que vos chères postulantes prieront pour notre mission si intéressante et je les remercie à l'avance.

SR THOMAS DE VILLENEUVE,

Rel. Miss. d'Afrique.

UN ATELIER DE TISSAGE EN ALGERIE

Lettre de Soeur Bernard (1), directrice, à sa soeur Mme Lacroix

Ma chère soeur,

Depuis longtemps je t'avais promis quelques détails sur notre atelier de tissage, les photographies que je t'envoie t'aideront à mieux comprendre la petite description que je vais te faire.

Notre ouvroir ne fonctionne que depuis la fin d'avril 1908. Il avait été ouvert le 1er janvier 1907, mais dans un appartement provisoire où nous étions logés si à l'étroit, que le travail nous y était très difficile. Puis notre soeur, la maladie m'a fait de nombreuses visites, qui m'ont obligée à passer plus de temps à l'atelier de la souffrance qu'à celui du tissage, et pendant ce temps, tu peux croire que mes petites apprenties ne faisaient pas merveille. Peu à peu les choses se sont améliorées, et sur la d'avril nous nous sommes installées dans un local un peu plus grand et mieux aménagé. Sans doute tout y est pauvre, mais ne faut-il pas nous souvenir que nous sommes missionnaires ?

Je te présente tout mon petit monde en train de travailler. Dans le premier groupe tu vois des cardeuses et des bobineuses, puis, assises par terre à la mode du pays, trois charmantes petites filles occupées à ouvrir de la laine, ou, comme on dit vulgairement au pays, à "échiffer de la laine". L'une d'elles a une intéressante histoire. Cette enfant, âgée de cinq ans, nous a été donnée à 18 mois, voici dans quelles circonstances. Je t'ai souvent parlé des tournées apostoliques dans lesquelles nous soignons toutes les misères que nous rencontrons chez nos pauvres indigènes. Souvent durant ces excursions, nous avons le bonheur d'ouvrir le ciel à des petits anges qui ne tardent pas ensuite à s'envoler joyeux en paradis.

Deux Soeurs partent immédiatement après la messe, munies d'un panier contenant les remèdes les plus usités et surtout la précieuse petite bouteille d'eau. Il faut faire quelquefois plusieurs heures de chemin à travers les pierres et les épinés, mais peut importe, le pensé de trouver une souffrance à soulager, une âme à sauver, fait oublier bien des fatigues. Un jour donc, deux de nos Soeurs rencontrèrent sur leur route un garçon d'une douzaine d'années, conduisant un petit âne chargé d'une paquet de chiffon. Par une inspiration de leurs bons Anges, elles lui demandèrent ce qu'il y avait dans ce paquet.

"C'est ma petite soeur.

— Et, dit une des Religieuses, où vas-tu ainsi avec elle ?

— Vois-tu, répondit le gamin, je n'ai plus ni père, ni mère, je ne peux lui donner à manger, elle meurt de faim : regarde comme elle est maigre..." Et, ce disant, il enlevait la guenille enveloppant la pauvrete qui, en effet, semblait plutôt un squelette qu'un être vivant.

"Mais, dit encore la Soeur, que vas-tu en faire ?

(1) Mlle Adélaïde Morin, de St-Norbert d'Arthabaska.



SEUR ST-BERNARD AVEC SES ÉLÈVES DANS L'ATELIER DE TISSAGE

—Eh bien, plutôt que de la voir souffrir, je vais la jeter au Chélif (cours d'eau ru pays).

—Si tu veux me la donner, j'en prendrai soin, et je lui donnerai à manger.

Le garçonnet accepta très volontiers, mais en bon musulman il crut devoir exiger un prix, bien que pourtant il se fût proposé de noyer sans aucun scrupule la chétive petite créature. Il fut donc convenu que le lendemain il conduirait sa soeur à l'Hôpital, et recevrait comme rançon une miche de pain. Un gros pain, aux yeux du petit bonhomme, c'était toute une fortune. Et le lendemain de bonne heure, la Soeur vit arriver à sa grande surprise (car elle n'y comptait guère), le gamin avec son précieux trésor. La petite se nommait Mastoura, elle s'appelle aujourd'hui Marie-Louise. Cette enfant est d'une docilité et d'une sagesse peu commune, elle est douce et reconnaissante et aime déjà Jésus et Marie de tout son coeur.

Le deuxième groupe comprend les fileuses, au nombre de six ; quelques-unes savent aussi tisser. C'est plaisir de voir les rouets marcher ensemble, tandis que nos petites ouvrières chantent quelque pieux cantique. Cette gentille tête blonde toute frisée, c'est Gabrielle, la plus jeune, qui n'a que sept ans et est bien fière de travailler comme les grandes. Thérésia est une charmante négresse qui sous sa peau d'ébène cache une bien belle âme, elle est pieuse, sérieuse, consciencieuse ; je puis vraiment compter sur elle. Anne-Marie est aussi intelligente qu'elle a mauvais caractère : je constate cependant chaque jour l'action de la grâce sur cette sauvage enfant. Je l'ai recueillie à Biskra lorsque j'y étais comme supérieure. Son père, pauvre vieillard sur le point de mourir, vint un jour frapper à la porte de l'Hôpital, ou " Rit Allah " (maison de Dieu), comme il est écrit sur la façade en caractères arabes. On est toujours bien reçu dans la maison du Bon Dieu, et notre brave homme eut la consolation de le constater à son grand avantage, car avec les soins du corps, il reçut ceux de l'âme et devint l'enfant de Dieu.

Le pauvre vieux avait avec lui son enfant, fillette d'environ 4 ans, nommée Merzaga. Sentant sa fin approcher, il me fit appeler et me dit : " Kabrana " (Supérieure), je vais mourir, ma fille n'a plus personne. Quand je serai mort, les Arabes vont le prendre pour la vendre ; je te la donne, sois sa mère, et fais-en ce que tu voudras." Je lui promis que j'aurais bien soin de sa fille et il mourut en paix. Merzaga, envoyée à St-Charles, y grandit en âge et en sagesse ; elle a été baptisée, a fait sa première communion et a été confirmée. Anne-Marie se confesse chaque samedi et fait la sainte communion deux ou trois fois par semaine. C'est dans la fréquentation des sacrements qu'elle puise le courage de vaincre sa nature diabolique. Elle travaille avec moi depuis six mois seulement, et c'est déjà une de mes plus habiles ouvrières.

Enfin Marie-Josèphe, vieille fille qui touche à ses 50 ans. Elle a été recueillie lors de la famine qui, désolant l'Algérie en 1868, fit concevoir au Cardinal Lavigerie la pensée de fonder notre Congrégation. Marie-Josèphe est ma meilleure tailleurse de catalogue, elle fait cela à la perfection.

De la filature passons au tissage. Ici c'est le bobinier, garni de 200 bobines de toutes formes et de toutes grandeurs, puis l'ourdisseur sur

lequel je préparais dernièrement une pièce de soie. Tu te demanderas sans doute d'où vient cette soie ? Ce sont des débris de toutes sortes, des soies mises au rebut dans les manufactures, parfois si fanées qu'on n'en distingue plus la couleur, et si embrouillées qu'on ne sait comment les démêler. Ce sont des bouts, toujours des bouts qui, attachés les uns aux autres, ont fini par me donner une pièce de 30 verges de longueur sur deux-tiers de verge de largeur.

Marie-Josèphe, malgré son âge avancé, a fini par apprendre à tisser, et fait en ce moment un solide croisé à carreaux bleus et blancs, qui servira à confectionner l'uniforme de nos orphelines. C'est du coton que nous avons travaillé et teint nous-mêmes ; la matière première nous avait été donnée par des manufactures, et ce n'a pas été un petit travail que de débrouiller ce coton, le doubler et le retordre pour en obtenir un fil convenable.

Nous avons beaucoup travaillé cette année, et je vais t'énumérer tout ce qui est sorti de l'atelier. Mon premier travail fut un rouleau de tapis de 45 verges, genre écassais ; la trame est en catalogne, mais si bien taillée, qu'il faut savoir que ce sont des chiffons pour le croire. Et sais-tu comment je me suis procuré la chaîne ? Je ramassai de vieilles cordes, et aidé de mes premières ouvrières, je me mis en devoir de les défaire, puis de doubler, de retordre les brins et de les teindre, ce qui me donna une chaîne très solide. Je fis ensuite un autre rouleau de 15 verges, puis trois couvertures blanches à franges : une pièce d'étoffe de 25 verges et une autre en soie de 4 verges, avec laquelle nous avons fait des couvre-autel ; trois pièces de croisé pour les enfants, chacune d'une quarantaine de verges, et une pièce de couvertures, largeur 5 pieds. Ensuite, et toujours avec des vieilleries, nous avons tissé un tapis très convenable pour une de nos chapelles, dédiée à N.-D. d'Afrique.

Tout en tissant, nous avons aussi préparé de l'ouvrage, et nous avons à mettre sur le métier 86 verges de couvertures, une pièce de soie et deux pièces d'étoffe à l'usage des Soeurs.

Nous allons lentement, car nous ne sommes pas bien outillées. C'est ainsi que nous cardons la laine avec des cardes à main ; si j'avais un petit métier pour tisser la soie, cela irait plus vite et serait moins fatigant. Avec plus d'outils, je pourrais aussi employer plus d'ouvrières, utiliser plus de choses et faire plus de bien.

Mais j'espère que le Bon Dieu bénira mes efforts, et fera prospérer cette oeuvre pour le bien de nos pauvres indigènes, et pour sa plus grande gloire.

Mon souvenir reconnaissant se reporte souvent vers les chères Soeurs de Saint-Hyacinthe, qui m'ont initiée avec tant de bonté, il y a quelques années, au travail que j'enseigne à mon tour, à nos enfants.

Adieu, ma bien chère soeur, je te demeure toujours bien affectonnée en Notre-Seigneur.

EN ROUTE POUR LE PAYS DES NOIRS

Lettre de Sr. M. Léonie (1) à sa famille

A bord de l'“Oxus”, 10 mai.

Mes chers parents,

Une carte envoyée de Marseille vous a déjà annoncé notre départ pour le 10 et l'intention où je suis de vous envoyer à mon arrivée de Kisubi, le récit détaillé de notre long voyage. Pourtant, comme vous avez lu dans la Visite Annuelle de N.-D. d'Afrique 1909, le journal de Sr. Jacques Marie faisant avant moi le même trajet, je me bornerai à relater ce que chacune de nos journées pourra avoir de plus saillant.

Il va sans dire qu'hier nous allâmes mettre sous la protection de N.-D. de la Garde notre voyage et notre futur apostolat.

C'est vers midi que l'“Oxus” qu'uitte le port. Nos soeurs de Marseille nous accompagnent à bord pour nous donner le dernier adieu. Bientôt elles nous quittent, le bateau s'ébranle, l'heure tant désirée est arrivée. Quatre de mes compagnes qui son françaises disent adieu à la douce France, qu'elles ne reverront peut-être jamais ; pour moi, je jette un regard par delà l'Océan et envoie un dernier adieu au cher Canada, à vous, mes bien-aimés parents, à tous ceux que j'aime ; à mon noviciat où je laisse ma Léonie (2). Oh ! ce n'est pas sans larmes que l'on se sépare ainsi de ceux qui nous sont chers, mais c'est pour Dieu et pour les âmes !

Nous sommes très bien installées. Trois cabines à notre usage, deux soeurs par cabine. Les noms de nos futurs postes leur sont attribués : Villa-Maria, Nyoondo, Kisubi. Nous aurons, je l'espère, le bonheur d'assister à la messe chaque jour ; deux Pères voyagent avec nous jusqu'à Mombasa...

A mon journal, je veux, chers parents, ajouter quelques mots sur Kisubi, ma nouvelle résidence, et vous dire quelles sont mes premières occupations.

Notre maison est située en pleine campagne à trois lieues d'Entebbé. La saison des pluies est terminée depuis quelques jours, et la végétation est très florissante. Nous jouissons aussi d'une vue splendide sur le lac Nyanza.

Toutes les semaines nous allons en excursion visiter nos pauvres noirs ; nous n'avons pas, comme nos Soeurs du Nord, le privilège de baptiser les petits enfants, car ici, comme au Canada, les parents portent leurs enfants à l'église pour les cérémonies du baptême. De plus, il y a

(1) Mademoiselle Marie Valin, de St-Augustin, Portneuf.

(2) Soeur Marie Alma, novice.

toujours un catéchiste dans chaque village qui instruit ceux qui veulent se faire chrétiens.

Pendant les quelques semaines de voyage, j'ai pu apprendre quelques mots de "ruganda" langue du pays ; mais je vais l'étudier avec ardeur afin de pouvoir bientôt me rendre utile et faire plaisir à ceux que nous visitons. Ces braves noirs sont si heureux lorsque les Soeurs s'intéressent à leurs familles, à leurs cultures, etc., et puis j'aimerais tant à faire le catéchisme...

Il faut bien que je vous dise encore ma joie d'avoir vu arriver presque en même temps que moi le sucre du pays et l'envoi de l'Ouvroir de N.-D. d'Afrique, m'apportant plusieurs robes de 1ère communion, du linge d'autel, des médailles, croix, chapelets, etc. : si vous aviez vu le bonheur de ces chers petits noirs, au déballage de la caisse.

Adieu mes chers parents, je termine cette longue lettre en vous promettant de revenir bientôt, je vous embrasse bien tendrement.

Votre affectionnée,

Sr. M. LEONIE, S. M.

AUX ELEVES DES URSULINES DE ROBERVAL (1)

Biographie de Maria-Angela-Raphael.

Votre enfant s'appelle aussi Nnakuwala. Pauvre petite ! elle a bien failli rester la proie du démon. Ses souvenirs se reportent jusqu'à sa plus tendre enfance. Sa mère, nous a-t-elle dit, était une sorcière renommée et l'on venait de toutes parts la consulter. La vieille, dans l'exercice de son métier, paraissait tout environnée de flammes, et les païens, venus pour la questionner, se prosternaient alors en tremblant et écoutaient avec respect les oracles qui sortaient de sa bouche. Plusieurs fois Nnakuwala voulut se mêler à ces cérémonies païennes ; mais sa mère entraînait alors en fureur et la repoussait avec vivacité. Elle devait donc s'en aller bien vite, toute fâchée de ce rebut, dormir sur sa natte dans un appartement voisin. Satan comprenait peut-être déjà qu'un jour cette petite païenne deviendrait l'enfant du Bon Dieu et la vôtre, votre Maria-Angela-Raphaëla.

Près de sa mère, dans leur pauvre hutte, Nnakuwala vivait cependant assez heureuse, car la vieille sorcière, quand elle n'était plus possédée par le démon, témoignait à son enfant beaucoup d'affection. Mais la variole vint mettre fin à cette apparente félicité. Cette terrible maladie, qui fait encore tant de ravages parmi les Baganda, sévit dans leur village et la sorcière fut une des premières victimes. Son enfant devint alors la propriété d'un vieux païen. Elle vivait chez cet homme, quand un jour on lui apprit qu'il y avait, dans le pays, des Blancs, apôtres de Dieu. "Moi

(1) Les élèves du Pensionnat de Roberval ont jadis donné un bel exemple. Toutes, grandes et petites, ont fourni la somme nécessaire pour le rachat d'une petite fille et d'un petit garçon. Nous reproduisons partie de la biographie de la petite fille, Marie-Angèle-Raphaële.

aussi, j'irai les voir," dit-elle aussitôt à ses petites compagnes qui fréquentaient déjà les catéchismes. Le lendemain elle quitte donc résolument sa hutte et son village et la voilà partie avec ses amies. Après quelques heures de marche elles arrivent à la mission. Nnakuwala avait bien peur ; elle se demandait avec anxiété ce qui allait arriver.

Timidement elle entre donc dans la grande cour du poste et se tient dans un coin du hangar affecté aux instructions. Un Père arrive et fait le catéchisme. Notre petite païenne ne comprend pas toutes les paroles du missionnaire, mais l'une d'elles restera gravée dans son cœur et n'y sera pas lettre morte. "Revenez bien prier, mes chers enfants", avait dit l'apôtre du Bon Dieu. Vous verrez qu'elle n'oublia pas ce conseil du zélé Missionnaire.

Nnakuwala se demande alors ce que sont bien ces hommes blancs qu'elle voit pour la première fois. Elle voudrait savoir s'ils sont des hommes ou des esprits. Pour se convaincre, déjà enhardie par la bonté du prédicateur, elle s'approche de lui et touche l'un de ces souliers, puis elle examine son visage. Mais, à ce moment, le Père fait un mouvement sur sa chaise et la petite prend la fuite tout effrayée. Toutefois elle se rassure de nouveau, et c'est toute contente de sa visite qu'elle s'en retourne, bien décidée à revenir et à prier.

Une grande déception l'attend au village. Son maître ne veut pas entendre parler de religion et il défend à l'enfant de retourner auprès des Missionnaires. Mais la grâce l'emporte bientôt dans cette petite âme sur la crainte que lui inspire la menace du vieux païen. A la première occasion, Nnakuwala s'échappe et arrive de nouveau jusqu'à la Mission. Cette fois, elle est plus courageuse. Elle s'approche tout près du Missionnaire qui explique le catéchisme en images. Les paroles du prêtre et sa douceur la captivent. Elle apprend alors que nous avons au ciel un bon Père qui aime beaucoup ses enfants qui prient. Et elle se dit : "Ce sera mon cas : Il m'aimera, car je prierai bien, moi aussi."

Cependant, ce ne sera pas sans difficultés qu'elle réalisera son projet, car son maître est furieux d'avoir été désobéi. Il veut, à tout prix, empêcher que son esclave ne prie, et il a trouvé, pense-t-il, un expédient pour l'empêcher de retourner à la Mission. Il sait bien que les chrétiens ne se rendent chez des Pères qu'en habits un peu convenables. Il ne laissera donc que des haillons à la petite fille et elle sera bien obligée de rester au village. Mais les calculs du vieux païen échouent devant la persévérance et l'adresse de son esclave. Nnakuwala emprunte un vêtement chez une de ses amies et part.

Elle fut alors, à la Mission, témoin d'un spectacle bien propre à affermir sa foi. On y célébrait une fête de la Sainte Vierge. A Villa Mariya, comme dans tous les postes du Vicariat, on a en effet, bâti en l'honneur de Marie une petite chapelle à environ huit arpents de l'église principale ; et aux grandes fêtes, tous les chrétiens s'y rendent en procession, et y prient Celle que l'on aime ici d'une si tendre affection. La petite Nnakuwala vit donc s'en aller sur deux rangs toutes ses petites compagnes déjà chrétiennes, et elle entendit ces chants qui émeuvent tant les Missionnaires eux-mêmes, parce qu'ils retrouvent dans ces cantiques les airs qu'ils ont appris autrefois au pays natal. Le grand nombre des chrétiens, leur recueillement et leur plété, l'entraîna qu'ils mettent dans leurs prières, jamais notre petite païenne n'a rien vu de semblable, et elle désire ardemment prendre part à ces fêtes.

Quelques paroles des cantiques se gravent profondément dans son coeur. Marie a fait une conquête de plus, celle de votre Maria-Angela-Raphaëla.

De retour au village, Nnakuwala répétait encore le refrain qui s'était gravé dans sa mémoire : " Ave, ave Maria ! " Mais à peine le païen entend-il ces paroles qu'il se lève et menace de percer l'enfant de sa lance, si elle ne cesse pas de murmurer ces chants étrangers et chrétiens. Il la frappe même plusieurs fois d'un bâton pour la faire taire. Mais que peut faire la malice des hommes contre la force de Dieu ? Nnakuwala continuait dans son coeur à saluer notre bonne Mère et à chanter ses louanges. Aussi le païen a beau augmenter sa sévérité pour étouffer dans son esclave le désir qu'elle a de se faire chrétienne, menaces et coups, tout échoue devant la persévérance de cette enfant aidée de la grâce de Dieu. La brutalité de son maître lui inspire même bientôt un expédient qui la sauvera. Pour ne pas renoncer à la religion, elle fuira. Rien ne l'arrête dans cette résolution. Elle manquera peut-être de vêtements, de nourriture, de maison. N'importe, il faut qu'elle soit avant tout la fille du Bon Dieu et de la Sainte Vierge.

Un matin donc, à l'insu de son maître, elle quitte secrètement la maison, et part pour Villa Mariya et s'y fait inscrire comme catéchumène. Que va-t-elle faire ? Retournera-t-elle comme ses petites compagnes, dans son village, chaque samedi, pour y chercher la nourriture de la semaine ? Qui va consentir à la loger pendant son temps de probation ? Mais Celui qui prend soin des petits oiseaux veille plus volontiers encore sur ceux qui peuvent et veulent ardemment Le connaître et L'aimer.

C'est alors en effet, que les Religieuses, Soeurs Blanches de Villa Mariya connurent cette enfant et lui firent raconter l'histoire de sa vie. Touchées de compassion, elles l'assistèrent et lui procurèrent le logement et la nourriture. Mais le vieux païen ne tarda pas à venir lui aussi réclamer son esclave. Il voulait au moins un dédommagement considérable. Les Religieuses ne purent le satisfaire ; mais il fut décidé que Nnakuwala, comme c'était son droit, resterait au poste jusqu'à son baptême et qu'elle retournerait ensuite chez son maître.

Quelle triste perspective pour notre catéchumène ! Heureusement votre obole est arrivée. On a rappelé le maître de Nnakuwala et on lui a payé la rançon qu'il exigeait.

Qu'elle est heureuse maintenant notre petite chrétienne ! votre Maria-Angela-Raphaële ! Qu'elle prie volontiers pour ceux qui l'ont arrachée aux violences de son maître, et surtout à la puissance de Celui qui a toujours persécuté l'innocence et la pureté !

LES FOURMIS

Comme quoi des goûts on ne discute pas

Dans une lettre datée d'Entebbé, le 30 septembre 1906, le Père Amédée Goulet écrit à ses parents :

Les " nsanafu " sont de grosses fourmis à pinces dont la morsure ressemble à la piqure d'une pointe rougie au feu. Elles voyagent en lignes

gerrées larges d'un pouce au plus, mais d'une longueur indéfinie. Elles sont légions et millions. Un régiment de ces féroces carnivores rencontre-t-il une proie, c'en est fini de celle-ci, si elle ne peut se sauver à l'instant. Des milliers et des milliers de fourmis se mettent à la mordre de tous côtés et la mangent toute vivante.

Un malade du sommeil a été tué à Kisubi, il y a trois ans, par ces terribles bestioles. Il n'avait pas eu la force de se défendre et de fuir et les fourmis lui sont entrées dans la bouche, le nez, les oreilles, et l'ont réduit à la dernière extrémité avant qu'on pût s'en apercevoir.

L'autre soir, après la prière, nous entendons des miaulements enragés à un arpent de l'église. Nous nous approchons et nous voyons notre chatte, avec un de ses petits tout couvert de "nsanafu" qui le mangent littéralement ; à cinq pas plus loin, les autres étaient dans le même état. Impossible de faire lâcher prise... tous les chatons moururent ; et le lendemain il n'en restait plus rien, pas même de quoi remplir un dé à coudre.

• • •

Mais s'il y a des fourmis qui vous mangent tout vivants, en revanche il y en a que vous pouvez manger aussi toutes vivantes... On n'a pas idée du régal que les fourmis blanches, par exemple, procurent aux Noirs.

Un de nos confrères écrit : Les fourmis blanches foisonnent dans le centre africain ; elles se construisent de vastes et profondes cellules d'où elles ne sortent qu'aux premières averses de la saison pluvieuse.

Pendant la saison sèche, les fourmis anciennes deviennent allées, tandis que leur naît de jeunes soeurs qui, voraces et armées de puissantes mandibules, leur frayent une issue. Sans le précieux concours de leurs cadettes, les aînées resteraient sans doute ensevelies dans leur tombeau. En effet, elles semblent avoir atteint la limite d'âge et ne sortent que pour aller mourir à la lumière, ou plutôt pour être engouffrées dans l'estomac des Noirs.

Voici ce qui se passe. Dès qu'un Noir a trouvé une termitière, il la regarde comme sa propriété, c'est pour lui un trésor. Au soleil levant, il creuse un peu la terre d'où vont sortir les fourmis, puis il couvre l'endroit avec de la paille et des herbes vertes pour y maintenir la fraîcheur. Vers midi il revient avec des aides. Comme les bestioles sortent aux premières pluies, notre habile négro simule la pluie ; il met ici et là de grosses feuilles humectées d'eau, puis pendant deux heures il tapote sur une barre de bois dont les deux extrémités reposent sur deux pierres. Il imite ainsi le bruit que font les premières grosses gouttes de la pluie, et les fourmis, trompées de plus par l'humidité factice des feuilles, sortent de terre.

Mais il faut diriger leur sortie et quant à l'endroit et quant au moment. Les aides sont là pour manoeuvrer ; ils humectent alternativement les parties de la termitière. Bientôt apparaissent sous une feuille les jeunes insectes en quête de verdure à dévorer. Les visages prennent alors un air de satisfaction indicible. Vite on renverse sur l'endroit une espèce de cloche en terre molle. Les fourmis y montent comme dans une cheminée. Pendant ce temps, les Noirs prennent de larges feuilles, les frottent le long de leurs jambes pour les assouplir, puis en font des cornets ou entonnoirs. Ils percent la cloche de terre et y adaptent un de ces cornets.

Les fourmis s'y précipitent comme des moutons sortant de l'étable, et les mains sont là toutes prêtes à les saisir. Le régal commence : les mains vont du cornet à la bouche et, entre deux bouchées, on entend répéter ces mots : Ah ! que c'est bon !—Des goûts on ne discute pas ; pour moi, les fourmis blanches sont insipides ; tout au plus me semblent-elles être des queues de harengs grillées.

Quelques fourmis allées parviennent à s'échapper, mais elles ne vont pas loin. Une bande d'oiseaux : éperviers, corbeaux, hirondelles, etc., accourent à tire d'aile et se montrent aussi friands que les Noirs.

LETTRE DU P. BEAUCHAMP

Bukumi, le 4 novembre 1906.

Bien chers Parents,

...Je suis chargé du catéchisme des vieux et des vieilles. De vous dire qu'ils sont intéressants ces bons vieux ! Je leur fais le catéchisme deux fois par jour. Une maison dont les murs sont en briques séchées au soleil, voilà ma classe. J'ai aussi une espèce de chaire en terre séchée, et recouverte d'herbe fraîche que mes vieux ont soin de renouveler souvent. C'est là que j'ai débuté dans ma vie de mission. La classe commence par le " Pater ", l'" Ave ", le " Gloria Patri " en langue indigène. Vient ensuite un cantique. Ces vieilles voix cassées n'ont pas précisément le timbre argentin : ces bons Noirs n'en supplient pas moins la Sainte Vierge de ne pas permettre qu'ils soient retardés au prochain examen. Je commence à pouvoir leur donner quelques explications.

Le climat est loin d'être chaud, bien que l'on soit à l'Equateur. Il n'y a pas de comparaison avec le nord de l'Afrique. C'est, tout le temps, comme à la fin d'avril ou au commencement de mai, à Montréal. Chaque soir je mets mon burnous d'hiver, et n'ai pas trop chaud.

Nous sommes pauvres comme Job ici. Les ressources de France vont diminuer par suite des nouveaux besoins créés par la persécution religieuse. Si donc, bien chers Parents, vous connaissez quelque personne disposée à donner aux bonnes oeuvres, faites en sorte qu'elle dirige aussi un peu de notre côté le courant de sa charité...

NOTES D'UN VOYAGE DANS LA HAUTE-ITURIE

...D'autres parmi les marchandes portaient d'énormes rondelles de bois dans la lèvre supérieure. J'ai vu de ces rondelles ayant jusqu'à 4 à 5 pouces de diamètre et un pouce d'épaisseur. Ce n'est qu'après beaucoup d'efforts qu'elles parviennent à atteindre cette dimension. Dès l'âge de 10 ans, les petites filles commencent à se percer la lèvre supérieure, et y introduisent une de ces rondelles, mais d'un pouce seulement. Peu à peu

le trou s'agrandit, les rondelles succèdent aux rondelles augmentant toujours en dimensions ; et enfin elles arrivent à leur donner des proportions énormes. Du nez au bas du menton, on ne voit qu'une plaque de bois, retenue par une lanière de chair détachée de la lèvre supérieure qui a pris ces dimensions énormes. Pour eux c'est la beauté. C'est horrible ! Par là on voit la haine de Satan pour les hommes, faits à l'image de Dieu ; il ne se contente pas de posséder leurs âmes, il s'applique aussi à déformer leurs corps, et à leur faire prendre des formes ridicules...

" Nous en étions là de nos réflexions, quand un grand cri : " A mort, les étrangers ! " retentit répercuté dans la montagne, et la bande furieuse, mue comme par un ressort, se leva d'un bond et se dirigea menaçante vers notre hutte. Ce fut un instant terrible : se défendre, il n'y fallait pas songer ; fuir, c'était inutile ; nous aurions été rattrapés et massacrés l'un après l'autre ; mieux valait rester et périr ensemble. C'est ce que nous cria notre chef Liàvin. La troupe arrivait hurlant : " A mort, à mort ", et les échos de la montagne répétaient lugubrement : " A mort, à mort ". A deux pas de la hutte, le chef les arrêta d'un geste, comme à la parade, et l'interrogatoire commença :

" — Qui êtes-vous, étrangers qui foulez et violez le sol sacré de nos ancêtres ? Ne savez-vous pas que nous sommes libres et que nous détestons l'étranger ? Votre audace, vous la payerez de votre vie, nos lances sont avides et altérées de votre sang. Répondez, qui êtes-vous ?

" — Nous sommes Bagwé...



MENDIANTE AVEUGLES CHANTANT UN REFRAIN
DE LEUR RÉPERTOIRE

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. FILION A SA FAMILLE

Le mois de Marie

... Vous savez que la dévotion à la Ste Vierge est très en honneur dans l'Uganda. La Mission est confiée à Marie et c'est à elle que revient la gloire de tout ce qui s'y fait. Nos Baganda apprennent à la connaître en même temps que Notre-Seigneur, et dans leur culte comme dans leur amour ils ne séparent pas la Mère du Fils. Toutes les fêtes de Marie sont célébrées avec enthousiasme et pendant les deux mois de l'année qui lui sont consacrés, la ferveur de nos chrétiens ne se dément pas.

... Et ils n'entendent pas qu'on se moque de leur dévotion à Marie. Un catholique étant allé consulter un médecin protestant. Celui-ci avant de l'ausculter lui dit : "Que sont donc tous ces insignes que tu portes sur la poitrine ? Vous autres, catholiques, vous êtes pires que les païens avec leurs amulettes !" — "Bwana (Monsieur), répond le catholique, je parierais que tu as dans ta chambre le portrait de ta mère, et que tu ne trouves pas extraordinaire de le conserver et de le regarder. Eh bien ! cette image—et il montrait son scapulaire, c'est le portrait de ma mère, et je trouve tout naturel de le porter sur moi comme un objet très cher." — Pour toute réponse, le docteur le chassa sans lui donner la consultation demandée...

UNE PETITE AUMONE POUR L'AMOUR DE DIEU

Lettre du P. Paradis au R. P. Forbes

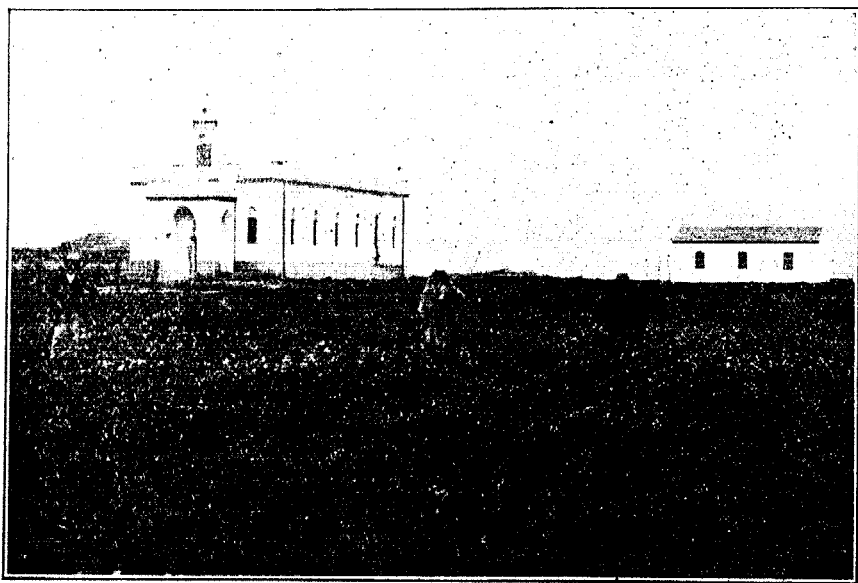
... Mais entre temps j'ai dû m'occuper aussi de bien d'autres choses. En m'envoyant ici le Père Supérieur me disait : "Je vous donne tout pouvoir. Faites en sorte que cette partie de la Mission profite du passage un peu prolongé du Missionnaire." Et donc, pendant que mes confrères restés au Mua guerroyaient dans la plaine contre le vieux paganisme et l'hérésie, je faisais de même sur le haut plateau. Sur neuf grandes semaines j'ai passé plus de trente jours en voyage. Nous avions ici neuf écoles, il en faut seize pour répondre aux besoins de la population et défendre les points menacés par les protestants. Depuis le commencement de juillet j'en ai fait bâtir trois, et avant de quitter pour de bon Bembéché, j'en ferai bâtir deux autres. Il en restera encore deux...

Ce qui nous retient, c'est le manque de ressources. Si humbles que soient ces maisons d'écoles ou chapelles succursales, si malgré que soit la somme payée chaque mois aux catéchistes, notre budget n'y peut suffire.

C'est pourquoi j'ose m'adresser à vous, mon bien cher Père, ou plutôt à la générosité des lecteurs des "Missions d'Afrique". Impossible pour nous de reculer, ou même de nous arrêter en chemin. Si nous n'occupons pas dès maintenant le pays, c'en en fait du catholicisme. Nos coeurs saignent quand nous pensons aux pauvres âmes qui nous échapperaient : car hélas, nos voisins protestants ne reconnaissent pas même la nécessité du baptême pour le salut !

Je vous demande donc, pour l'amour du bon Dieu, une petite aumône : Frais de constructions, entretiens des catéchistes, tout cela ensemble nous surcharge et nous force de vous adresser ce pressant appel. A ceux qui l'entendront, nous promettons en retour les prières de nos chers Noirs, et, de notre part, un souvenir tout spécial au Saint Sacrifice.

E. PARADIS. d. P. B.



CHAPELLE DE N.-D. DU CHÉLIFF

NOVICIAT. — LA PRISE D'HABIT

Le Frère Labrèque, dans une lettre à sa famille en date du 4 octobre, décrit ainsi la cérémonie qui clot la retraite d'entrée au Noviciat

Je suis enfin novice-missionnaire dans la Société des Pères Blancs ! Hier j'ai reçu, avec 39 autres aspirants, la gandoura et le burnous blancs, ainsi que le rosaire, des mains de Mgr le Supérieur Général. Le temps de la retraite a passé bien vite : huit jours de recueillement et de prière,

ce n'est pas long pour ne penser qu'à Dieu et se mettre "dans les choses qui sont de notre Père céleste", "in his quae Patris mei sunt". La cérémonie de clôture — qui est la prise d'habit — se fait sans grande pompe, mais elle est toujours imposante par elle-même, et hier la présence du célébrant, Monseigneur Livinhac, la rendait plus imposante encore.

Cette cérémonie eut lieu le matin avant la messe. L'oraison terminée, les postulants, portant sur leurs bras les habits qui vont être bénits, se rendent processionnellement à la chapelle en chantant le Psaume "Lactatus sum". Après le "Gloria Patri" Monseigneur entonne le "Veni Creator", puis, l'hymne étant finie, il se tourne vers les postulants qui sont restés à genoux derrière lui, et récite les prières de la bénédiction des habits. Ces prières achevées, il remet à chacun de nous le saint habit en disant :

"Recevez cet habit, indice de votre mépris du monde et de votre donation entière à Jésus, qui vous a appelé à l'apostolat ; lequel vous défende de tout mal et vous conduise à la vie éternelle. Ainsi-soit-il..."

MON PREMIER BAPTEME

Lettre du Fr. Alarie, scolastique, à un de ses anciens maîtres du Collège de Montréal

Il y a longtemps que je me propose de vous écrire un mot. Le calme si bon du noviciat m'a fait revenir souvent sur les bienfaits que j'ai reçus du bon Dieu, depuis que j'existe, et aussi sur les personnes généreuses dont Il s'est servi pour me combler de ses bontés. Parmi ces dernières votre place est bien marquée, et c'est un sentiment de reconnaissance qui m'a fait prendre la résolution de vous écrire, afin de vous prouver que vos anciens ne vous oublient pas, et que la semence de bienfaits et de dévouement est devenue dans mon cœur une fleur de gratitude.

Mais aujourd'hui, outre cela, j'ai une si belle chose à vous dire que je ne puis tarder plus longtemps. Le croirez-vous ? l'auriez-vous soupçonné il y a une dizaine d'années ? J'ai fait il y a quelques jours mon premier baptême parmi les infidèles !...

...Enfin imbibant abondamment mon tampon, je le pressai fortement au-dessus du front de Niedja : pendant que l'eau coulait, je prononçai la formule du baptême, et j'avais devant moi une petite chrétienne, la Sainte Trinité venait de prendre possession de cette petite âme ; entre elle et sa mère qui la portait, il y avait désormais la distance du ciel à la terre, l'Eglise de Dieu comptait un enfant de plus. Et c'était de moi que le Divin Maître s'était servi pour opérer cette merveille !

Je ne puis vous dire comme j'étais heureux. Je tremblais d'émotion ; mes regards étaient attachés à ma petite chrétienne : elle ne remuait plus, elle était tranquille maintenant. L'eau me montait aux yeux ; heureusement que nous sortîmes bientôt de cette maison, je débordais de bonheur. Au retour, pour remercier le bon Dieu, nous récitâmes le "Te Deum". Jamais, je pense, il n'a été plus sincère sur mes lèvres. Le soir, j'écrivis tout cela à ma chère mère dont j'avais donné le nom à ma petite chrétienne. Comme elle a dû être heureuse d'apprendre que son fils n'était pas venu en Afrique pour rien !...

UNE TOURNÉE CHEZ LES MALADES DU SOMMEIL

Extrait d'une lettre du R. P. Manceau à Mgr Livinhac.—Une aventure qui aurait pu mal finir

...Le lendemain est une journée vraiment fatigante. En route dès le matin, nous marchons presque sans nous reposer et par une forte chaleur, voyons une trentaine de malades et ne rentrons que fort tard dans la nuit. Cette fois nous étions quatre. Le catéchiste de l'endroit, Anselme, s'était bien offert pour nous conduire tout seul, mais Daniel, se rappelant mon aventure de l'an dernier, a tenu à m'accompagner jusqu'au bout.

Cette aventure, en effet, avait failli tourner au tragique.

Nous étions venu à Bussi avec le Père d'Urbal pour visiter les malades, et, comme ils étaient nombreux, nous avions dû nous séparer pour voyager chacun de son côté.

Sous la conduite de Maurice, un second catéchiste, j'explorais le sud de l'île pendant que mon confrère parcourait la partie nord. Or, en arrivant près d'une bananeraie, Maurice me dit : " Père, ici il y a un malade du sommeil, mais il est païen, jamais il n'a voulu se convertir, veux-tu le voir ?

—Mais certainement, ne sais-tu pas que je visite tous les malades ?

—Nous nous dirigeons donc vers sa maison. J'aperçois une femme et deux petits enfants sur le seuil de la porte, puis à l'intérieur un homme d'une cinquantaine d'années, accroupi, la tête dans les mains. Je m'avance vers lui. " Eh bien, mon ami, comment vas-tu ! " Silence. Je renouvelle ma demande : " Comment vas-tu ? mon ami ?

—Hein Comment je vais ? attends, je vais te le montrer."

Et d'un bond il se précipite vers une belle lance qui brille dans un coin de la maison.

" Père, sauve-toi ! " crie le catéchisme, en me donnant l'exemple. Je ne me fais pas prier et m'enfonce dans les hautes herbes poursuivi par l'homme à la lance. Heureusement je gagne de vitesse, bientôt je suis hors d'attente...

MISSION DE N.-D. DU PERPETUEL SECOURS

Mbarara, 8 janvier 1907.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu avec le plus vif plaisir votre précieux mandat. Recevez donc en retour mes plus sincères remerciements.

La somme destinée à nos oeuvres de Mbarara sera employée à la construction d'une chapelle dédiée à Marie !

Vous savez que dans le " Regnum Mariae ", (1) chaque poste a sa chapelle mariale. Ici, pauvres missionnaires, nous n'avions encore rien :

(1) " Royaume de Marie ", nom que nous donnons à l'Uganda.

si ce n'est une belle grande statue de la Sainte Vierge, qui attend patiemment le jour où nous pourrions l'installer sur un point culminant de notre colline.

Si les conversions et les baptêmes sont si rares encore au Nkolé, nous l'attribuons à cette lacune. Tant que Marie, la Coopératrice de la Rédemption, n'aura pas son sanctuaire, je crois, et nous croyons tous, qu'il n'y aura rien à espérer. Le Nkolé est une terre impure : il faut que Marie, le lys de la pureté, brille sur ses hauteurs ! Alors peu à peu se dissiperont les ténèbres qui obscurcissent l'intelligence de nos dévoyés paroissiens.

Je me porte on ne peut désirer mieux : depuis mon arrivée ici, je n'ai eu aucune maladie. Vive Marie !

Votre très reconnaissant,

Ed. LAFLEUR, d. P. B.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA MERIDIONAL

VOYAGES DANGEREUX

Extrait d'une lettre du P. Bourget à M. le Chanoine Robert (1)

Les Mongwé ne vivent que pour les voyages...

Donc, si on a besoin d'eux, on n'a qu'à dire un mot et ils sont là. L'année dernière, Mgr Hirth, notre vénéré Vicaire Apostolique, exprima le désir d'avoir quelques hommes de confiance pour mettre dans un nouveau poste du Rouanda, plus ou moins mal famé. C'était un voyage d'un mois, plein d'inconnus, dans un pays encore peu foulé des étrangers. N'importe, ils partirent douze sans autres armes que leurs solides gourdins, et voici ce que l'un d'eux, de retour, me raconta :

“ Le voyage à la côte, tout le monde l'a fait, mais aller au Rouanda, ce n'est pas donné à tous, c'est un peu moins banal et surtout plus dangereux. Ainsi, deux ou trois fois, on a manqué de nous faire un mauvais parti. Et des montagnes, tu n'en as jamais tant escaladé de si hautes ni de si belles ; et puis il y en a qui fument, qui jettent des éclairs et du feu, qui font un bruit d'enfer ; la première fois que nous avons vu cette merveille, nous avons failli en être renversés d'étonnement.

“ Le second jour de notre entrée dans le Rouanda, on nous hospitalisa dans un grand village ; chacun s'empessa à nous apporter sorgho, patates et bananes ; puis, le repas fini, nous digérions tranquillement assis, quand un vieux à barbe grise s'approche, examine nos personnes et, sans mot dire, s'éloigne d'un pas tranquille en secouant ses grelots. Quelques minutes après, voilà tous les hommes du village rassemblés, assis, la lance

(1) M. Robert est le directeur du “ Petit Messager des Missions ”, (Nantes).

à la main, autour du vieux qui était venu nous dévisager. Il pérorait, on nous regarde, il nous montre du doigt, et les lances frémissent et s'agitent comme si elles avaient été secouées par un vent de colère. Qu'y a-t-il ? mystère. Le vieux aux grelots surtout nous regarde méchamment et ses gestes n'ont rien de rassurant. Chacun de nous songeait ; cependant nous n'osions pas nous communiquer nos sentiments ; nos lèvres étaient muettes, mais nos coeurs étaient inquiets. Là-bas au fond du village, à côté des verts bananiers qui balançaient leurs grandes feuilles découpées à la brise du matin, nous devinions que nous étions l'objet de ce long palabre et nous pressentions des ennemis.



MON PREMIER DIMANCHE EN MISSION

Lettre du Père Thériault à son frère, au Séminaire de Rimouski

... Je suis au fond de l'Afrique, à Villa-Mariya, province du Buddu, Uganda, la plus belle des missions. Ici, comme partout, je suppose, tout frappe au début. Mais on s'habitue et on ne trouve ensuite plus rien d'extraordinaire, ni même de nouveau à raconter. Profitons donc des premières impressions et laisse-moi te raconter mon premier dimanche en mission...

A huit heures et demie je suis à l'autel. J'entonne l'« Asperges » ; je fait par toute l'église l'aspersion de l'eau bénite. Je ne dis pas que je passe dans les allées : il n'y en a qu'une. Car notre église n'est pas, comme celles du Canada, garnie de bancs, pourvue d'allées ; elle a plutôt sous ce rapport, l'aspect des églises d'Italie, mais sans comparaison ! Il y a au milieu une allée qui est en briques séchées au soleil ; de chaque côté, la terre battue, sur laquelle on a étendue une épaisse couche d'herbe — l'étable de Bethléem agrandie. Et là-dessus s'installent nos gens, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

L'église est noire de monde, c'est le cas de le dire. Combien sont-ils ces braves gens ? Je ne saurais le dire au juste ; mais dans une nef de 180 pieds par 70, sans chaises, ni bancs, on peut loger beaucoup de personnes.

La messe commence. On n'en chante que les « Kirye, Gloria, Credo, Sanctus » et « Agnus », l'ordinaire en un mot...

... Dans l'après-midi, à deux heures et quart, je donne le salut du Très Saint Sacrement. Nos petits servants ont bonne mine, je t'assure, dans leurs soutanes rouges et leurs blancs surplis en dentelle, même avec leurs soulers noirs en ... peau de pieds. Celui qui joue l'harmonium est un de nos séminaristes noirs, dans les ordres mineurs ; il ne joue pas mal du tout.

Le salut fini, les gens récitent le chapelet en commun. Puis ils s'en vont ; un bon nombre auront à faire plusieurs heures de marche pour se rendre chez eux. Les enfants restent à jouer sur la place de l'église, soit au ballon, soit à d'autres jeux que je ne connais pas encore...

...Maintenant, sais-tu comment les Baganda m'appellent ? Tout simplement par mon nom, qui est un mot de leur langue : "Tério". Mais tu ne sais pas ce que "Tério" veut dire. Cela veut dire : "il n'y en a pas !" Tério Thériault.—Il n'y a pas de Thériault !

Ma santé est excellente. Je n'ai pas encore eu seulement une "funza" —ces puces qui pénètrent sous les ongles des orteils. Tout le monde en a cependant. J'aurai bien aussi mon tour.

Aujourd'hui (30 novembre) m'unissant aux enfants de Rimouski, j'ai fait mémoire au bréviaire, à la messe, de l'apôtre Saint André, patron de notre cher évêque. J'ai bien demandé à Dieu de rendre à ce vénéré Père la santé.

L. THERIAULT, d. P. B.

LES GOUROUNSI

Lettre du R. P. Morin au R. P. Forbes

Voyons maintenant les Gourounsi chez eux, et examinons en, autant que faire se peut, la religion, la famille et les coutumes.

Religion, Confession, Sacrifices, Sorcelleries

Les Gourounsi sont à mon avis très religieux. Ils ont l'idée d'un Être suprême, créateur et maître de toutes choses, qui récompense les bons et punit les méchants. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et ont une connaissance assez distincte des grands principes de la loi naturelle. Ils ont donc des termes propres pour exprimer l'idée de Dieu et de prière, celle d'âme et de péché. Ils admettent un lieu, appelé "kirou", où vont les âmes après la mort pour y être heureuses ou malheureuses ; et, chose étrange, ils ont la pratique de la confession publique à l'article de la mort, ou dans toute maladie grave. Si quelqu'un est malade et craint pour sa vie, il appelle le sorcier et les "vieux" de sa maison, et fait l'aveu de toutes les fautes qu'il a commises dans sa vie : adultères, homicides, vols, etc., etc. Il croit que cette confession pourra le guérir. S'il n'y a plus d'espoir de guérison, cette confession se fait devant tout le monde présent.

En pratique leur religion se manifeste par le sacrifice. Cependant le sacrifice ne s'adresse pas à Dieu directement, mais aux mânes des ancêtres. Celles-ci sont les amies de Dieu et elles peuvent intercéder pour les vivants. Il semble à nos païens que pour les habitants de la terre, Dieu est trop loin et peu soucieux de les entendre. Tout leur culte consiste donc à se concilier d'abord les âmes des défunts de la famille, lesquelles à leur tour prieront Dieu d'être favorables à leurs amis d'ici-bas.

Le sacrifice consiste dans l'immolation d'une poule sur le tombeau de l'ancêtre. Le monument qui sert d'autel est simplement un petit

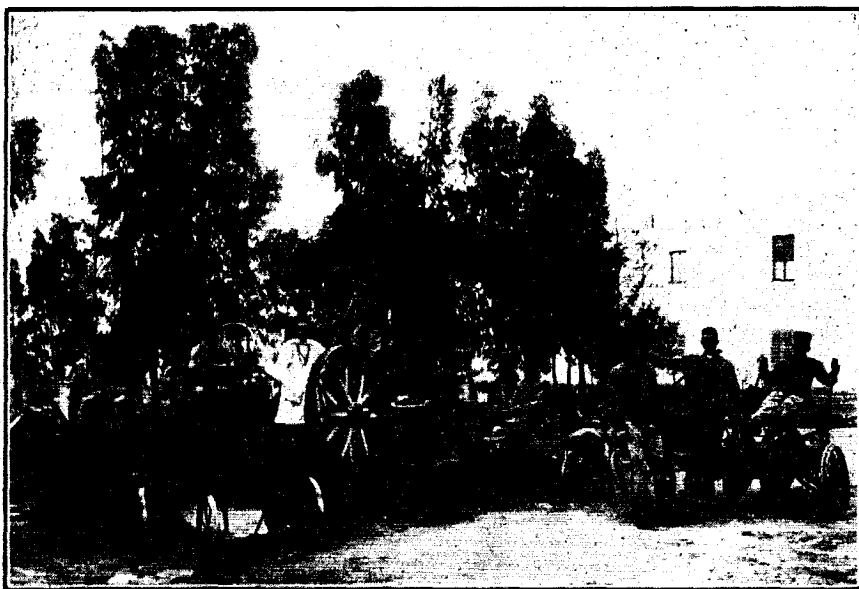
cône en terre d'environ trois à quatre pieds de hauteur, élevé sur la tombe d'un des membres de la famille, située généralement à une dizaine de pieds en face de l'entrée de l'habitation.

Il y a deux sortes de sacrifices. Un, que j'appellerai "ordinaire", et que tout chef de famille peut offrir ; l'autre plus "solennel", et qui est réservé aux sorciers...

SCOLASTICAT DE CARTHAGE.—JOURNEES BIEN REMPLIES

Lettre du Frère Edouard Michaud à sa famille

...Voulez-vous savoir ce que nous faisons dans la journée ? Voici notre règlement. Lever à 3.50 heures. Nous avons 20 minutes pour nous débarbouiller, faire notre lit, balayer notre chambre et descendre saluer Notre-Seigneur. Viennent ensuite la prière et la méditation qui durent trois quarts d'heure, puis la Sainte Messe, et l'action de grâces. Avant le déjeuner nous avons une demi-heure en chambre. A 6.30 heures nous descendons au réfectoire ; là il n'y a ni bifteck, ni porc frais.....



GROUPE D'AGRICULTEURS INDIGÈNES ET UN PÈRE BLANC

Nous avons un grand bol de chocolat, du pain et, comme dessert, des figues sèches ou de la confiture. Après cela, un quart d'heure de récréation, étude en chambre durant une heure, et classe de théologie de 8 à 9 heures. Pour nous détendre, nous prenons encore un quart d'heure de récréation, et nous remontons nous plonger dans nos bouquins durant une heure. La cloche sonne : de nouveau je ramasse livre et cahier, et je descends

passer une heure en classe pour faire encore de la théologie. Puis vient le quart d'heure d'examen particulier suivi du dîner que nous prenons à 11½ heures. L'avant midi est passée.

Vous désirez sans doute savoir ce que l'on mange ? L'Afrique, c'est si loin !... On doit y manger des choses affreuses, comme des sauterelles ou des serpents !... Pas encore ; plus tard, peut-être. Ah bah ! on s'habitue à tout, et quand on a faim !... Tout d'abord nous avons une soupe, tout comme chez nous. Après la soupe, un plat de viande que l'on mange seule, sans pommes de terre ! C'est du boeuf ou du mouton, parfois du lapin. Puis un plat de légumes : choux, haricots, fèves, pois ou salade... Voilà ! Quand on est lesté on monte en chambre pour "faire l'horizontale" sur le lit, les yeux au plafond, jusqu'à ce qu'un profond sommeil vienne vous transporter dans le monde des rêves. A 1 heure de vigoureux coups de cloche viennent vous tirer de votre léthargie. Allons, debout ! Et nous voilà en récréation pour une demi-heure. On se promène, on joue, on travaille au jardin, chacun se débrouille comme il l'entend. Tout à coup, ding, dang ! dong ! Tout le monde se tait et chacun récite dévotement son chapelet. Après cela une heure d'étude en chambre pour préparer la classe de 3 heures. Cette heure d'étude est fatale à plusieurs ; la grande tentation, c'est de continuer la sieste. Avec un peu d'énergie, on triomphe ; quand on songe que la volonté du Bon Dieu à ce moment est qu'on étudie l'Histoire de l'Eglise, le Droit Canon ou l'Ecriture Sainte, on secoue la paresse et on travaille. A 3 heures nous descendons pour le cours puis vient une demi-heure de récréation, et nous voilà de nouveau en chambre depuis 4½ heures jusqu'à 6¼ heures. C'est la grande étude du soir. Nous avons ensuite un quart d'heure de visite au Très Saint Sacrement et une demi-heure de lecture spirituelle. A 7 heures sonnant nous filons au réfectoire prendre notre souper, qui se compose comme le midi d'une soupe, d'un plat de viande et d'un plat de légumes. Pendant tous les repas, les jours de congé exceptés, nous faisons une lecture intéressante. Après le souper, récréation jusqu'à 8¼ heures. Nous nous rendons à la Cathédrale pour la prière du soir. Un quart d'heure après nous sommes en chambre, et à 9 heures moins un quart le couvre-feu sonne, je souffle ma lampe à pétrole et je me couche, content de ma journée !...

ED. MICHAUD, Scolastique, d. P. B.

UNE MISSION EN DANGER

Appel pressant du R. P. H. Marsan

Kayambi (N.-D. des Anges), 30 juin 1910.

Mon cher Ernest,

Ma lettre d'aujourd'hui va te parler de nos épreuves. L'épreuve est le sceau de Dieu. Notre mission de Kayambi est à l'heure présente grandement éprouvée. Nous sommes en pleine lutte, avec les protestants, nos voisins.

Le gouvernement, à plusieurs reprises, a délimité à chacun son champ d'action. Dès mon arrivée à Kayambi le différend était de nouveau tranché, reconnaissant nos anciens droits.

Mais MM. de la "London Mission", fiers de vieux papiers que l'un des premiers gouverneurs leur avait donnés, n'ont pas voulu céder le terrain qui leur échappait. Le territoire en litige consiste en une large bande de pays s'étendant du Sud Est au Nord Ouest, dont nous estimons la population à 10,000 âmes.

De leur côté, les Protestants ont expédié toute une bande de zélateurs ou teachers, comme tu voudras. Ces teachers se sont abattus sur les villages, essayant de gagner les chefs à leur cause.

La plupart heureusement se sont déclarés en notre faveur ; plusieurs cependant sont restés indifférents.

C'est alors la lutte qui commence entre les catéchistes.

La tourmente va toujours s'aggravant. Nos adversaires ont déjà dépassé leur ancienne frontière reconnue, se rapprochant toujours de nous. Leurs meilleurs teachers ont été appelés à la rescousse. Bien mieux ils ont demandé du renfort à une autre société (secte) établie du côté de Ifles. Ces dernières nouvelles nous ont brisé le coeur. On dirait que c'est le suprême effort de satan contre Kayambi. Ah ! quel terrible chagrin ! s'il nous prend 10,000 âmes.

Il a donc fallu répondre à l'attaque, nous sommes dans nos droits. Depuis Pâques nos catéchistes ont lutté, soutenus par du renfort qui leur arrivait de Kayambi.

Malgré cela nous sommes envahis, il faudrait renforcer les rangs de nos catéchistes ; quatre viennent de partir avec livres de lecture et catéchismes. C'est notre suprême effort.

Nous nous étions fiés sur la bourse du Vicariat. Hélas, tout nouveau subside est paraît-il impossible. Nous voilà les bras coupés. Cependant, si nous cédon, tous les sacrifices que nos prédécesseurs se sont imposés, à quoi auront-ils servi ?

A cette pensée notre coeur de missionnaire se brise. Nous voilà à notre dernier effort, armés plus que jamais de l'arme de la prière. Pères et Soeurs, nous avons commencé aujourd'hui une neuvaine à la Ste-Vierge. Elle se terminera le jour de la Fête de Notre-Dame de la Paix. Des messes seront dites à cette intention...

HENRI MARSAN, des P. B.

STATION DE N.-D. DE NANDERE

Le converti de la Vierge.—Lettre du Père Joseph Déry au R. P. Forbes (1)

Janvier 1911.

Mon bien cher Père,

Le mois dernier j'avais repris mon bâton de voyage et je visitais une à une les 513 familles confiées à notre catéchiste de Nnamayamba.

(1) R. P. Déry est né à Charlesbourg.

Or, une après-midi, vers deux heures, entrant dans une hutte, j'y trouve un vieillard en pleurs : Grand'père, lui dis-je, pourquoi es-tu si triste ?

"La mort m'attend, répondit-il. Elle vient d'emporter mon ami, un vieux comme moi."

"Où est-il ? Quand est-il mort ? Il vient de mourir, et son cadavre est encore dans la maison voisine." A la hâte, je prends congé de mon hôte, et je cours à la hutte indiquée. Trois femmes, l'air attristé, y étaient déjà réunies. Où est le mort, demandai-je ? "Il n'y a pas de mort." Qu'y a-t-il là-dessous, fis-je, en indiquant dans un coin une étoffe étendue à terre ? "Rien." Je m'approche toutefois, connaissant des usages païens, je découvre un vieillard respirant encore. L'ayant salué avec beaucoup de bonté, je m'apitoie sur ses souffrances et sur son malheureux sort. Il connaît très certainement notre religion, et le moyen d'aller au ciel ; aussi sans plus tarder, je lui demande s'il veut être baptisé. Il refuse avec toute l'énergie dont il est capable. Pendant un quart d'heure je m'épuise à essayer de toucher son cœur, et mon anxiété est telle que je sue à grosses gouttes. Perne perdue : à toutes mes sollicitations il ne fait qu'une réponse : "Je suis païen ; je veux mourir païen ; je ne veux pas du baptême." Désespéré, l'âme brisée devant ce moribond qui rejette obstinément le salut qui lui est offert, je m'agenouille, et je récite le "Memorare". Puis-que Dieu me refuse ce pauvre mourant, je n'ai plus qu'à le confier à la Mère de Miséricorde. Puis me relevant : "Je pars, grand'père ; au revoir. Je veux être baptisé. Que dis-tu Je veux être baptisé."

Grandement ému, comme vous le pensez, d'un changement si subit, si inespéré, je lui confère le saint baptême, et lui passe au cou la médaille de Marie. Quatre heures plus tard, le vieux grand'père était au ciel. Telles sont les récompenses que notre sainte Mère a l'habitude d'accorder aux fatigues de ses Missionnaires.

JOSEPH DERY, d. P. B.

MITALA MARIYA.—UNE TOURNÉE APOSTOLIQUE

Lettre du Père Eug. Déry à sa famille (1)

Quand on arrive de tournée... on se dit en soi-même : enfin me voici de retour ! hélas déjà de retour !

Ce que signifie cet enfin, vous le savez. A Mitala où nous ne sommes que quatre Pères, à chacun de nous est déterminée une somme de travail pour chaque heure du jour. Au départ de l'un, chacun des trois autres

(1) Le R. P. Déry est le fils de Son Honneur le recorder Déry, Québec.

se surcharge d'une partie du travail de l'absent. D'où notre joie, au retour, de reprendre notre place au chantier et de soulager les confrères.

Ce que signifie cet hélas, vous le savez aussi. Semblables à des chercheurs d'or, les heures et les jours sont trop courts pour satisfaire notre convoitise des âmes. Notre district étant immense, comprenant près de 40,000 âmes, dont 11,700 de baptisés et pratiquant régulièrement, il faut faire un séjour assez court dans les villages si on veut voir leurs habitants dans le cycle d'une année. Et je n'avais que huit jours pour visiter cinq de ces villages.

Un village se compose ordinairement de 100 à 400 âmes. Et, chose étonnante pour un peuple de païens, chaque village à une hiérarchie parfaite. L'autorité est entre les mains d'un seul chef qui, lui, est soumis au roi de toute la contrée. Chaque chef a ses subalternes et sous-chefs : un tel s'occupe de trancher les procès, un autre est chargé des travailleurs, etc. Chaque village est une république, un royaume en petit. Et certes nos anarchistes et socialistes y recevraient de bonnes leçons de soumission à l'autorité et à la discipline.

Pour subsister, chaque famille a une petite bananeraie et un petit champ de patates, au milieu desquels se trouvent quelques arbres dont l'écorce bien préparée fournira le vêtement à toute la famille, c'est le "lubugo". Depuis l'arrivée des missionnaires il faut compter en plus, dans chaque village, une petite chapelle ou maison de prière avoisinant la hutte du catéchiste. Chaque village, ou plutôt souvent chaque hutte, compte diverses religions. Par exemple les enfants seront catholiques, le père païen, la mère protestante ou musulmane ou "vice versa". Le paganisme va de plus en plus en diminuant ; c'est la religion des vieux. Elle sera bientôt supplantée par l'indifférentisme en matière de religion qu'amènent nécessairement en ce pays les trop faciles sectes du protestantisme et du mahométisme.

Laissons là les musulmans porter leurs amulettes, les païens invoquer les quelques reliquats de leurs divinités, les protestants prêcher leur trop facile doctrine, et, si vous le voulez, faites avec moi une petite promenade qu'on appelle ici "tournée apostolique".

Dès qu'ils ont aperçu de loin le missionnaire, tous les chrétiens du village dont les routes et sentiers ont été balayés, se réunissent joyeux au son du tambour que frappe le catéchiste à la porte de la chapelle. Bientôt un choix est fait parmi les jeunes gens dégourdis, et le catéchiste les envoie à différents intervalles, deux par deux, saluer le "Mukuru", (le grand). — Ces courriers se font un point d'honneur de remplir leur office avec exactitude et surtout avec rapidité. Aussi partent-ils à fond de train, de manière à pouvoir souffler bien fort lorsqu'ils arrivent auprès de celui auquel ils sont députés... Puis, se précipitant à genoux, ils le saluent en ces termes :

"Ao ! atya ?" — Ah ! comment est-il ?

"Aye all atudde" — Il y est, il est assis ! c'est-à-dire : bien.

A mon tour alors de les renvoyer saluer le catéchiste, mais accompagnés de quelques-uns des jeunes gens qui voyagent avec moi : et eux de lui tenir le même langage.

Dès que le missionnaire a franchi l'enceinte du village tous s'empressent d'accourir, jeunes et vieux, petits et grands, hommes et femmes,

chantant, frappant des mains et le félicitant à pleine voix d'être venu les voir : "Kulika, Sebo ! Odze okutulaba ! webale, kuliko kuliko !" Nous te félicitons du chemin. — "Kulika musana !" nous te félicitons à cause de la chaleur. — "Kulika emiggo !" nous te félicitons à cause du mauvais, etc...

Dans ces tournées on est accompagné de quatre ou cinq hommes, qui sont nos porteurs. Tous transportent leurs charges sur leurs têtes : c'est, la chapelle portative, le lit de camp, la chaise, la batterie de cuisine, la lanterne... le dernier enfin tire notre pauvre âne qui souvent ferme la marche au lieu de l'ouvrir.

Aussitôt arrivés à la chapelle nous y enrons pour invoquer le secours du Saint-Esprit par le chant du "Veni Creator" "Ai Mwoyo Mutakatifu" et demander aussi le secours de la Sainte Vierge par la récitation de l'"Ave".

Au sortir de la chapelle on se rend sur la petite "grande place" du lieu. Là, au milieu de ces cœurs sympathiques et de ces figures rayonnantes de joie, on est heureux de causer quelque temps. Un bon mot à celui-ci, un sourire à cette petite païenne toute craintive à la vue de ce grand Blanc au menton à barbe, une médaille à celui-ci, une épingle de sûreté à celle-là... et la place est conquise. Le roi du moment, c'est le missionnaire.

Mais le temps est précieux. Je rentre donc de nouveau à la chapelle où viennent bientôt me rejoindre, un à un, les chrétiens que la maladie, la distance, ou le grand âge ont empêchés d'aller prier à la Mission : c'est le temps des confessions.

Auparavant toutefois on remarque que les plus notables du village se retirent discrètement, prestement, pour revenir bientôt avec une chèvre, une poule, quelques oeufs, quelques grains de café indigène, des cannes à sucre ou des régimes de bananes. C'est l'étiquette très sévère du pays qui exige qu'on fasse un cadeau à l'hôte du village.

Après les confessions, un léger souper : quelques oeufs, quelques bouchées de bananes cuites à l'eau, un peu de viande de chèvre et je n'ai plus qu'à me coucher. Après une pareille journée, on ne se fait jamais prier pour cela.

Le lendemain, une messe matinale est dite avec une petite instruction "ad hoc". Alors (bon) ont lieu les audiences publiques : les pères et mères de familles viennent recevoir quelques avis sur leurs devoirs, surtout sur celui d'amener leurs enfants en âge de faire la première communion. Ensuite ce sont les enfants chrétiens, et enfin les catéchumènes ou ceux qui apprennent le catéchisme dans le village.

C'est là une scène vraiment intéressante : chacun de ces enfants se présente à tour de rôle, non sans frayeur, car les uns n'ont pas encore vu le missionnaire, et les autres craignent d'échouer à l'examen de catéchisme qu'on leur fait alors subir. Tous ceux qui répondent "très bien" sont inscrits, c'est-à-dire admis à venir avec le Père pour se rendre à la mission, ou poste central, pour la préparation immédiate au baptême : cette préparation durera au moins six mois. Oh ! quelle joie pour les heureux élus qui aussitôt vont ficeler leurs quelques étoffes de lubugo et leurs nattes : tout leur avoir, quoi !

C'est alors le tour des audiences privées : ce qu'on appelle "l'aver les procès". Ici un ménage à raccorder, là une jeune fille à arracher des

griffes d'un païen, ici un jeune homme à sortir du boubier, un fumeur de chanvre à corriger, etc., etc... et cela dure des heures, tout comme à l'Hôtel de Ville dans les bureaux privés du Recorder. C'est durant ces longues heures qu'il faut avoir la sévérité d'un juge, la science du médecin et la douceur du prêtre.

Enfin a lieu la visite du village, hutte par hutte, visite dont le but principal est de visiter les malades, mais aussi de voir les païens et de leur parler : souvent, une seule parole accompagnée d'une bonne prière intérieure, suffit à persuader ces pauvres nègres que ces sorciers de Blancs ne sont pas aussi méchants que leurs préjugés diaboliques le leur font croire.

Oh ! quelle joie pour moi, lorsque je rencontre un de ces vieux "voleurs de paradis" consentant à porter les livrées du Christ et à venir se faire instruire auprès de nous. Ce sont ensuite nos plus fidèles amis, et de très bons chrétiens.

Où, quelle joie ! C'est déjà trop récompenser les quelques sacrifices qu'y exogent ces tournées où il faut être tout à tous.

Cette joie, je l'ai eue plusieurs fois dans les deux derniers villages que j'ai visités. Ces deux villages sont en même temps deux îles de la mort, tellement la maladie du sommeil y a fait de ravages et y fait encore des victimes : d'une se nomme Bunjako, et l'autre Bwigga...

... Du petit Père Déry on ne voit souvent de loin que le chapeau colon (garde-soleil) ; et le petit Père Blanc était devenu un petit Père noir... il faut être de son pays !

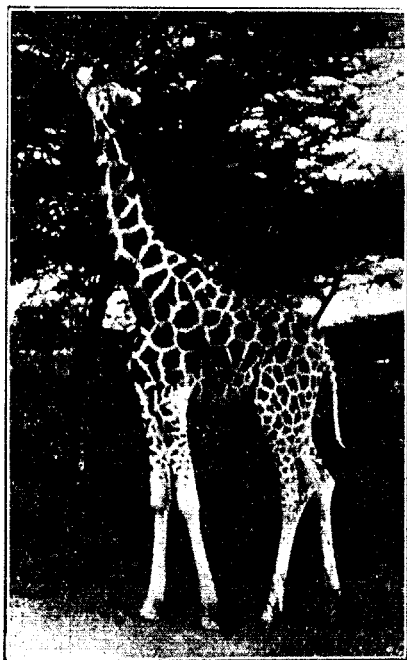
Tout noir, tout barbouillé, je pénètre dans une épaisse forêt — je viens d'aborder dans l'île de Bunjako. Quelques minutes dans la forêt où les singes ont l'air de se moquer de moi, où les perroquets semblent me montrer de... la patte, où les petits oiseaux aux couleurs des plus variées ont l'air de me prendre en pitié et je me trouve dans une immense plaine. Tout à coup, à ma grande surprise, me voilà au milieu d'une véritable bordée de neige. Je regarde autour de moi, et m'aperçois que mes porteurs ont planté là mes calasses et courent à toutes jambes. J'eus bien vite reconnu mon erreur : ma bordée de neige, qui m'avait reporté si agréablement sous d'autres cieus n'était qu'une bordée de sauterelles vertes, d'un vert très clair.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

De même un nègre devant les sauterelles (nsénéné).

Lassé d'appeler mes porteurs je me mets aussi de la partie, et après quelques instants de chasse on reprend la route, chacun avec son petit paquet de sauterelles. Ah ! quel succulent plat pour le souper ! Car, croyez-le, les sauterelles frites au beurre se laissent manger tout comme la crevette ou la fourmi de l'équateur, affaire d'un petit effort sur soi... et on se persuade vite que les Juifs n'étaient pas si mal partagés dans le désert...

EUG. DERY, d. P. B.



GIRAFE DANS LA BROUSSE.—(Soudan)

ETUDES DE MOEURS SOUDANAISES

Extraits de la correspondance de Mère St. Jean

LA BROUSSE.—La brousse consiste en fourrés plus ou moins épais d'arbres, de buissons, de hautes herbes qui couvrent au Soudan des terres en friche. Ces espaces incultes, mais non stériles, ne manquent pas de charme. J'ai parcouru la brousse en des heures et en des temps bien divers, et je ne m'en suis jamais lassée. Parfois, devant l'aurore pour éviter la chaleur, et accompagnée de nos guides fidèles, nous partions à travers les sentiers bordés de hautes herbes, et jouissions en route du joyeux réveil de la nature.—Parfois, ayant poussé au loin notre course apostolique, nous rentrions au logis quand les pâles rayons de la lune donnaient déjà aux arbres du chemin les formes les plus fantastiques. J'aimais le silence de cette grande solitude, que troublaient seulement le pas de nos montures et le cri de l'oiseau de nuit.

C'est de Koulikoro à Kayes, région plus montagneuse et plus boisée que celle de Ségou, longtemps dévastée par les guerres, que la brousse, au temps de l'hivernage, revêt surtout une parure de fête. Sous la double influence du soleil et de la pluie, la nature reprend une vie nouvelle : les arbres reverdissent, l'herbe commence à croître ; et bientôt le regard se repose sur un épais tapis de verdure, çà et là parsemé de fleurs. Ici s'élève un arbre portant des touffes violettes qui rappelle l'héliotrope ; là, un buisson aux fleurettes blanches, semblables à des clématites ; et, au détour du sentier, apparaît un village à demi caché dans les tiges du mil, ou coquettement ombragé par les rôniers au panache verdoyant.

Les oiseaux se montrent nombreux et variés pendant la saison des pluies. Les troupes de canards sauvages barbotent dans les miragots ou dans le fleuve ; des bandes de pintades et de perdrix parcourent la brousse, les tourterelles roucoulent sur les toits de paille ; de toutes petites hirondelles viennent se poser sur les fils télégraphiques, que supportent souvent des arbres en pleine sève. Dans les champs où paissent les troupeaux aux cornes immenses, un oiseau d'un blanc immaculé perche tranquillement sur la bosse du boeuf porteur, avec lequel il semble vivre en parfait accord. — Citons encore l'aigrette, que l'on poursuit pour ses belles plumes ; l'oiseau-trompette, la cigogne, la pie, le corbeau, la veuve à longue queue, et de mignonnes perches. Un petit oiseau, nommé vulgairement gendarme, tresse son nid avec l'herbe verte de la brousse ; l'ouverture est située à la partie inférieure, dans un renfoncement, et au bord d'un petit couloir ; cette disposition préserve les oisillons de la pluie et des serpents.

Une multitude d'autres oiseaux rouges et noirs, noirs et jaunes, verts et bleus vivent en grande fraternité, prenant ensemble leurs ébats ou se reposant par troupes sur les arbres, fleurs d'un genre nouveau, dont les couleurs vives tranchent agréablement sur ce fond de verdure. — Sur un tamarinier, une nuée de corbeaux font une courte halte ; ailleurs, les branches d'un dougoura donnent asile à une colonie de petits oiseaux rouges ; des pies bavardes se balancent aux lianes ; des mouches, au fin corsage et aux ailes dorées, bourdonnent aux alentours, tandis que sur un brin d'herbe se promène un gentil insecte, vêtu de velours rouge ; les indigènes le nomment "Alla ka mpa", (la lance de Dieu) ; il sort de terre aux premières pluies, et disparaît quand la sécheresse commence à durcir le sol.

La brousse cache aussi dans ses hautes herbes des habitants redoutés : sans parler de l'hyène, dont le ricanement sinistre impressionne toujours péniblement, elle recèle encore le lion, la panthère noire et brune et le sanglier. — Les singes abondent dans certaines régions ; lors de la fondation de Banankourou, fâchés de se voir chassés de leur domaine, ils descendaient par bandes pour voler les arachides que l'on venait de semer ; puis, se réfugiant pour les croquer sur les arbres, nous regardaient d'un air narquois du haut de leur observatoire. Du côté de Kati, on trouve un petit singe noir et blanc, et un autre à la robe brune et de la taille d'un chien, qui paraît doué d'un instinct très développé. — Les antilopes et les biches bondissent à l'aise à travers les herbes ; le porc-épic se cache dans les fourrés. — Nous avons aperçu dans le Niger des hippopotames dont les Somonos n'eurent garde d'approcher, car ils redoutent beaucoup ces énormes pachydermes, dont un seul mouvement suffirait pour faire chavirer une pirogue. — De grosses tortues se rencontrent aussi dans les parages du fleuve.

On voit de temps à autre des serpents endormis au soleil : le boa, le serpent à deux têtes, le serpent noir à zig-zags jaunes, et le fofoni, l'un des plus dangereux, bien qu'il n'ait que la grosseur du doigt et n'atteigne pas cinquante centimètres. Il a une teinte verdâtre, et porte sur le dos une ligne d'un rouge vif.

LES SAISONS.—A vrai dire, il n'existe au Soudan que deux saisons bien distinctes : l'hivernage et la saison sèche.

L'hivernage dure de juillet à octobre ; c'est la saison des pluies toujours pénible pour les Européens. " Lorsque le baobab renouvelle ses feuilles, disent les Noirs, c'est l'annonce de la mort des Blancs."

Les orages surviennent ordinairement le soir ou la nuit, et sont précédés d'un vent impétueux qui cause parfois bien des dégâts.—Une belle nuit, la tornade emporta en un instant une partie de la paille qui couvrait notre maison. Quelques jours après, notre pauvre cathédrale de Ségou fut, à son tour, décoiffée par la tourmente, et l'eau tombant à torrents, inonda l'église et y causa des dégâts considérables.

Les Noirs ont, comme les habitants de nos campagnes, des proverbes qui leur servent de pronostics, et dont je citerai quelques-uns :—" Prends ce qu'annonce le ciel d'août, c'est comme la parole d'un homme." En août, lorsque le temps menace, l'orage éclate en effet presque infailliblement, la saison des pluies étant alors fort avancée.

—" Septembre ne donne jamais que la moitié de ce qu'il promet ; "N'y crois pas plus qu'à la parole d'une femme." La saison des pluies touchant alors à son terme, les tornades deviennent plus rares.

—" En novembre, quelle que soit l'apparence du ciel, demeure tranquille." Il est excessivement rare que l'orage éclate à cette époque.

Les premières averses de l'hivernage font revivre la nature, qui semblait morte depuis plusieurs mois ; on se croirait dans notre France, à la saison du renouveau. L'animation est grande dans les villages, où la pluie est accueillie par des démonstrations de joie, et chacun s'empresse d'aller travailler son champ.

Bientôt, les jeunes plants sortent de terre, et le mil, s'élevant de jour en jour, ne tarde pas à se couronner de son panache majestueux.

Alors, tout le monde est sur pied pour préserver la récolte, non des voleurs ni des moineaux, mais des jolis petits mange-mil au regard malin. Les Bambaras élèvent dans les champs des estrades en bois, du haut desquelles les gardiens surveillent les maraudeurs, et de grand matin, on entend vieillards et enfants chanter sur tous les tons : " O Kono ! " (O oiseau !)

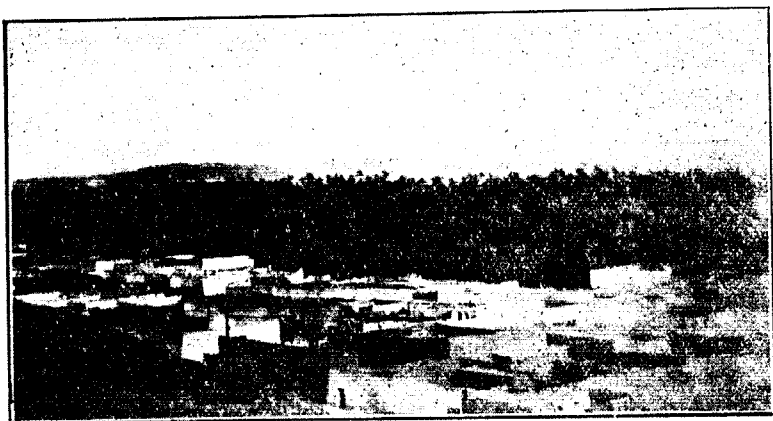
Ceci me rappelle un trait montrant l'ingéniosité des Noirs à trouver un expédient pour s'épargner la fatigue. Un bon vieux, surveillant son champ, avait imaginé de suspendre des débris de Calebasses à une corde qui faisait le tour de son domaine, et dont il tenait les deux extrémités entre ses mains ; tranquillement assis sur un tertre, le bonhomme leur imprimait de temps à autre une brusque secousse, et, les tissons s'entrechoquant, la troupe d'oiseaux s'envolait effarouchée au bruit de ces castagnettes d'un nouveau genre.

Bientôt, la feuille d'arachide commence à sécher, le mil s'incline vers le sol ; le moment de la récolte approche, c'est l'automne. Si l'hivernage a été bon, la terre rend abondamment la semence qui lui a été confiée ;

les "djiguiné", ou greniers en paille tressée se remplissent de mil, d'arachide, de haricots et de pois chiches ; le "dolo" (bière de mil) réjouit les coeurs, et le brave Nior, fumant sa pipe, se repose dans une parfaite quiétude.

Mais si la récolte a manqué, c'est pour toute l'année la disette et la faim ; rien ne saurait rendre la misère de ces populations imprévoyantes, qui perdent le souvenir de la souffrance dès qu'elle est passée, et que le retour des mêmes fléaux trouve toujours au dépourvu.

Alors la nature revêt un aspect plus morne : la verdure disparaît, le regard ne s'étend plus que sur un paysage sans vie ; les oiseaux, ne trouvant plus dans un feuillage desséché l'ombre et la fraîcheur, émigrent vers d'autres climats ; l'énorme baobab lui-même ne présente plus que des rameaux dénudés et semble frappé de mort, et l'habitude qu'ont les Noirs de mettre le feu aux hautes herbes ne laisse plus à la vue qu'un triste spectacle de tiges noircies et de troncs d'arbres calcinés.—Nous sommes arrivés à la saison sèche, que préfèrent les Européens. Un froid



LAGHOUAT.—QUARTIERS ARABES

vif commence à se faire sentir, et les Bambaras à qui, pour vivre heureux, il faut le soleil et la chaleur, complètent ainsi le dicton du baobab : "La chute des feuilles du baobab annonce la mort du Noir."

LES CALEBASSES.—Les Noirs du Soudan cultivent beaucoup la courge, qu'ils sèment au début de l'hivernage, et dont le fruit, évidé et façonné, donne des calebasses de formes et de dimensions variées qui leur servent d'ustensiles, de meubles, et même d'instruments de musique, comme on le verra plus loin.

C'est surtout au bord du Niger qu'on peut en remarquer les différents spécimens. Voici une jeune fille à la démarche alerte : elle vient puiser au fleuve l'eau qui doit servir à préparer le repas. Disposant sur sa tête quelques chiffons, restes d'un vieux pagne, elle pose avec adresse sur cette espèce de turban une grande calebasse pleine d'eau, et dedans, une plus

petite, renversée, destinée à maintenir le liquide en équilibre. Plus loin, une femme, accompagnée d'une fillette, s'occupe activement à laver dans l'eau courante, à l'aide d'un bouchon de fibres végétales, des calebasses de toutes formes et de toutes dimensions. Celle-ci, munie d'un manche, est la "galama" ou cuillère dont se servent les Noirs pour manger la bouillie de mil qu'ils appellent "seri"; elle sert aussi de mesure aux femmes Peuhls pour vendre le lait et le beurre; la grandeur de la galama et la longueur du manche varient selon l'usage que l'on veut en faire.—Le "flé" est l'assiette, ou plutôt le plat commun dans lequel la ménagère sert le tô. Une calebasse plus petite deviendra le verre destiné à recevoir le dolo; une autre servira pour se laver les mains avant le repas.—La "mouré", qui est de moyenne grandeur, est la mesure employée par les femmes pour vendre le mil; d'autres servent à mettre les grains, et il n'est pas rare de voir les vendeuses se rendre au marché portant sur la tête quatre ou cinq calebasses superposées, sans jamais renverser contenant ni contenu. Le "bara" est une grande courge évidée et fermée par un couvercle, qui sert d'armoire au ménage quand elle est mise à l'abri des termites au moyen du "djakouma-djourou", sorte de suspension tressée avec une herbe du pays. La calebasse peut servir d'arrosoir, de cuvette, de seau pour s'approvisionner au puits du village, et même, au besoin, de parapluie. Une femme est-elle surprise dans la brousse par une pluie d'orage, elle enlève son vêtement de dessus qu'elle met en sécurité dans sa calebasse dont elle se coiffe, et, assise sous un arbre, attend philosophiquement la fin de la tourmente.

Mais ce meuble si utile se brise ou se fêle assez facilement; aussi y a-t-il au Soudan des raccommodeuses de calebasses qui réparent nos ustensiles. Après avoir rapproché les morceaux et bouché les fentes avec une feuille de maïs ou un lambeau de pagne usé, elles pratiquent à l'aide d'un poinçon, des trous de suture dans lesquels passent les fils de palmier qui doivent relier les fragments. Enfin les Bambaras se mettent-ils en route, ils n'ont garde d'oublier leurs précieuses calebasses au logis: femmes et filles les emportent toutes sur leur tête dans un filet; c'est ainsi qu'au Soudan on déménage d'un village à l'autre.

LES PIROGUES.—La pirogue ordinaire est une barque creusée dans un tronc d'arbre; celles qu'emploient les Européens sont formées de plusieurs pièces reliées ensemble au moyen de cordelles fabriquées, par les marins du Niger, avec une espèce de chanvre qui croît dans le pays. Ces juxtapositions, plus ou moins exactes, laissent souvent pénétrer l'eau dans la barque; alors les lapots calfatent celle-ci tant bien que mal avec des chiffons, à l'aide d'un long couteau. Lorsque cette précaution est insuffisante, on embarque un petit mousse dont l'occupation continuelle est de vider, avec une calebasse, l'eau qui se fait jour peu à peu et menacerait de remplir bientôt la pirogue. Quand nous voguions sur le Niger, nous nous mettions à l'abri du soleil sous une toiture de branches flexibles disposées en arceaux, et recouvertes de nattes en soko, grossièrement travaillées. Pour être seules, nous suspendions une couverture à chaque extrémité, et nous étendions à l'intérieur nos lits de camp, qui nous servaient de sièges pendant le jour, car nous ne pouvions rester debout dans notre cabine improvisée.

L'équipage d'une pirogue se compose du capitaine, de six vigoureux Somonos et d'un petit négillon, le mousse de cette navigation fluviale. Moins

volumineuses, moins lourdes et taillées en navettes, les pirogues fendent mieux les eaux et glissent plus vite que les chalands ; les marins les font avancer au moyen de longues et fortes perches de roseaux, qu'ils manoeuvrent avec un accord parfait.

Les Somonos font connaissance avec le Niger presque dès leur naissance. Tout petits, leurs mères les portent au fleuve pour les baigner. Devenus plus grands, ils vont d'eux-mêmes, avec la bande de négrellons du village, prendre leurs ébats dans l'eau. Assez forts pour travailler, ils s'exercent d'abord à la pêche, puis ils apprennent le métier de laptots et naviguent à leur tour sur le Niger, dont ils connaissent bientôt toutes les sinuosités et les écueils, et dans lequel ils plongent comme des poissons.

Ah ! les bons voyages que j'ai faits ainsi en pirogue, et quels braves enfants que ces laptots du Niger, gais, pleins d'entrain, dont un rien provoque l'hilarité, et qui chantent et rient tout le long du jour !—Ils sont tous aussi dévoués et serviables. Votre barque se trouve-t-elle arrêtée à une trop grande distance de la terre ferme, des bras se tendent immédiatement pour vous porter en lieu sûr ;—avez-vous besoin d'oeufs, de laitage, de poules, le soir, après une rude journée, ils sautent à terre et vont en chercher au premier village ;—ont-il pris des poissons, ils vous en offrent généreusement une part.

Un jour, nous avions une grande barque, et nos marins n'étaient que des adolescents ; les eaux étaient basses, nous approchions des rochers de Koulikoro ; à chaque instant nous heurtions les récifs dans lesquels nous étions engagés, et je commençais à craindre que le fond de notre pirogue, en assez mauvais état du reste, ne finit par céder à ces chocs réitérés. Le capitaine était un Noir, vigoureux, nommé, je ne sais pourquoi, Tjé-Blé, c'est-à-dire homme rouge, bien qu'il fût du plus beau noir.—Tjé-Blé donc, brave garçon malgré sa figure rébarbative, voyant le danger, sauta à l'eau et commanda à l'équipage d'en faire autant ; puis, avec force cris et manoeuvres dans tous les sens, ces braves gens nous emportèrent avec la barque de l'autre côté des rochers, et reprirent ensuite joyeusement leur perche, laissant au soleil le soin de sécher la petite calotte bleu-foncé, qui est leur vêtement de travail.

Cependant, tout tableau a son revers : je dois donc avouer que les Somonos n'aiment pas à se hâter, sont fort insoucians par nature, et ne se font pas faute de mentir quand il y va de leur intérêt. Pourvu qu'un laptot voie le soleil briller sur sa tête, le fleuve couler sous ses pieds et le voir cuire dans la marmite, il se trouve suffisamment heureux. Inutile de chercher à le presser ; il rira de l'impatience du Blanc, qu'il ne comprendra pas, et après quelques coups de perche, retombera dans son indolence. J'ai quelquefois essayé d'exciter nos marins à la besogne : "Ini-sé" (courage !) criais-je alors d'une voix forte, et tous ensemble de me répondre en riant : "M'Ba ini tjié" (nous avons courage). Pendant quelques instants, la pirogue volait sur les eaux, mais elle ne tardait pas à reprendre sa marche première.

S'arrêter, le soir, auprès d'un village où retentit le tamtam, c'est se résigner à ne repartir que le lendemain au grand soleil, car le Noir aime à la folie la danse et les longues causeries, et parmi ceux de sa race, trouve partout une amicale hospitalité.

Enfin, c'est être naïf que de croire sur parole un laptot demandant à s'arrêter pour aller visiter, dans le voisinage, un frère grand ou petit,

car en pareille rencontre, tous les Noirs sont frères, et ce n'est là qu'un prétexte pour stopper une fois de plus, et faire un peu de commerce en passant. A part ces mignons défauts, ah ! quels braves enfants que ces laptots du Niger !

UN PEU DE MUSIQUE POUR FINIR.—Le talent musical des Bambaras n'a rien de remarquable ; leur chant est nasillard, leur ton monotone, leurs improvisations n'ont guère de sens, et d'ordinaire, ils répètent indéfiniment les mêmes paroles. Leur voix est pourtant susceptible d'être cultivée, et les chrétiens chantent avec entrain les offices de l'Eglise. Les Noirs du Soudan possèdent, outre le tam-tam, divers instruments de musique, dont les principaux sont : 1o une sorte de flûte percée de trous, et portant à sa partie inférieure deux petites calebasses qui servent de caisse de résonance. 2o Un petit violon à une seule corde, fait d'une calebasse recouverte d'une peau tendue, et qui ne donne que des sons faibles et peu harmonieux ; c'est, je crois, le plus commun de leurs instruments ; ils en jouent avec un archet, ou simplement avec le doigt ; ils l'ont souvent à la main, et le portent aux champs et dans leurs courses d'un village à l'autre. 3o Une espèce de mandoline, qui ne diffère du violon que par la forme allongée de la calebasse. 4o Le balan, qui est là-bas le roi des instruments : c'est une sorte de piano indigène composé de lattes en bois dur et résonnant, dont la longueur va en diminuant de manière à reproduire toute l'échelle des sons de notre gamme diatonique. Sous ces lattes sont placées plusieurs calebasses portant une ouverture à la partie supérieure. On joue de cet instrument avec deux petits marteaux dont la tête est recouverte de lanières de cuir enroulées autour de la tige, de manière à rendre le toucher de l'artiste plus doux. 5o La corne de boeuf ou d'antilope donne des sons qui ressemblent à ceux du cor de chasse ; aux premières notes, l'effet est saisissant, mais la répétition monotone des sons en fait bientôt disparaître le charme.

Narrateurs par instinct, les Bambaras aiment à se réunir le soir pour causer, rire et chanter ; quelques-uns captivent l'attention de leurs auditeurs pendant des heures entières en leur contant des faits de guerre, des aventures de voyage ou l'histoire des ancêtres. Les " griots " ont pour cela un talent particulier : troubadours de leurs pays, ils en conservent et transmettent les traditions ; doués d'une mémoire étonnante, ils récitent aisément la liste des rois bambaras qui se sont succédé dans la région, et connaissent toutes les peuplades qui habitent les villages situés sur la ligne de Ségou à Kayes.—Le narrateur parle longtemps ; ses auditeurs font retentir les échos de leurs joyeux éclats de rire, et envoient sous la voûte étoilée la fumée de leurs longues pipes ; ou bien, silencieux, les yeux demi-clos, ils se laissent bercer par ces interminables récits, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

LE MARCHE A SEGOU

Je veux aujourd'hui vous transporter au marché. Comme vous le savez, Ségou est un grand centre, et le marché de chaque lundi est très fréquenté par la population qui nous entoure. Dès le matin, les femmes arrivent de toutes les directions, portant des fagots de bois, car Ségou

est absolument déboisé ; d'autres ont des calebasses pleines de différentes denrées selon la saison. Il ne faut pas oublier le bébé, toujours à cheval sur le dos de sa mère ; retenu dans cette position par un morceau d'étoffe qui souvent n'est plus qu'un lambeau, le pauvre petit dort, gazouille et vit là, aussi heureux que l'enfant d'un roi dans son berceau de dentelle et de soie.

Au Soudan, la femme noire vit plus libre que la femme arabe ou kabyle ; c'est elle qui fait ordinairement le commerce ; elle s'y entend très bien ; au reste, sous ce rapport, son éducation se fait de bonne heure. Il n'est pas rare de voir des fillettes, lourdement chargées, franchir d'un pas rapide les nombreux kilomètres qui séparent leurs villages de Ségou.

Les hommes sont donc presque rares au marché : aussi, jugez des cris, des bavardages et des disputes de ces dames. — On dit que les femmes ont la langue longue... Celles du Soudan sont terribles quand elles s'y mettent. Un jour, j'assistais à une discussion entre une vendeuse de bois et un Noir, mais... le brave homme dut céder devant l'intrépide volubilité de la marchande.

Le marché se tient ordinairement en plein midi à l'ombre des doubaies, des flamboyants (1) qui ombragent la place ou sous les hangars de l'Administration. La mosquée est en face, car, malheureusement, Ségou est musulman. Il y a ici, comme vous pourrez le voir, des types bien divers de peuples musulmans. Le Bambara est fétichiste, mais la religion de Mahomet est parvenue ici par l'intermédiaire des Toucouleurs, mélange de Nègres et de Berbères, qui habitent principalement les rives du Sénégal et sont renommés pour leur fanatisme, des Peulhs ou Fellahs venus d'Égypte, des Markas de la famille musulmane des Sarracolets, etc. — Ségou possède donc une belle mosquée, élevée par les soins du Gouvernement français, dans un style un peu particulier, dont on retrouve les types jusqu'au lac Tchad. Les bois de charpente dépassent à l'extérieur, en sorte que jusqu'au sommet elle est tout autour hérissée de morceaux de bois ; on dirait les marches d'une échelle destinée à faciliter l'accès au faite de l'édifice. Si vous passez devant la cour de la mosquée à l'heure de la prière, vous la trouverez remplie de Noirs prosternés, faisant leurs ablutions ou égrenant leur chapelet. La nuit, la voix du muezzin nous excite à louer Dieu, pour compenser auprès de sa divine Majesté les hommages que ne lui rendent pas selon la vérité ces fervents disciples de l'Islam.

Descendons au bord du Niger, pour admirer ce Djelibà (ou Dhioliba), tant chanté par les "griots" : voyez combien il est majestueux et large : il le sera bien plus encore à la saison des hautes eaux.

Je vous ai nommé les "griots", il faut donc vous en dire un mot. — On appelle ainsi des chanteurs de profession, sorte de troubadours qui forment une caste religieuse respectée. Quand un "griot" paraît dans une assemblée, on le salue à genoux. Ce sont eux qui écrivent les amulettes, donnent les remèdes, chantent les exploits des ancêtres, improvisent sur tous les événements, président les danses et les noces, font danser "griots" et griotes", car il y a des femmes dans cette étrange confrérie,

(1) Arbre ornemental, qui se couvre de belles fleurs rouges en mai et juin, d'où son nom.

et les "griots" ont des danses spéciales, qui sont même peu convenables. — Je me rappelle en avoir rencontré un sur les rives du Sénégal dont la physionomie m'avait frappée. Ses vêtements, contrairement aux usages de nos Noirs, étaient d'une malpropreté repoussante ; il portait un petit tambourin sur lequel il frappait en cadence, tantôt avec le poignet, tantôt à l'aide d'un petit crochet qui lui servait de baguette. Il jouait de son tambourin avec mesure, et avec autant d'expression que le comique irrévérencieux lorsque j'entendis sortir de son gosier une voix formidable et nasillarde, qui n'avait quasi rien d'humain ; d'autant plus que notre artiste avait été gratifié par dame nature d'une dent démesurément longue, qui achevait de le rendre comique.



ENFANTS MO'ZABITES

LE MARCHE DES CANARIS.—Des barques, ou plutôt des pirogues simplement creusées dans un tronc d'arbre, avancent lourdement chargées. Ce sont les marchands de "canaris", sortes de marmites en terre, qui amènent les produits de leur industrie. La marchandise est étalée sur la rive ; il y a du choix. — Voici des jarres pour tenir l'eau au frais, des cuvettes pour prendre des bains de pieds, avec une petite saillie au milieu pour poser les pieds ; des pots de toutes grandeurs et pour tous les usages de la cuisine, particulièrement pour la cuisson du "dlo" (ou

"dolo"), boisson de mil fermenté : des "gninti", ou passoires à gros trous pour faire cuire le "basi" (couscous) ; des "singos", ou fourneaux, espèces de trépieds avec cuvette au fond pour recevoir le feu, etc. — Ici l'animation est grande, et nos ménagères ne manquent pas d'entrer en discussion. La commerçante vante ou défend sa marchandise, que les acheteurs déprécient. Les canaris ne sont pas assez cuits, ils ont subi des avaries en route, il y a des fentes, c'est trop cher, etc. — Puis on fait sa commande pour le lundi suivant : les ménagères sont prévoyantes au Soudan ; pendant la saison des pluies, les pirogues ne peuvent pas toujours "ba-ti-ké", c'est-à-dire traverser le fleuve ; on ne peut pas non plus faire sécher les grandes marmites ; il faut donc, comme la fourmi, se précautionner pour l'avenir.

Au bord du fleuve nous trouvons encore les portes, les serrures et les clefs indigènes ; système primitif, comme vous le pensez bien, et cependant assez ingénieux ; puis des haches, des pioches, des lances, des couteaux ou petits poignards finement travaillés ; c'est l'ouvrage des "noumoû", ou forgerons du pays. La matière première se trouve un peu partout, surtout dans la région montagneuse de Kati.

Au Soudan, les droits sont scrupuleusement respectés ; à chacun son métier ; ainsi, tout cultivateur qui vient à casser un manche de pioche, a recours aux "noumoû" pour remédier à l'accident ; pas un ne s'aviserait d'emmancher lui-même son instrument.

Les forgerons creusent encore les puits, font des "kouna", ou plats creusés dans le bois, des "kolon-kalan", mortiers et pilons pour le mil avec lequel les femmes font le "tô" (1). On pile aussi à l'aide des mêmes instruments, les feuilles du tabac, cultivé le long du Niger et du Sénégal, et les noyaux du "si", ou arbre à beurre végétal. Les "noumoû", forgerons et orfèvres, font aussi des bagues et des bracelets en cuivre, en argent, voire même en or. On trouve de l'or jaune du côté de Kati (2),

LE MARCHE DES ANIMAUX. — A côté du "Tata" se tient le marché des bêtes : petits chevaux du pays, boeufs avec une légère protubérance sur le dos, et qui servent aux transports ; bourriquets chèvres, moutons, etc. — N'oublions pas les coqs et les poules, dont les pattes sont attachées ensemble ; puis on enfile les infortunés volatiles à la suite les uns des autres dans un bâton, et on les transporte au marché.

En voyant ces pauvres petites bêtes ainsi enfilées, je pense à un souhait que l'on doit faire à tout Bambara qui met un vêtement neuf pour la première fois, et qui se formule ainsi : "Puisses-tu en attacher un morceau à la patte d'une poule !" Ce souhait est une allusion à la croyance superstitieuse des Noirs, qu'attacher un bout de son habit usé à la patte d'une poule, est le moyen de parvenir à une extrême vieillesse. Ainsi font-ils effectivement, et c'est avec des lambeaux d'habits usés que sont attachées les pattes des volatiles à vendre.

LE MARCHE DES VÉGÉTAUX. — Un peu à droite, sous ces arbres, nous trouvons des marchandes de feuilles de tabac. Les femmes indigènes ne fument pas ici, comme nous l'avons vu faire aux femmes Toucouleurs que

(1) Bouillie de mil.

(2) Sa valeur est de 2 fr. 50 à 3 fr. le gramme.
dans le Haut-Niger ; j'ai vu une jolie petite croix d'or, très bien travaillée par les artistes du pays.

nous avons rencontrées sur les rives du Sénégal : elles prisent seulement, les vieilles surtout. Lorsque, dans les villages où nous allons faire le catéchisme, nous voulons gagner le cœur de nos pauvres vieilles, nous leur portons un peu de tabac à priser, dans une petite tabatière en cuir qui a la forme d'une boîte ronde. A l'apparition de ce présent bien connu, elles commencent à sourire, et ce minime cadeau ne contribue pas peu à encourager l'application de leur pauvre intelligence aux vérités, bien abstraites pour elles, que nous venons leur enseigner.

Voyez-vous ces grosses boules noirâtres... Ce sont des feuilles d'indigo pliées, séchées, et qui constituent la teinture la plus ordinairement employée dans le pays. — Ici sont les marchands de noix de kola, qui viennent surtout du Kissi, contrée très fertile, située dans le Haut-Niger, au sud-ouest de Ségou. Les Noirs sont très friands des noix de kola ; on dit qu'ils leur doivent la conservation de leurs dents blanches, et une partie de leur vigueur. Il paraît aussi que l'usage habituel de ce fruit prémunit contre la fièvre, mais que l'interruption de l'usage en amène immédiatement des accès.

LE MARCHE DES TISSUS, CONFECTIONS ET AUTRES INDUSTRIES. — Sous un hangar sont réunies les différentes industries du pays. Ici les hommes brodent et cousent des "banlla", sortes de calottes, des "boubous", amples vêtements que portent les indigènes. L'étoffe est importée de France. Pour assortir le magasin, on y vend aussi des paletots de fabrication française, des chemisettes pour jeunes filles et femmes, des pipes, de petits miroirs, des perles et de la verroterie venues d'Europe, et particulièrement d'Autriche. D'autres offrent à leurs clients des couvertures ordinaires du pays, simples bandes tissées en laine ou en coton, plus ou moins larges, ajoutées les unes aux autres. Du côté de Tombouctou, les Noirs font de beaux tapis, qui figurent avec honneur au marché de Ségou. — Ces bandes de cotonnade, qu'on appelle "finimougou" sont la seule étoffe indigène ; le coton croît très bien dans ce pays, et les Noirs le tissent très régulièrement ; seulement les métiers de nos tisserands sont très rudimentaires ; ils ne permettent de tisser que des bandes étroites, avec lesquelles on fait, en les cousant ensemble dans le sens de la longueur, des pagnes appelés "féni" ou "fini" pour les femmes, et des "limbé", sortes de scapulaires flottants que les filles portent jusqu'à leur mariage. — L'étoffe est alors passée à l'indigo, ou dans une teinture mi-jaune, mi-vert, provenant d'une écorce d'arbre, et les femmes y ajoutent pour leurs pagnes des dessins noirs. Le long du Sénégal, j'ai vu de très jolis dessins faits par les femmes, en passant l'étoffe, d'origine française ou indigène, dans une décoction d'indigo, pour leurs pagnes, ample vêtement qu'elles portent quand elles sont riches ; les femmes bambaras ne sont pas aussi avancées dans cet art. — Les forgerons, les Peuhls, sont pour l'ordinaire habillés d'étoffe teinte en jaune. Pendant tout le mois que durent les fêtes de la circoncision, ceux qui en sont l'objet portent à Ségou et aux environs une tunique jaune et un bonnet pointu de même couleur ; mais j'ai eu l'occasion de descendre le Niger à cette époque, et à Nyamina j'ai trouvé tous les circoncis habillés de bleu.

Voyons maintenant les cordonniers. Ceux de Ségou sont réputés habiles. Ils font avec le cuir du pays, qui est loin d'avoir la solidité du nôtre, des pantouffles, des bottes, des cravaches, des ornements consistant

en pompons, franges et glands découpés dans le cuir, dont les Noirs parent leurs chevaux, et qui accompagnent la tête, la bride et la selle ; puis encore des bourses, des gaines pour les petits poignards que les hommes portent à la ceinture, des sacs de voyage à plusieurs compartiments, assez semblables à des sacoches, et toujours agrémentés des mêmes fantaisies. Le cuir est teint en rouge, en noir. — La teinte rouge provient d'une espèce de mil qui croît dans le pays ; la teinte noire, de la longue cuisson... d'un peu de vieille ferraille avec un acide quelconque, par exemple le jus d'un petit citron du pays. Vous voyez que le Créateur a donné aussi à nos bons Noirs l'intelligence nécessaire pour tirer parti des ressources qu'ils trouvent dans leur propre région.

Les forgerons, les tisserands, les cordonniers, les couturiers, forment la classe inférieure au Soudan ; les nobles, ce sont les cultivateurs, et comme ici non plus on ne se méseime pas, on ne verra jamais un forgeron épouser la fille d'un cultivateur ; ce serait pour lui monter trop haut.

Nous sommes au plus fort du marché, d'où s'exhalent des émanations qui vous incommoderont peut-être, car, en fait de pourriture, nos bons Noirs ont des goûts et un odorat qui sont loin d'être européens. Pour votre consolation je vous dirai que, avec la grâce de Dieu, nous nous habitons très bien à ces petits inconvénients, et qu'un peu de temps et de bonne volonté nous rendent "bambaras" pour tout de bon.

MARCHE DES COMESTIBLES.—Voilà les marchandes de poisson frais, séché au soleil ou grillé ; d'autres vendent du riz, des boules de savon fait avec des cendres de tiges de mil, d'arbres et de "sitlou" ; différents condiments pour la sauce : piment, queues d'oignons séchées et pétrées en forme de petits fromages ; "tiga-dou", résidu de la pistache (1) lorsqu'elle est écrasée pour faire de l'huile ; petites boules noires à odeur infecte appelée "soumaras", feuilles de baobab, etc. Dans cette calbasse vous trouverez de la farine provenant du fruit du baobab ; elle a un petit goût acidulé, et, mélangée avec du lait aigre, donne une friandise appréciée des Bambaras. Une autre friandise, appelée "nadoula", est faite avec des pistaches écrasées, du miel et du piment. De petites filles portent sur un plateau de paille tressée, du sel en petits tas de cinq cauris, "doulou", "doulou". Ici, des corbeilles de manioc, d'igname, de maïs ; les Noirs sont très friands d'épis de maïs frais grillés ; puis du mil ; le mil hâtif appelé "souna" ; le petit mil appelé "sagno" ; le gros mil appelé "kénéké". Là des pistaches ou cacaouettes. Ces petites boules blanchâtres proviennent du "si" ; les noyaux de cet arbre donnent une espèce de graisse très estimée dans le pays ;—elle sert à la toilette de nos dames noires ;—c'est encore un remède, et un excellent purgatif pour les animaux ; enfin, nous nous en servons comme de beurre dans la préparation de nos mets.

Voici encore des patates ; elles sont loin d'être aussi grosses et aussi bonnes que celles d'Algérie ; le terrain ici n'est pas très propre à cette culture. Aux environs de Kati, on récolte cependant une patate rouge de meilleure espèce. Voici des petits haricots blancs, des "tiganin-kourou", sortes de pois-chiches ; des "fabriama", tubercules semblables à de petites pommes de terre. Des jeunes filles vous offrent dans ces bouteilles de

(1) Il s'agit de la pistache de terre, nommée en France arachide, en Algérie cacaouette, au Tanganika kalanga, etc.

l'huile d'arachide ou du miel. L'huile d'arachide n'est guère employée que par les Européens, on n'en trouve pas dans les villages ; l'indigène se sert du sitlou pour alimenter sa lampe ; celle-ci est en fer, et se compose d'un pied surmonté d'une petite cuvette destinée à recevoir le sitlou, dans lequel trempe, comme mèche, une bande déchirée dans quelque lambeau d'étoffe. La lumière est très vacillante, mais éclaire pourtant assez bien.

Les abeilles sont assez nombreuses dans le pays. Les indigènes tirent, pour leur servir de ruches, des espèces de paniers en paille en forme de cloches sans fond, qu'ils suspendent aux arbres, et tout est dit ; c'est bien, je crois, le système le plus simple d'apiculture. Quelquefois le même arbre porte une dizaine de ces ruches improvisées.

Ici sont les fruits de la brousse, dont les Noirs sont très friands ; — pour la plupart ils sont fades ou très acides, et presque sans chair ; le " si " offre presque seul quelque saveur à un palais européen. — Regardez un peu ces femmes qui vendent du lait et du beurre : ne trouvez-vous pas que quelques-unes sont vraiment de beaux types ? Elles sont beaucoup moins noires que les femmes bambaras, leur teint est presque jaune ; elles ont le nez moins épaté, les traits plus réguliers et l'air plus intelligent. Elles appartiennent à la race Peulh, dont je vous parlerai tout à l'heure.

Le beurre est recherché par les négresses, surtout pour leurs petits enfants. Dès leur naissance, elles les enduisent de beurre et c'est aussi leur nourriture avec le lait maternel. (1)

Pensiez-vous trouver au Soudan des marchands de gâteaux ? Oui, bien ; de bons petits beignets, faits avec de la farine de haricots du pays, appelés " niébé " ou " sio ". Les marchandes les font cuire en plein air tout comme on cuit les marrons à Lyon ; pour la modique somme de cinq cauris, c'est-à-dire près de neuf pour un sou, vous pouvez en manger de tout chauds, tout imprégnés de sitlou... Les Bambaras font encore de petites crêpes appelées " monoumies " avec de la farine de mil et du sitlou, mais c'est surtout le matin qu'on en trouve, et les vendeuses les portent de maison en maison.

MARCHE DES NATTES ET DES CALEBASSES.—Voici des nattes de toutes sortes : nattes de feuilles de rônier, appelées " sébé " ; de tiges de mil, appelées " blali " ; de paille grossière, ou " kara " ; de petites corbeilles très bien travaillées, des " kalaka ", ou lits formés de petites branches liées entre elles par une écorce d'arbre appelée " fou ". Un lit a ordinairement quinze bâtons. Le dessus est fait de paille très grossière, ayant à peu près la grosseur du petit doigt, liée également avec du " fou ". On fait aussi de la même manière des tabourets de différentes grandeurs.

Comme je l'ai déjà dit le bois est rare à Ségou ; on le vend au marché par petits tas valant quelques cauris. Après la récolte du mil, les pauvres brûlent les tiges, et le reste de l'année, ils se servent de crottes de chèvre pour alimenter leur feu. Voilà des calebasses de toutes les formes et de toutes les grandeurs ; des " bara ", calebasses fermées avec couvercles ; c'est l'armoire des Bambaras, où nos filles enferment leur petit trousseau de mariée. D'autres ont la forme de cuillère, " galama ", et servent en effet pour manger le " séri ", bouillie très claire, faite ordinairement avec

(1) Le beurre sert aussi pour la coiffure ; pardonnez ce détail... on lui attribue la vertu de tuer les parasites.

du petit mil et de l'eau ; les riches y ajoutent du miel et du petit lait. Ces calebasses rondes, qui portent un petit trou à la partie supérieure, servent pour arroser les champs de tabac, porter le "dolo", etc. Si l'on a une calebasse cassée, on la porte au marché, où elle peut être raccommodée sur place.

LA BANQUE A SEGOU.—La banque existe aussi au Soudan. Voilà des tas de petits coquillages, ou cauris, qui sont la monnaie du pays ; celle de France est introduite, — il en faut pour payer l'impôt ; — mais nos Noirs, les femmes surtout, l'acceptent difficilement. A l'ordinaire, 48 cauris valent un sou, mais le cours de ces coquillages varie souvent, selon le caprice des Somonos ; toute l'habileté et toute l'économie consistent donc à faire le change des cauris au bon moment ; c'est comme un petit jeu de Bourse...

QUELQUES REMARQUES ETHNOGRAPHIQUES.—Il ne sera pas sans intérêt de vous faire connaître un peu les différents peuples auxquels appartiennent les types si divers que nous avons sous les yeux. — Les Peulhs, Foulahs ou Fellahs viennent d'Egypte ; ce sont pour ainsi dire les Mozabites, les Juifs de nos contrées, race supérieure, intelligente et orgueilleuse. Ils habitent des villages à part, dont la construction diffère de celle des villages bambaras. Ces derniers ressemblent à ceux que l'on rencontre aux environs de Biskra et de Ghardaïa, avec des cases rectangulaires en terre battue, mais, ici, sans terrasse proprement dite. Les villages peulhs renferment bien quelquefois des maisons en terre, mais elles sont rondes et le toit est toujours en paille. Les Peulhs sont musulmans, ils parlent un dialecte différent du bambara, à la fois plus harmonieux et plus grammatical. Ils s'adonnent à l'élevage du bétail ; eux seuls possèdent des grands troupeaux et savent tirer parti du laitage ; ils sont employés de préférence par les Européens pour faire les toitures en paille. Les Peulhs sont plus aisés que nos pauvres Bambaras, et possèdent encore des esclaves qui, naturellement, hélas ! embrassent la religion du maître.

Vous remarquerez ces hommes de taille moyenne, bien découplés, vêtus d'une tunique bleu foncé, le teint jaune, presque blanc, les traits réguliers, l'oeil farouche, les cheveux longs et en broussaille ; leur type se rapproche de celui des Arabes et des Kabyles. Ce sont les Maures, que l'on trouve surtout sur la rive droite du Sénégal et la rive gauche du Moyen-Niger. Les Maures sont de race berbère ; ils parlent l'arabe et un dialecte berbère ; ils se disent musulmans, mais leur divinité est l'argent. C'est une race rapace, malpropre, vivant de vol et de pillage. Ils sont nomades, et élèvent des troupeaux ; ils viennent par ici à l'époque de la fête du Mouton avec leur bétail ; ils font aussi le commerce du sel. Les commerçants se servent des Maures pour le transport des marchandises qu'ils apportent sur le dos de leurs chameaux ou de leurs petits ânes. Leurs femmes voyagent avec eux, elles ont un aspect sauvage et sale ; elles se cachent ordinairement dans un grand voile de guinée très légère, d'un bleu foncé presque noir ; les autres femmes indigènes les mépriment ; au reste les Maures sont une race plutôt détestée et redoutée.

Nous voici arrivées à une extrémité du marché en regard du quartier des Somonos, qui coupe une des extrémités de la ville. Terminons par là, notre petite excursion, si vous le voulez bien. Entendez-vous ces chants ?

Nous sommes maintenant à l'endroit du marché affecté aux aveugles, qui ne manquent pas à Ségou, et, là comme ailleurs, ils sont gais, chantent bien, et gagnent quelques cauris en faisant des cordes qu'ils vendent le lundi au marché. Ils sont de la race belliqueuse et commerçante des Mandés.

On entend par Somonos les marins du fleuve. Ils ont un chef à part, une mosquée à part ; car, hélas ! eux aussi sont musulmans ; ce sont eux qui, avec leurs pirogues, sillonnent le fleuve pour transporter les voyageurs, les colis, et apportent le riz qui croît surtout du côté de Djenné. Leurs filets sèchent au soleil, car les Somonos ont le monopole du fleuve ; le Niger est très poissonneux et eux seuls en ont le trafic ; vous n'aurez de poisson que dans les endroits où il y a des Somonos.

Voyez-vous ce grand Noir, à la figure grimaçante, qui se dandine en nous voyant ? C'est Abdélaïd, le chef Somonos, qui rit à mon approche, car j'ai l'honneur d'être son amie. J'ai grand soin d'entretenir cette amitié si utile ; il faut peu pour cela : une vieille boîte de conserves pour mettre son tabac ; un peu d'encre et un porte-plume, car notre ami s'est imaginé qu'il apprendrait à écrire... je ne sais qui lui a montré à faire des chiffres ; mais surtout un miroir pour sa belle Fathma, sa femme préférée, qu'en vrai disciple de Mahomet il tient soigneusement enfermée. Allons lui toucher la main et lui demander des nouvelles de sa douce Fathma, la fille du marabout. — Montons cette rue étroite, car ici la civilisation française n'a pas fait son apparition, et dans le quartier Somonos deux personnes ne peuvent marcher de front par les ruelles. Les enfants sont nombreux, turbulents, et paraissent intelligents ; de temps en temps on croise une femme captive à l'air triste et morne. Pauvrette !... les joies ne sont pas pour elle... Puisse-t-elle apprendre un jour les vérités de notre Religion et la parole de notre Sauveur : Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent !

CONCLUSION

Maintenant, à travers champs, retournons à notre logis, qui n'est pas très éloigné. Votre cœur n'est-il pas tout attristé par une pensée bien pénible ? Que d'êtres nous avons coudoyés pendant ces quelques heures, représentant ici différents peuples que le soleil éclaire et qui sont pourtant plongés dans les ombres de la mort !... Ils ne connaissent rien de notre doux Jésus, rien de la Vierge Marie. Pauvres âmes pour lesquelles le Christ a souffert, est mort ; que Marie a reçues pour enfants au pied de la Croix, et qui ne verront peut-être jamais les splendeurs du Ciel ! — Entrons à la chapelle : là, sous un toit de paille, dans un modeste sanctuaire dont la pauvreté rappelle Bethléem, nous trouverons Jésus, la force des Missionnaires, et pour ceux qui ne le connaissent pas, nous ferons une ardente prière !

Extrait de : " La Chronique des Religieuses Missionnaires d'Afrique."

COURTES REFLEXIONS ET CITATIONS SUR LE RÔLE DES ORDRES
RELIGIEUX DANS L'ÉGLISE.—TERRITOIRES IMMENSES
ATTRIBUES A LEUR ZÈLE EN AFRIQUE

Dans l'introduction de son bel ouvrage, "Les Moines d'Occident", le comte de Montalembert disait :

" Pour moi qui, depuis plus de 20 ans, vit dans la bonne et grande compagnie des moines d'autrefois, je déclare que c'est là surtout, et peut-être là seulement, que j'ai reconnu l'école de la vraie liberté, du vrai courage, et de la véritable dignité. En me replongeant, souvent après des intervalles et au sortir des pénibles expériences de la vie politique, dans leurs actes et dans leurs écrits, je dois à ces vieux saints le témoignage d'y avoir trouvé une autre race, d'autres cœurs et d'autres courages."

Puis, après d'impressionnantes réflexions sur l'histoire qu'on pourrait écrire de la prière, histoire qui nous apprendrait quand, pourquoi et comment la créature s'y est prise pour raconter à Dieu, ses misères et ses joies, ses craintes et ses désirs, il développait cette pensée si vraie : que les ordres religieux protègent l'humanité par la pénitence et la prière, bien au-delà de ce qu'on imagine, étant, au sens propre des mots : "Le sel de la terre". A ce sujet, il reproduisait ces paroles touchantes que Philippe-Auguste, voguant vers la Terre Sainte, prononçait, avec une foi de centenaire, pour rassurer ses matelots au milieu d'une violente tempête : "Il est minuit ; c'est l'heure où la Communauté de Clairvaux se lève pour chanter matines. Ces saints moines ne nous oublient jamais. Ils vont apaiser le Christ ; ils vont prier pour nous, et leurs prières vont nous arracher au péril."

Et comme pour fournir plus de lumière aux esprits forts et aux aveugles de bonne foi, il citait encore un trait analogue qu'on attribue au grand empereur Charles-Quint, que jamais personne ne songea à considérer comme un esprit faible.

Mais M. de Montalembert représente de plus les ordres religieux dans un rôle plus frappant parce que leur action y est plus visible. Toujours la vie monastique a été comparée à une milice : " Venez voir, disait St Jean Chrysostôme, venez voir les tentes de ces soldats du Christ ; venez voir leur ordre de bataille. Ils combattent tous les jours ; et tous les jours, ils défont et ils immolent les passions qui vous assiègent."

Charlemagne, qui connut ce qu'est la valeur morale, le vrai courage, appelait les abbés de son empire : "La chevalerie de l'Eglise" ; et le doux Saint d'Assise, malgré son humilité profonde, conscient qu'il allait donner à l'Eglise de grands serviteurs, dénommait ses Religieux : "Les paladins de la Table Ronde." " Dans ses rêves d'adolescent, ce fils d'un marchand de laine, avait vu la boutique de son père pleine de boucliers, de lances, de harnachements militaires, vision prophétique de la guerre qu'il devait livrer à l'ennemi du genre humain ; et au déclin de sa vie, les stigmates de la Passion dont il reçut l'empreinte, semblaient,

aux yeux de ses contemporains, les insignes et comme les armoiries du Christ dont il s'était constitué le vaillant, l'invincible champion."

" Et comme le sacrifice de soi est le principe du courage militaire et la raison de ce prestige qui s'attache à la gloire des armes, par-dessus toutes les autres gloires humaines ; ainsi, dans l'ordre spirituel, le sacrifice quotidien de soi, par l'obéissance monastique, explique et justifie la suprême estime que l'Eglise a toujours accordée aux religieux"...

De ces soldats "uniques", que n'entravent ni la poursuite, ni le souci des prospérités, des récompenses humaines ; recrutés surtout dans les cloîtres, et puisant dans les trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, cette force admirable, surhumaine qui explique leur action à travers les siècles, l'Eglise s'est toujours servie pour ses œuvres d'apostolat et de civilisation ; pour la lutte sans cesse renaissante contre les hérésies ; pour empêcher de s'éteindre, à certaines époques, le flambeau des sciences humaines.

Et c'est encore sur eux qu'elle compte pour l'évangélisation de l'Afrique. En mère tendre et généreuse, elle leur a légué sur cette terre de malédiction, des domaines merveilleux, méprisables, dans l'opinion du monde, mais combien riches aux yeux de la Foi !

Quelles joies intenses, grâce à l'oubli de soi, à l'amour de Dieu, et des âmes les plus déshéritées, ces domaines ne procurent-ils pas aux courageux qui les cultivent.

Plus heureux que les successeurs d'Alexandre, ces légataires très humbles, ignorés, possèdent un héritage auquel fut promis l'immortalité. Et pour faire connaître à quels ordres religieux est dévolue l'évangélisation du continent noir, qu'on nous permette de transcrire quelques passages d'une lettre du Cardinal Lavigerie, écrite en 1876, sur les Missions Africaines, Missions que convoitait avec une grande ardeur, son zèle apostolique : "Pendant que les nations chrétiennes formaient, avec leurs flottes et leurs armées, le blocus des côtes africaines, l'Eglise y développait ses légions pacifiques. Les fils de Saint François sont dans la Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte, le pays des Gallas ; ceux de St. Vincent de Paul, dans l'Abyssinie ; les Pères du Saint-Esprit et du Sacré-Coeur de Marie, au Zanguebar, au Congo, dans la Sénégambie, au Sénégal, partout où la charité et le dévouement héroïque que leur a inspirés leur saint Fondateur peuvent faire bénir et aimer le nom catholique : les Missions Africaines de Lyon, sur les côtes meurtrières de la Guinée, au Cap, au Dahomay ; celles de Vérone établies par Mgr Comboni, dans les provinces récemment conquises du Sud de l'Egypte ; les Pères de la Compagnie de Jésus, à Madagascar et au Zambèze ; les Oblats de Marie, au Natal ; le clergé d'Irlande et d'Angleterre, dans la colonie du Cap ; celui du Portugal, au Benguela ; celui d'Espagne, au Maroc ; celui de France, en Algérie. En un mot, aucun point des trois côtes que baignent la Méditerranée, l'océan Atlantique et l'océan Indien n'échappe à ce siège immense que la miséricorde divine semble préparer pour mettre un terme à la malédiction de la pauvre race de Cham ; et on ne peut douter, à tous ces signes, que nous n'assistions à l'un de ces grands événements par lesquels la Providence change la face des nations.

Mais si les rivages de l'Afrique étaient tous occupés par les messagers de la bonne nouvelle, il n'en était pas ainsi de l'intérieur. Il semblait, au contraire, leur fermer obstinément ses routes. Des voyageurs isolés

avaient essayé d'en pénétrer le mystère. Presque tous avaient payé de leur vie, cette hardie tentative. C'est seulement depuis vingt ans que le voile qui couvrait ces régions inconnues a été soulevé par des explorateurs plus heureux ou plus intrépides : Burton, Cameron, Speke, Nattigal, Schweinfurt, et d'autres encore. Les noms de Livingstone et de Stanley sont sur toutes les lèvres, ma plume n'a pas besoin de les écrire...



LES FRÈRES APOSTOLIQUES DE CARTHAGE

O. Julien. D. Roy. R. Bissonnette. R. Coutu. W. Sarrazin. J. Langis. E. Michaud.
O. Goulet.
A. Laberge. A. Laplume. A. Labrègue. F.-X. Lacourcière.
Th. Châteauvert. J.-B. Dagenais. H. Alarie.

" Ici une grande difficulté pratique se présentait. Où trouver une société d'hommes apostoliques qui pût disposer, sur l'heure, du personnel et des ressources nécessaires pour une mission si vaste et si périlleuse ? Les Congrégations déjà établies en Afrique ont chacune d'immenses régions à évangéliser, et toutes leurs forces sont absorbées par les oeuvres déjà commencées ; ou qui s'imposent chaque jour à leur zèle. C'est ce qui fit penser à la plus humble, à la dernière venue des Sociétés Apostoliques du continent africain ; j'ai nommé la Société des Missionnaires d'Alger. (Pères Blancs)...

" La Société des Missionnaires d'Alger a commencé, il y a douze ans, en 1868. Elle est née, comme d'elle-même, des charges imprévues que nous

imposait la terrible famine de 1867. Le clergé de la colonie, élevé dans la pensée qu'il ne lui serait jamais permis de nouer des relations, même de simple charité, avec les indigènes, n'avait pas appris leur langue : je cherchais donc vainement dans son sein, des prêtres qui pussent se charger de la direction de nos asiles et de nos orphelins arabes ; et je regrettais de ne point trouver une Société d'hommes apostoliques qui pût venir à mon aide. Un jour, que je méditais sur ces pensées, je vis entrer chez moi, le Supérieur de notre grand Séminaire de Kouba, le respectable M. Girard, celui que le clergé algérien, formé tout entier, par ses soins, avait surnommé "le Père Eternel", à cause de sa vieillesse et de son aspect vénérable. Il soupirait, lui aussi, depuis son arrivée dans la



SŒUR BLANCHE ET PETITS KABYLES.
à St-Charles

colonie, c'est-à-dire depuis près de quarante années, après le moment où il serait enfin permis au clergé, de s'occuper, avec toute la sagesse désirable, des indigènes de l'Afrique. Il lui semblait qu'en ouvrant par les armes de la France chrétienne, les portes de ce grand continent, la Providence lui imposait l'obligation d'y porter la vérité et la justice, c'est-à-dire l'Evangile de Notre Seigneur. Il savait que je partageais ses pensées, et que c'était la seule espérance de les voir réalisées qui m'avait fait abandonner un siège épiscopal de France pour un diocèse de Missions. Ce jour-là, ce vénérable fils de St. Vincent de Paul, digne en tout d'un tel

père, entrant chez moi, avec trois élèves de son Séminaire, me dit : "Voici des jeunes gens qui viennent s'offrir à vous pour l'apostolat africain. Avec la grâce de Dieu, ce sera le commencement de l'oeuvre que nous avons désirée." Je le vois encore courber sa tête blanche, et me demandant d'accepter et de bénir leur dévouement... Je fis toutes les objections possibles, mais inutilement...

"C'est ainsi que l'oeuvre a commencé bien humblement... Je ne pouvais, moi-même, m'en occuper, et pourtant il me fallait, pour une vocation spéciale, les séparer du grand Séminaire. C'est alors que la Providence me fournit ce dont j'avais besoin : un jésuite, et un prêtre de St. Sulpice, fils de M. Ollier..."

Ainsi, toujours, suivant l'ordre de la grâce, se prépare, s'organise dans l'humilité, dans l'obscurité, cette milice divine à laquelle furent promis des triomphes immortels. Tous les temps, tous les pays, en fournissent de nombreux exemples : une simple fille, Pauline Marie Jaricot, fut la fondatrice de l'oeuvre de la Propagation de la Foi ; une autre, très pauvre et plus obscure encore, Jeanne Jugan, aidée d'un modeste curé de campagne, l'abbé Lepailleur, établit la communauté des Petites Soeurs des Pauvres qui, dans les cinq parties du monde, procurent à des centaines de mille vieillards, le logement, la nourriture, le vêtement, des joies précieuses, et ces secours religieux qui leur assurent l'entrée du Paradis. De même en Canada, c'est une jeune fille, Mlle Fitzback, ne sachant pas même lire, arrivant à Québec, de la paroisse de St. Valier, vers 1835, pour se mettre en service, et qui fondait, en 1850, l'Ordre du Bon-Pasteur, "humble grain de sénévé devenu un grand arbre", dont les nombreux rameaux multiplient les fruits de bénédictions non seulement en terre canadienne, mais encore aux Etats-Unis.

C'est donc par un dessein providentiel, que ce patrimoine immense, non seulement de l'Afrique du Nord, mais du Sahara et de l'Afrique équatoriale, fut confié aux Pères Blancs et aux Soeurs Blanches, derniers venus parmi les ordres d'apostolat, qui doivent néanmoins fournir une journée si pleine. La tâche imposée dépasse évidemment toutes les forces humaines, mais la grâce suffit à maintenir vivaces, leur zèle et leur dévouement. Nous l'avons déjà dit, ce qui manque, ce sont les Missionnaires ; ce sont les ressources pécuniaires...

La carte géographique préparée par M. Gustave Rinfret, chef des dessinateurs, au ministère des Terres, à Québec, avec un goût artistique rare qui n'a d'égal que son désintéressement et son amabilité, montrera l'étendue des pays à évangéliser, permettant, à tous ceux qui peuvent s'y intéresser, de connaître exactement où travaillent ces Missionnaires, et les progrès de leurs labeurs apostoliques.

AMIS DES MISSIONS.

TABLE DES GRAVURES

Monument du Cardinal Lavigerie à Biskra.....	1
Portrait du Cardinal Lavigerie	XIV
Pères Blancs.....	3
Sœurs Blanches.....	5
L'Islam.....	7
Mère Claver et petites négresses.....	8
Les Dormeurs.....	13
Famille de Baganda.....	20
Une tombe de Missionnaire.....	24
Rubaga.—Une convertie.....	27
Sur le lac Nyanza.....	30
Villa Maryia—La classe aux petits nègres.....	33
Une petite rachetée	36
Une petite Kabyle	38
Dispensaire de Djemaa-Saridj.....	40
Ville anglaise d'Entebbe.....	44
Sœur Blanche instruisant les femmes (Ouganda).....	46
Sr Philippe et ses novices noires.....	49
Hôpital Ste-Elizabeth (Chélif).....	52
Coin d'une ville arabe aux environs de Biskra.....	54
Sœurs Blanches partant en voyage.....	55
La femme musulmane, bête de somme.....	57
Groupe de malades et Sœurs.....	58
Groupe de petites Arabes.....	61
Groupe de Kabyles.....	69
Sœurs et élèves de l'Ouvroir : Srs St-Arsène et St-Albert	73
Païens.—Akikuyu.....	76
Atelier de tissage, Sr St-Bernard	79
Mendiantes aveugles chantant un refrain de leur répertoire.....	88
Chapelle de N.-D. du Chélif.....	90
Groupe d'agriculteurs indigènes et un Père Blanc.....	96
Girafe dans la Brousse	103
Laghouat.—Quartier arabe.....	106
Enfants Mo'zabites.....	111
Les Frères Apostoliques de Carthage	119
Sœur Blanche et petits Kabyles.....	122

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE MGR MATHIEU	III
PRÉFACE.....	V
LETTRE OUVERTE.....	VII
Diverses manières d'aider œuvres des Sœurs.	XI
LE CARDINAL LAVIGERIE.....	1
RÉVDE MÈRE MARIE CLAVER, (notes biographiques).....	8
" " " " voyage dans l'Afrique Equatoriale,	
NYANZA SEPTENTRIONAL—Monbasa	10
Le Railway. — Le Steamer: L'entrée dans l'Uganda. — Kisubi: Les dormeurs.....	12
La marche vers Rubaga: Rubaga.....	15
Une chrétienté fervente: Adieu au Buddu.....	17
VOYAGE VERS LE HAUT-CONGO, caractère des Baganda. —	
Toilettes.....	18
Les fleurs.—Respect pour l'autorité.—Ils sont plaideurs	19
Échantillon de procès	20
La chirurgie.—Politesse et délicatesse de sentiments.—Hospitalité et désintéressement.....	21
Lettre de Mère Claver, (le chant du cygne).....	22
Sainte mort de Mère Claver.	
ETAT DES MISSIONS DES PÈRES BLANCS, placements incroyables!	
merveilleux !.....	24
Personnel des Missions.....	25
Administration des sacrements.—Œuvres de charité.....	26
Conclusion.....	27
VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA-NORD.—Hoïma: Lettre du	
P. Drost.—Prologue.—Chrétienté en 1910.....	28
Noël à Hoïma	29
VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA-MÉRIDIONAL. — Les sémi- naristes noirs.....	30
MISSION DE KABYLIE EN 1910.—Nos chrétiens noirs et l'Eucharistie.	31
Nos chrétiens se nourrissent de l'Eucharistie.....	34
PETITE CORRESPONDANCE CANADIENNE.—Carthage.—Soudan.—	
Nyanza-Nord.—Nyassa.—La première fleur d'un bouquet.....	35
ENCORE LES SÉMINARISTES NOIRS.....	36
ŒUVRES DU SACERDOCE ET DES CATÉCHISTES. — Diverses manières d'aider œuvres des Pères.....	37
REVUE DES TRAVAUX DES SŒURS DE 1908 A 1911.—Fondations récentes.—Orphelinat St-Charles.—KABYLIE, Les Ouad'hias....	38
Taguemont.—Ste-Eugénie.....	39
Iri-Ali.—Djemaa-Saridj	40

AURIS, Arris.—SAHARA, Biskra.	41
Gardhaia et Laghouat.	42
TUNISIE, La Marsa.—Carthage.—Tunis.—Thibar.	42
RÉSUMÉ.	43
SOUDAN: AFRIQUE EQUATORIALE. — VICARIAT DU SOUDAN, (Région française).—Banankourou.—Kita et Dinguira.	43
VICARIAT DU ZANGUEBAR, (Région anglaise).—Monbasa.	43
Mangu.	44
VICARIAT DU NYANZA SEPTENTRIONAL, (Région anglaise). Rubaga.—Villa Maryia.—Kisubi.	45
VICARIAT DU NYANZA MERIDIONAL, (Région allemande).—Mariem- berg.—Kagondo.—Issavi.	47
VICARIAT DE L'UNYANYEMBÉ, (Région allemande).—N.-D. Auxiliatrice de l'Ushirambo.	47
Tabora.—Sacré-Cœur de Muyaga.—Marienheim.	48
VICARIAT DU TANGANIKA, (Région allemande).—Karema.—Kirando.— Kala.	48
Mwazyé.	49
VICARIAT DU NYASSA, (Région anglaise).—Kilubula.	49
Kaiambi.	50
VICARIAT DU HAUT-CONGO, (Région belge).—Baudoinville.—Mpala. .	50
Kasongo.	51
NOUVELLES DE LA MISSION, Hôpital Ste-Elizabeth.	51
Hôpital de Biskra.	52
A LA CONQUÊTE DES AMES, Lettre de Sr Ste. Magdalena, (M ^{lle} A. Duquet).	53
Aux femmes (une canadienne).	56
Aux hommes (un canadien).	58
UN STAGE A LA CROIX-ROUGE, Lettre de Sr St-Isidore, (M ^{lle} E. Godmaire).	59
Lettre de Sr St-Léandre, (M ^{lle} B. Lippens).	60
A L'ORPHELINAT ST-CHARLES, Récit de Sr St-Guy, (M ^{lle} R. Beaudoin). .	62
UNE JOURNÉE QU'ON N'OUBLIE PAS, Lettre de Sr St-Arsène, (M ^{lle} S. Prince).	64
UNE VICTOIRE DE MARIE, Lettre de Sr Jacques-Marie, (M ^{lle} A. M ^{re} Cone). .	67
L'OUVROIR INDIGÈNE DE GHARDAIA (SAHARA), Extrait, Sr Ste. M.-Augustine, (M ^{lle} B. Crevier), Supérieure.	71
PETIT ANGE ET BON LARRON, Lettre de Sr St-Albert, (M ^{lle} A.-M. Archambault).	72
UNE FÊTE DE NOËL CHEZ LES AKIKUYU, Lettre de Sr St-Thomas de Villeneuve, (M ^{lle} L. Bégin).	75
UN ATELIER DE TISSAGE EN ALGÉRIE, Lettre de Sr St. Bernard, (M ^{lle} A. Morin).	78
EN ROUTE POUR LE PAYS DES NOIRS, Lettre de Sr Ste. Léonie, (M ^{lle} M. Valin).	82
AUX ÉLÈVES DES URSULINES DE ROBERVAL, Biographie de Maria- Angela-Raphaële.	83
LES FOURMIS, (comme quoi des goûts, on ne se discute pas) P. Goulet.	85

LETTRE DU P. BEAUCHAMP	87
Notes d'un voyage dans Haute-Iturie.....	87
EXTRAIT D'UNE LETTRE DU P. FILION A SA FAMILLE	89
UNE PETITE AUMONE POUR L'AMOUR DE DIEU, Lettre du P. Paradis.....	89
NOVICIAT.—PRISE D'HABIT, Le Frère Labrèque.....	90
MON PREMIER BAPTÊME, Lettre du Frère Alarie.....	91
UNE TOURNÉE CHEZ LES MALADES DU SOMMEIL, Lettre du P. Manceau à M ^{re} Livinhac, une aventure qui aurait pu mal finir...	92
MISSION DE N.-D. DU PERPÉTUEL SECOURS, Lettre du P. Ed. Lafleur	92
VOYAGE DANGEREUX, Lettre du P. Bourget à M. le Chanoine Robert.	93
MON PREMIER DIMANCHE EN MISSION, Lettre du P. Thériault....	94
LES GOUROUNSI, Lettre du P. Morin au P. Forbes.....	95
SCOLASTICAT DE CARTHAGE, Journées bien remplies, Lettre du Frère Ed. Michaud.....	96
UNE MISSION EN DANGER, Appel pressant du P. Marsan.....	97
STATION DE N.-D. DE NANDERÉ, Le converti de la Vierge, Lettre du P. J. Déry.....	98
UNE TOURNÉE APOSTOLIQUE, Lettre du P. Eug. Déry.....	99
ETUDES DE MŒURS SOUDANAISES, Extraits de la correspondance de Mère St-Jean.....	103
Les saisons.....	105
Les calebasses.....	106
Les pirogues.....	107
Un peu de musique pour finir.....	109
LE MARCHÉ A SEGOU.....	109
Le marché des canaris	111
Le marché des animaux	112
Le marché des végétaux.....	112
Le marché des tissus, confections et autres industries.....	113
Le marché des comestibles.....	114
Le marché des nattes et des calebasses	115
La banque à Segou.....	116
Quelques remarques ethnographiques.....	116
Conclusion	117
COURTES RÉFLEXIONS ET CITATIONS SUR LE RÔLE DES ORDRES RELIGIEUX DANS L'ÉGLISE, Territoires immenses attribués à leur zèle en Afrique.....	118

(Au recto du couvert :)

Où est en vente en gros, la présente brochure.

Extrait d'une lettre de M. C.-J. Magnan, Inspecteur Général des Ecoles de la Province de Québec.

Un beau livre à acheter " La Vie du Cardinal Lavigerie."

CARTE GÉNÉRALE
DES MISSIONS
DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE
(PÈRES BLANCS)

